



COLLECTION
COMPLÈTE
DES
ŒUVRES
DE

MR. de VOLTAIRE.

DERNIÈRE ÉDITION.

TOME DIXIÈME.





840-2

49159



OUVRAGES
DRAMATIQUES,
AVEC
LES PIÈCES RELATIVES
A CHACUN.
TOME QUATRIÈME.



M. DCC. LXX.

1770

OUVRAGES

DRAMATIQUES

LES TROIS

TOME QUATRIÈME

M DCC LXX

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,
TRAGÉDIE.

*Représentée pour la première fois à
Paris le 20 Août 1755.*

FOR THE

OF THE

OF THE

OF THE

A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL
DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

JE voudrais, monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne Anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, & où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer, que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais

oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois , vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible tragédie peut durer quelque tems après moi , on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne , que si votre oncle fonda les beaux arts en France , vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint , il y a quelque tems , à la lecture de l'*Orphelin de Tchao* , tragédie Chinoise traduite par le père *Brémare* , qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce Chinoise fut composée au quatorzième siècle , sous la dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encor ce grand empire au commencement du siècle passé , ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus : & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes loix du monde : événement frappant , qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie Chinoise qui porte le nom de *Orophelin*, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poème dramatique ne fut donc longtems en honneur, que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cent années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui ayent connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine Pierre le Grand eut policé la Russie,

& bâti Pétersbourg , que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée , & plus nous l'avons vûe adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé , n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux , qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites , & qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare , en comparaison des bons ouvrages de nos jours ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre , si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos *Troubadours* , notre *Bazoche* , la société des *Enfans sans souci* , & de la *Mère-sotte* , n'approchaient pas de l'auteur Chinois. Il faut encor remarquer , que cette pièce est écrite dans la langue des Mandarins , qui n'a point changé , & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer *l'Orphelin de Tchao* qu'aux tragédies Anglaises & Espagnoles du dix-septième siècle , qui ne laissent pas encor de plaire au-delà des Pyrenées & de la mer. L'action de la pièce Chinoise dure vingt-cinq ans , comme dans les farces monstrueuses de *Shakespeare* & de *Lope de Vega* , qu'on a nommé tragédies ; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef , en lâchant sur lui un gros dogue , qu'il fait croire être doué

doné de l'instinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, & envoie à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cent personnes de la maison de *Tchao*. La princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, & qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit envelopé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille & une nuit* en action & en scènes : mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt ; & malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes nations ; & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce Chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de tems & d'action, développement de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque ; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisons alors.

Comment les Chinois, qui au quatorzième siècle, & si longtems auparavant, savaient fai-

re de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans *, font-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins & de tems notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si longtems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plus tôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encor à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, & ils ignorent si nous avons une histoire.

Le

* Le père du Halde, tous les auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit Européans,

& ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer Européens.

Le célèbre abbé *Metastasio* a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un Orphelin échapé au carnage de sa maison, & il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnaît neuf cent ans avant notre ère.

La tragédie Chinoise de l'*Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encor des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette peinture, qui est un des grands secrets de l'art, n'est encor qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire, que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zayre*, & jusqu'à cette pièce Chinoise, bonne, ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que dans l'histoire du siècle de *Louis XIV.* j'ai célébré mon roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célèbre *Navarette*.

„ Si tu composés quelque ouvrage, ne le
 „ montre qu'à tes amis; crain le public,
 „ & tes confrères; car on falsifiera, on em-
 „ poisonnera ce que tu auras fait, & on
 „ t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La
 „ calom-

„ calomnie , qui a cent trompettes , les fera
„ sonner pour te perdre , tandis que la véri-
„ té qui est muette restera auprès de toi. Le
„ célèbre *Ming* fut accusé d'avoir mal pensé
„ du *Tien* & du *Li* , & de l'empereur *Vang*.
„ On trouva le vieillard moribond qui ache-
„ vait le panégyrique de *Vang* , & un hym-
„ ne au *Tien* , & au *Li* ; &c.



L E T T R E

A MR. J. J. R. C. D. G.

J'Ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre : & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les sauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, & que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à
être

être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie, auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres & les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se retracter. Vous savez quelles traverses vos amis essayèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'*Oedipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encor, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV.* avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures : un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom, le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez injustes pour m'im-
puter

puter la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, le font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite il y a près de trente ans sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de sottise que de malice, & qui enfn au bout de trente ans vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741. lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se faisoit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, le *Camouens*, & cent autres, ont

Theâtre. Tom. IV. B

ont effuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez , en effet , monsieur , que ce sont là de ces petits malheurs particuliers , dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore , ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine , ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature , & à un peu de réputation , ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron* , ni *Varron* , ni *Lucrèce* , ni *Virgile* , ni *Horace* , n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla* , le crapuleux *Antoine* , l'imbécille *Lépide* , lisaient peu *Platon* & *Sophocle* ; & pour ce tyran sans courage , *Octave Cépius* , surnommé si lâchement *Auguste* , il ne fut un détestable assassin , que dans les tems où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocacé* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi* , & que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait , & fera toujours de ce monde

monde une vallée de larmes , c'est l'insatiable cupidité , & l'indomtable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli - Kan* , qui ne savait pas lire , jusqu'à un commis de la douane qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame , la rectifient , la consolent ; elles vous servent , monsieur , dans le tems que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme *Achille* qui s'emporte contre la gloire , & comme le père *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres , c'est moi , puisque dans tous les tems , & dans tous les lieux , elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait , comme il faut aimer la société , dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie , quelques injustices qu'on y essuye ; comme il faut aimer & servir l'Être suprême , malgré les superstitions , & le fanatisme qui deshonnorent si souvent son culte , &c.



PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, }
OSMAN, } Guerriers Tartares.

ZAMTI, Mandarin lettré.

IDAME', femme de Zamti.

ASSELI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

*La scène est dans un palais des Mandarins qui tient au
palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui
Pé-kin.*



L'ORPHELIN
DE LA CHINE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAME', ASSELL.

IDAME'.

SE peut-il qu'en ce tems de désolation ;
En ce jour de carnage & de destruction ;
Quand ce palais sanglant , ouvert à des Tartares ,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares ,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs ,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSËLL.

Eh , qui n'éprouve , hélas ! dans la perte commune ,
Les tristes sentimens de sa propre infortune ?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris

Pour les jours d'un époux , ou d'un père , ou d'un fils ?
 Dans cette vaste enceinte , au Tartare inconnuë ,
 Où le roi dérobaît à la publique vuë
 Ce peuple défarmé de paisibles mortels ,
 Interprètes des loix , ministres des autels ,
 Vieillards , femmes , enfans , troupeau faible & timide ,
 Dont n'a point approché cette guerre homicide ,
 Nous ignorons encor à quelle atrocité
 Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
 Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
 Le dernier coup approche , & vient fraper nos têtes,

I D A M E'.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
 Chère & triste Afféli , fais-tu quelle est la main ;
 Qui du Catai sanglant presse le vaste empire ,
 Et qui s'apésantit sur tout ce qui respire ?

A S S E L I.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
 C'est ce fier Gengis-Kan , dont les affreux exploits
 Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
 Oclar son lieutenant , déjà dans sa furie ,
 Porte au palais , dit-on , le fer & les flambeaux.
 Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
 Cette ville autrefois souveraine du monde ,
 Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
 Voilà ce que cent voix , en sanglots superflus ,
 Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

I D A M E'.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite ,
 Sous qui de cet état la fin se précipite ,
 Ce destructeur des rois , de leur sang abreuvé ;

Est

Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,
 Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
 Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
 C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
 Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
 Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
 Aux portes du palais demander un asyle.
 Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

A S S E L I.

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !
 Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
 A vos parens surpris parurent un outrage !
 Lui qui traîne après lui tant de rois ses suivans,
 Dont le nom seul impose au reste des vivans !

I D A M E.

C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
 Sa future grandeur brillait sur son visage.
 Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
 Et lorsque de la cour il mendiait l'apui,
 Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
 Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être :
 Peut-être qu'en secret je tirais vanité
 D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
 De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
 D'instruire à nos vertus son féroce courage,
 Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
 Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
 Il eût servi l'état, qu'il détruit par la guerre.
 Un refus a produit les malheurs de la terre.
 De nos peuples jaloux tu connais la fierté,

24 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

De nos arts, de nos loix l'auguste antiquité ;
 Une religion de tout tems épurée,
 De cent siècles de gloire une suite avérée,
 Tout nous interdisait, dans nos préventions,
 Une indigne alliance avec les nations.
 Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage ;
 Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
 Qui l'eût cru, dans ces tems de paix & de bonheur,
 Qu'un Scythe méprisé ferait notre vainqueur ?
 Voilà ce qui m'allarme, & qui me desespère ;
 J'ai refusé sa main ; je suis épouse & mère :
 Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
 Et l'univers fait trop s'il aime à se venger.
 Etrange destinée, & revers incroyable !
 Est-il possible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
 Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
 Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

A S S E L I.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
 Mais nous ne savons rien que par la renommée,
 Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

I D A M E.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
 J'ignore à quel excès parviennent nos misères ;
 Si l'empereur encor au palais de ses pères
 A trouvé quelque asyle, ou quelque défenseur ;
 Si la reine est tombée aux mains de l'opresseur ;
 Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
 Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
 Ce malheureux enfant à nos soins confié,

Excite encor ma crainte , ainsi que ma pitié.
 Mon époux au palais porte un pied téméraire.
 Une ombre de respect pour son saint ministère
 Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
 On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
 Qui remplissent de sang la terre intimidée,
 Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée ;
 Tant la nature même en toute nation
 Grava l'Être suprême , & la religion.
 Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;
 La crainte est dans mon cœur , & l'espoir dans ma bouche.
 Je me meurs ...

S C E N E I I.

I D A M E , Z A M T I , A S S E L I.

I D A M E'.

Est-ce vous , époux infortuné ?
 Notre sort sans retour est-il déterminé ?
 Hélas ! qu'avez-vous vû ?

Z A M T I.

Ce que je tremble à dire.
 Le malheur est au comble ; il n'est plus , cet empire.
 Sous le glaive étranger j'ai vû tout abattu.
 De quoi nous a servi d'adorer la vertu ?
 Nous étions vainement , dans une paix profonde ;
 Et les législateurs & l'exemple du monde.
 Vainement par nos loix l'univers fut instruit ;
 La sagesse n'est rien , la force a tout détruit.

J'ai

26 L'ORPHELIN DE LA CHINE ,

J'ai vû de ces brigands la horde hyperborée ,
 Par des fleuves de sang se frayant une entrée ,
 Sur les corps entassés de nos frères mourans ,
 Portant partout le glaive , & les feux dévorans.
 Ils pénètrent en foule à la demeure auguste ,
 Où de tous les humains le plus grand , le plus juste ;
 D'un front majestueux attendait le trépas.
 La reine évanouïe était entre ses bras.
 De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
 Commençait vainement à croître avec leur âge ,
 Et qui pouvaient mourir les armes à la main ,
 Etaient déjà tombés sous le fer inhumain.
 Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
 N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense :
 On les voyait encor autour de lui pressés ,
 Tremblans à ses genoux , qu'ils tenaient embrassés ;
 J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
 J'aproche en frémissant de ce malheureux père ;
 Je vois ces vils humains , ces monstres des déserts ,
 A notre auguste maître osans donner des fers ,
 Traîner dans son palais , d'une main sanguinaire ,
 Le père , les enfans , & leur mouraute mère.

I D A M E.

C'est donc là leur destin ! Quel changement , ô cieux !

Z A M T I.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
 Il m'appelle , il me dit , dans la langue sacrée ;
 Du conquérant Tartare , & du peuple ignorée ;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
 Jugez si mes fermens & mon cœur l'ont promis ;

Ju-

Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
 J'ai senti ranimer ma force languissante ;
 J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
 Ont laissé le passage à mes pas chancelans ;
 Soit que dans les fureurs de leur horrible joie ,
 Au pillage acharnés , occupés de leur proie ,
 Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
 Soit que cet ornement d'un ministre des cieus ,
 Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore ,
 A la férocité puisse imposer encore ;
 Soit qu'enfin ce grand Dieu , dans ses profonds desseins ,
 Pour sauver cet enfant , qu'il a mis dans mes mains ,
 Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage ,
 Ait égaré leur vuë , ou suspendu leur rage.

I D A M E'.

Seigneur , il seroit tems encor de le sauver :
 Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
 Ne désespérons point , & préparons leur fuite.
 De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite ;
 Allons vers la Corée , au rivage des mers ,
 Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
 La terre a des déserts & des antres sauvages ;
 Portons-y ces enfans , tandis que les ravages
 N'inondent point encor ces asyles sacrés ,
 Eloignés de leur vuë , & peut-être ignorés.
 Allons ; le tems est cher , & la plainte inutile.

Z A M T I.

Hélas ! le fils des rois n'a pas même un asyle.
 J'attens les Coréens : ils viendront , mais trop tard.
 Cependant la mort vole au pied de ce rempart.

Saisif-

28 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

S C E N E I I I.

ZAMTI, IDAME', ASSELI, ETAN.

ETAN, où courez-vous, interdit, consterné ?

ZAMTI.

IDAME'.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes observés ; la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur ;
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus ?

IDAME'.

O cioux !

ETAN.

De ce nouveau carnage

Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouse, ses fils sanglans & déchirés...
O famille de Dieux sur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ! Leurs têtes exposées

Du

Du vainqueur insolent excitent les risées ;
 Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer ,
 Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
 De nos honteux soldats les alfanges errantes
 A genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
 Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis ,
 Lassés de leur victoire & de sang affouvis ,
 Publiant à la fin le terme du carnage ,
 Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
 Mais d'un plus grand désastre on vous menace encor.
 On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord ,
 Gengis-Kan , que le ciel envoya pour détruire ,
 Dont les seuls lieutenans opriment cet empire ,
 Dans nos murs autrefois inconnu , dédaigné ,
 Vient toujours implacable , & toujours indigné ,
 Consommer sa colère , & venger son injure.
 Sa nation farouche est d'une autre nature
 Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
 Ils habitent des champs , des tentes , & des chars ;
 Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
 De nos arts , de nos loix la beauté les offense.
 Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
 Les murs que si longtems admira l'univers.

I D A M E.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
 Dans mon obscurité j'avais quelque espérance ,
 Je n'en ai plus. Les cieus , à nous nuire attachés ;
 Ont éclairé la nuit , où nous étions cachés.
 Trop heureux les mortels inconnus à leur maître !

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
 Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
 Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
 Que nous veut ce Tartare?

IDAME'.

O ciel, pren ma défense.

S C E N E I V.

ZAMTI, IDAME', ASSELI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

ESclaves, écoutez; que votre obéissance
 Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
 Il reste encor un fils du dernier de vos rois;
 C'est vous qui l'élevez; votre soin téméraire
 Nourit un ennemi, dont il faut se défaire.
 Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
 De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
 Je vais l'attendre, allez, qu'on m'apporte ce gage.
 Pour peu que vous tardiez, le sang & le carnage
 Vont de mon maître encor signaler le courroux,
 Et la destruction commencera par vous.
 La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finisse,
 Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.



SCENE

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAME'.

IDAME'.

Où sommes-nous réduits ? ô monstres , ô terreux !
 Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur ,
 Et produit des forfaits , dont l'ame intimidée
 Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
 Vous ne répondez rien : vos soupirs élanés
 Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
 Enfant de tant de rois , faut-il qu'on sacrifie
 Aux ordres d'un soldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis , j'ai juré de conserver ses jours.

IDAME'.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
 Qu'importe vos sermens , vos stériles tendresses ?
 Etes-vous en état de tenir vos promesses ?
 N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ! ciel ! Et quoi , vous voudriez
 Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés ?

IDAME'.

Non , je n'y puis penser sans des torrens de larmes ;
 Et si je n'étais mère , & si dans mes allarmes ,
 Le ciel me permettait d'abrégér un destin
 Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein ,
 Je vous dirais , mourons ; & lorsque tout succombe

Sous

32 L'ORPHELIN DE LA CHINE;

Sous les pas de nos rois , descendons dans la tombe;

Z A M T I.

Après l'atrocité de leur indigne sort ;
Qui pourrait redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint , le malheureux l'appelle ;
Le brave la défie , & marche au devant d'elle ;
Le sage qui l'attend la reçoit sans regrets.

I D A M E'.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
Vous baïssez vos regards , vos cheveux se hérissent ;
Vous pâlissez , vos yeux de larmes se remplissent ;
Mon cœur répond au vôtre , il sent tous vos tourmens ;
Mais que réolvez-vous ?

Z A M T I.

De garder mes sermens ;
Auprès de cet enfant , allez , daignez m'attendre ;

I D A M E'.

Mes prières , mes cris pourront-ils le défendre ?

S C E N E V I.

Z A M T I , E T A N.

E T A N.

SEigneur , votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'état que sa mort peut sauver :
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse ;

Z A M T I.

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux ?

Re:

Reconnais-tu ce Dieu de la terre & des cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos maîtres?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul apui;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts, & les loix de l'empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te prescrire.

ETAN.

Je le jure; & je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés;
Si trahissant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous étaié infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encor à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ETAN.

On presse, & cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Etranger! Lui, mon roi!

E T A N.

Notre roi fut son père ;
Je le fais, j'en frémis : parlez , que dois-je faire ?

Z A M T I.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu fais quel est l'asyle :
Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant , l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

E T A N.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

Z A M T I.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

E T A N.

Vous, seigneur ?

Z A M T I.

O nature, ô devoir tyrannique !

E T A N.

Eh bien !

Z A M T I.

Dans son berceau faisi mon fils unique ;

E T A N.

Votre fils !

Z A M T I.

Songe au roi que tu dois conserver ;

Pres

Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

ETAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & surtout ma faiblesse.
N'opose aucun obstacle à cet ordre sacré;
Et rempli ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire?
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire;
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire:
J'ai fait taire le sang; fai taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.



S C E N E V I I I .

Z A M T I *seul.*

J'Ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux père !
J'entens trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel , impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse , mon fils , me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible , hélas ! pour domter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achève , soutien-moi ;
Affermi la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier acte.

ACTE

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

Z A M T I *seul.*

ETan auprès de moi tarde trop à se rendre.
 Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
 Je tremble malgré moi de son fatal retour.
 O mon fils ! mon cher fils , as-tu perdu le jour ?
 Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
 Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
 Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
 Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
 En ai-je encor assez pour cacher mes allarmes ?

S C E N E II.

Z A M T I , E T A N.

Z A M T I.

Viens, ami... je t'entens... je fais tout par tes larmes.

E T A N.

Votre malheureux fils.....

Z A M T I.

Arrête ; parle-moi

De l'espoir de l'empire , & du fils de mon roi :
 Est-il en sûreté ?

C 3

E T A N.

38 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

E T A N.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie & ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés ;
Présent fatal peut-être !

Z A M T I.

Il vit : c'en est assez :
O vous, à qui je rends ces services fidèles,
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles.

E T A N.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

Z A M T I.

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les aproches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

E T A N.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal Orphelin, dont on poursuit les jours.

Z A M T I.

Ah ! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire ;
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté !
Imposons quelque tems à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; & les humains sont malheureux par elle.
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAME.

IDAME.

Qu'ai-je vû ? Qu'a-t-on fait ! Barbare, est-il possible ?
 L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
 Non, je ne puis le croire ; & le ciel irrité
 N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté :
 Non, vous ne ferez point plus dur & plus barbare
 Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
 Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
 Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAME.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle est notre misère :
 Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAME.

Quoi ! sur toi la nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir :
 Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
 Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAME.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
 J'ai vû nos murs en cendre, & ce trône abattu ;

40 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses ;
 Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses ;
 Veux-tu , de ton épouse avançant le trépas ,
 Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
 Ces rois ensevelis , disparus dans la poudre ,
 Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
 A ces Dieux impuissans , dans la tombe endormis ,
 As-tu fait le serment d'affaffiner ton fils ?
 Hélas ! grands , & petits , & suiets , & monarques ,
 Distingués un moment par de frivoles marques ,
 Egaux par la nature , égaux par le malheur ,
 Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
 Sa peine lui suffit , & dans ce grand naufrage ,
 Rassembler nos débris , voilà notre partage.
 Où serais-je , grand Dieu ! si ma crédulité
 Eût tombé dans le piège à mes pas présenté ?
 Auprès du fils des rois si j'étais demeurée ,
 La victime aux bourreaux allait être livrée :
 Je cessais d'être mère ; & le même couteau
 Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
 Graces à mon amour , inquiète , troublée ,
 A ce fatal berceau l'instinct m'a rapellée.
 J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
 Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
 Barbare , ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
 J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle ,
 Qui soutient de son lait ses misérables jours ,
 Ces jours qui périssaient sans moi , sans mon secours ;
 J'ai conservé le sang du fils & de la mère ,
 Et j'ose dire encor , de son malheureux père.

Z A M T I.

Quoi; mon fils est vivant!

I D A M E'.

Oui, ren graces au ciel;

Malgré toi favorable à ton cœur paternel.

Repren-toi.

Z A M T I.

Dieu des cieux, pardonnez cette joye;
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noye.

O ma chère Idamé, ces momens seront courts.

Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;

Vainement vous cachiez cette fatale offrande.

Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,

Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;

Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,

Vont payer de vos soins les efforts inutiles;

De soldats entourés nous n'avons plus d'asyles:

Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,

A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.

Il faut subir son sort.

I D A M E'.

Ah! cher époux, demeure;

Ecoute-moi, du moins.

Z A M T I.

Hélas!... il faut qu'il meure.

I D A M E'.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crain mon desespoir.

Crain sa mère.

Z A M T I.

Je crains de trahir mon devoir.

Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie

Aux

42 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ;*

Aux détestables mains d'un conquérant impie.
 C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander ;
 Allez , il n'aura pas de peine à l'accorder.
 Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides ;
 Allez , ce jour n'est fait que pour des parricides,
 Rendez vains mes sermens , sacrifiez nos loix ,
 Immolez votre époux , & le sang de vos rois.

I D A M E .

De mes rois ! Va, te dis-je , ils n'ont rien à prétendre ;
 Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
 Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous ;
 Que ces noms si sacrés & de père & d'époux.
 La nature & l'hymen , voilà les loix premières,
 Les devoirs , les liens des nations entières :
 Ces loix viennent des Dieux ; le reste est des humains.
 Ne me fai point haïr le sang des souverains :
 Oui, sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide ;
 Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
 Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
 Loin de l'abandonner , je vole à son secours.
 Je pren pitié de lui ; pren pitié de toi-même ,
 De ton fils innocent , de sa mère qui t'aime.
 Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
 O père infortuné , cher & cruel époux ,
 Pour qui j'ai méprisé , tu t'en souviens peut-être ,
 Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître ;
 Accorde-moi mon fils , accorde-moi ce sang ,
 Que le plus pur amour a formé dans mon flanc ;
 Et ne résiste point au cri terrible & tendre ,
 Qu'à tes sens défolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah ! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
 Dont la nature & vous combattent mon devoir.
 Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître !

IDAME'.

Je suis faible, oui, pardonne ; une mère doit l'être.
 Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
 Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
 Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
 A la place du fils, sacrifier la mère,
 Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien :
 Et mon cœur est encor aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAME', OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi ! vous osez reprendre
 Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
 Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux :
 Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
 Allez : votre empereur en ces lieux va paraître.
 Apportez la victime aux pieds de votre maître.
 Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.

Vous

44 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Vous aurez cet enfant.

I D A M E.

Je ne le puis souffrir :

Non , vous ne l'obtiendrez , cruels , qu'avec ma vie.

O C T A R.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.

Voici votre empereur : ayez soin d'empêcher

Que tous ces vils captifs oſent en aprocher.

S C E N E V.

GENGIS , OCTAR , OSMAN , Troupe de guerriers

G E N G I S.

O N a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.

Que le glaive ſe cache , & que la mort s'arrête.

Je veux que les vaincus respirent déſormais.

J'envoyai la terreur , & j'apporte la paix.

La mort du fils des rois ſuffit à ma vengeance.

Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence

Des complots éternels , & des rébellions ,

Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.

Sa famille eſt éteinte ; il vit ; il doit la ſuivre.

Je n'en veux qu'à des rois : mes ſujets doivent vivre :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens ,

Ces prodiges des arts conſacrés par les tems ;

Reſpectez-les , ils ſont le prix de mon courage :

Qu'on ceſſe de livrer aux flammes , au pillage ;

Ces archives de loix , ce vaſte amas d'écrits ,

Tous ces fruits du génie , objets de vos mépris.

Si

Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

A un de ses suivans.

Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète ;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanais.
Sortez : demeure, Octar.

S C E N E VI.

G E N G I S , O C T A R .

G E N G I S .

EH bien ! pouvais-tu croire,
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône ; & je régné en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Ou caché dans la foule, & cherchant un asyle,
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

O C T A R.

Quoi , dans ce haut degré de gloire & de puissance ;
 Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence ;
 D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

G E N G I S.

Mon esprit , je l'avouë , en fut toujours frappé.
 Des affronts attachés à mon humble fortune ,
 C'est le seul dont je garde une idée importune.
 Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur :
 Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;
 Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne.
 La gloire le promet , l'amour , dit-on , le donne.
 J'en conserve un dépit trop indigne de moi :
 Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi ;
 Que son œil entrevît , du sein de la bassesse ,
 De qui son imprudence outragea la tendresse ;
 Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pû partager ;
 Son desespoir secret servît à me venger.

O C T A R.

Mon oreille , seigneur , était accoûtumée
 Aux cris de la victoire & de la renommée ,
 Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas ;
 Et non à ces discours que je ne conçois pas.

G E N G I S.

Non , depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue ;
 Depuis que ma fierté fut ainsi confondue ,
 Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
 Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour ;
 Idamé , je l'avouë , en cette ame égarée ,
 Fit une impression que j'avais ignorée.

Dans

Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
 Il n'est point de beauté qui subjugué nos sens.
 De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
 Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
 Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux ;
 La tranquille Idamé le portait dans ses yeux :
 Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire :
 Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère ;
 Son mépris dissipa ce charme suborneur,
 Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
 Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame toute entière
 Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
 J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré !
 Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
 Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
 Je bannis sans regret cette lâche pensée.
 Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir ;
 Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
 Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle ;
 Octar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.



SCÈNE

S C E N E V I I.

G E N G I S , O C T A R , O S M A N .

O S M A N .

LA victime, seigneur, allait être égorgée ;
 Une garde autour d'elle était déjà rangée :
 Mais un événement, que je n'attendais pas,
 Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
 Une femme éperdue, & de larmes baignée,
 Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
 Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
 Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez ;
 C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
 Le desespoir affreux, qui parle, & qui l'anime,
 Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
 Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
 Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
 Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
 Cependant son époux devant nous appelé,
 Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
 Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
 De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;
 Frappez ; voilà le sang que vous me demandez.
 De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
 Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie ;
 Longtems sans mouvement, sans couleur, & sans vie ;
 Ouvrant enfin les yeux d'horreur apesantis,
 Dès qu'elle a pû parler a réclamé son fils.
 Le mensonge n'a point des douleurs si sincères ;

On

TRAGÉDIE.

49

On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute ; on examine , & je reviens confus ,
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice ;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

OCTAVE.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de son maître on s'attache aisément ;
Le danger , le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la nature ;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme ?

OCTAVE.

On dit qu'elle est unie

A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie ,
Qui trop enorgueillis du faste de leurs loix ,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable ; ils sont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des loix plus souveraines.
Zamti , c'est-là le nom de cet esclave altier ,
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;

56 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers furtout à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise ;
Vers les rives du fleuve on a vû des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas ;
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du second acte.



ACTE

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture ?
 A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
 Ce rejetton de rois à leur garde commis,
 Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
 A l'aspect des tourmens ce Mandarin sévère
 Persiste en sa réponse avec tranquillité.
 Il semble sur son front porter la vérité.
 Son épouse en tremblant nous répond par des larmes,
 Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
 De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
 Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
 Jamais rien de si beau ne frapa notre vüe.
 Seigneur, le croiriez-vous ? Cette femme éperdue
 A vos sacrés genoux demande à se jeter.
 Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter.
 Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
 Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence :
 Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux ;
 Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
 C'est ainsi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre

52 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre!

G E N G I S.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.

(à sa suite.)

Oui, qu'elle vienne ; allez , & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés , & quelques larmes feintes ,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles ,
Et mon cœur dès longtems s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper , c'est demander la mort.

O S M A N.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

G E N G I S.

Que vois-je ? est-il possible ? ô ciel , ô destinée !
Ne me trompai-je point ? est-ce un songe , une erreur ?
C'est Idamé ; c'est elle , & mes sens ...

S C E N E I I.

G E N G I S , I D A M E , O C T A R , O S M A N , Gardes.

I D A M E.

AH! Seigneur ;
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger , je m'y suis attendue ;
Mais , seigneur , épargnez un enfant innocent.

G E N G I S

G E N G I S.

Rassûrez-vous ; forttez de cet effroi pressant...
 Ma surprise, madame, est égale à la vôtre...
 Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
 Les tems sont bien changés ; mais si l'ordre des cieux
 D'un habitant du Nord, méprisâble à vos yeux,
 A fait un conquérant, sous qui tremble l'Asie,
 Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
 Les affronts qu'en ces lieux essuïa Témugin.
 J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin ;
 Le dernier rejetton d'une race ennemie.
 Le repos de l'état me demande sa vie.
 Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
 Votre cœur sur un fils doit être rassûré.
 Je le prens sous ma garde.

I D A M E'.

A peine je respire.

G E N G I S.

Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire.
 Quel indigne artifice ose-t-on m'oposer ?
 De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

I D A M E'.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

G E N G I S.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

I D A M E'.

Vous, seigneur !

G E N G I S.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

I D A M E'.

Ah ! rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux.

D 3

Vous

54 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

Vous me l'avez promis, sa grace est prononcée.

G E N G I S.

Sa grace est dans vos mains : ma gloire est offensée ;
 Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
 En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi.
 C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
 De me défobéir alors que je commande.
 Vous êtes dès longtems instruite à m'outrager ;
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
 Votre époux ! . . . ce seul nom le rend assez coupable,
 Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
 Qui sous ses loix, madame, a pû vous captiver ?
 Quel est cet insolent qui pense me braver ?
 Qu'il vienne.

I D A M E'.

Mon époux vertueux & fidelle,
 Objet infortuné de ma douleur mortelle,
 Servit son Dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

G E N G I S.

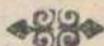
Qui?.. lui?.. mais depuis quand formates-vous ces nœuds ?

I D A M E'.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde
 Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

G E N G I S.

J'entens ; depuis le jour que je fus outragé ;
 Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
 Depuis que vos climats ont mérité ma haine ;



SCENE

S C E N E III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté,*)
IDAME', ZAMTI (*de l'autre,*) Gardes.

GENGIS.

Parle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine,
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait ; oui, seigneur.

GENGIS.

Tu fais si je punis la fraude & l'insolence ;
Tu fais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que si le fils des rois par toi n'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé ;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.

à ses gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frâpez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAME'.

Arrêtez, inhumains.

Ah, seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse ?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer ?
C'en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure.

56 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ;*

Instruisez-moi de tout , répondez , ou qu'il meure.

I D A M E'.

Eh bien , mon fils l'emporte , & si dans mon malheur
 L'aveu que la nature arrache à ma douleur
 Est encor à vos yeux une offense nouvelle ;
 S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle ;
 Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi ,
 Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
 Seigneur , il est trop vrai que notre auguste maître ,
 Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être ,
 A remis à mes mains , aux mains de mon époux ,
 Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
 Seigneur , assez d'horreurs suivaient votre victoire ,
 Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
 Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés ,
 L'empereur & sa femme , & cinq fils égorgés ,
 Le fer de tous côtés dévastant cet empire ;
 Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
 Un barbare en ces lieux est venu demander
 Ce dépôt précieux , que j'aurais dû garder ,
 Ce fils de tant de rois , notre unique espérance.
 A cet ordre terrible , à cette violence ,
 Mon époux inflexible en sa fidélité ,
 N'a vû que son devoir , & n'a point hésité.
 Il a livré son fils. La nature outragée
 Vainement déchirait son ame partagée ;
 Il imposait silence à ses cris douloureux.
 Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
 J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère.
 Je devais l'imiter ; mais enfin je suis mère.

Mon

Mon ame est au-deffous d'un si cruel effort.
 Je n'ai pû de mon fils consentir à la mort.
 Hélas! au defespoir que j'ai trop fait paraître ;
 Une mère aisément pouvait se reconnaître.
 Voyez de cet enfant le père confondu ,
 Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
 L'un n'attend son salut que de son innocence ,
 Et l'autre est respectable , alors qu'il vous offense.
 Ne punissez que moi , qui trahis à la fois ,
 Et l'époux que j'admire , & le sang de mes rois.
 Digne époux ! digne objet de toute ma tendresse !
 La pitié maternelle est ma seule faiblesse ;
 Mon sort suivra le tien , je meurs si tu pérís.
 Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

Z A M T I.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre ;
 Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre ,
 Ses jours sont assurés.

G E N G I S.

Traître , ils ne le font pas ;
 Va réparer ton crime , ou subir ton trépas.

Z A M T I.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
 La souveraine voix de mes maîtres augustes
 Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
 Tu fus notre vainqueur , & tu n'es pas mon roi ;
 Si j'étais ton sujet , je te ferais fidèle.
 Arrache-moi la vie , & respecte mon zèle.
 Je t'ai livré mon fils , j'ai pû te l'immoler :
 Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

G E N

58 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

G E N G I S.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

I D A M E'.

Ah! daignez....

G E N G I S.

Qu'on l'entraîne.

I D A M E'.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

G E N G I S.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encor à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

I D A M E'.

Ah! je l'avais prévu; je n'ai plus d'espérance.

G E N G I S.

Allez, dis-je, Idamé: si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encor entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

S C E N E I V.

G E N G I S , O C T A R.

G E N G I S.

D'Où vient que je gémiss? d'où vient que je balance?
Quel Dieu parlait en elle & prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?

Ah!

Ah! demeurez, Oclar, je me crains, je m'ignore :
 Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
 Mon cœur en a besoin.

O C T A R.

Puisqu'il faut vous parler ,
 S'il est des ennemis qu'on vous doit immoler ,
 Si vous voulez couper d'une race odieuse ,
 Dans ses derniers rameaux , la tige dangereuse ,
 Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur ,
 Trop nécessaire apui du trône d'un vainqueur ,
 Frappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
 C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
 Le tems ramène l'ordre & la tranquillité.
 Le peuple se façonne à la docilité.
 De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
 Bientôt il les pardonne , & même il les oublie.
 Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang ,
 Qu'on ferme avec lenteur , & qu'on rouvre le flanc ,
 Que les jours renaissans ramènent le carnage ,
 Le desespoir tient lieu de force & de courage ,
 Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis ,
 D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

G E N G I S.

Quoi ! c'est cette Idamé ! quoi ! c'est-là cette esclave !
 Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave !

O C T A R.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
 Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
 Cet amour , dites-vous , qui vous toucha pour elle ,
 Fut d'un feu passager la légère étincelle.
 Ses imprudens refus , la colère , & le tems ,

En

60 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

En ont éteint dans vous les restes languissans.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

G E N G I S.

Il en fera puni ; je le dois , je le veux ;
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

O C T A R.

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puissant , & n'êtes point vengé !

G E N G I S.

Juste ciel , à ce point mon cœur serait changé !
C'est ici que ce cœur connaîtrait les allarmes ,
Vaincu par la beauté , désarmé par les larmes ,
Dévorant mon dépit , & mes soupirs honteux !
Moi rival d'un esclave , & d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire , & cependant on l'aime ;
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même :
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? a-t-il donc tant d'empire ?

O C T A R.

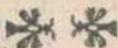
Je n'appris qu'à combattre , à marcher sous vos loix.
Mes chars & mes coursiers , mes flèches , mon carquois ,
Voilà mes passions , & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs :
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.

Cette

Cette délicatesse importune, étrangère,
 Dément votre fortune & votre caractère.
 Et qu'importe pour vous, qu'une esclave de plus
 Attende en gémissant vos ordres absolus ?

G E N G I S.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
 Je puis, je le fais trop, user de violence.
 Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
 D'affujettir un cœur qui ne s'est point donné,
 De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
 Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
 Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
 Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
 Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
 Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
 Enfin, il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
 Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
 Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne ;
 J'en étais indigné ; son ame eut sur la mienne,
 Et sur mon caractère, & sur ma volonté,
 Un empire plus sûr, & plus illimité,
 Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
 Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire.
 Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
 Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
 Je me rends tout entier à ma grandeur suprême ;
 Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.



SCÈNE

S C E N E V.

G E N G I S , O C T A R , O S M A N .

G E N G I S .

EH bien , que réſoud-elle ? & que m'apprenez-vous ?

O S M A N .

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux ,
 Plutôt que découvrir l'aſyle impénétrable ,
 Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable .
 Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas .
 Son époux la retient tremblante entre ſes bras .
 Il ſoutient ſa conſtance , il l'exhorte au ſuplice .
 Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe .
 Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi .

G E N G I S .

Idamé , dites-vous , attend la mort de moi ?
 Ah ! rafſûrez ſon âme , & faites-lui connaître ,
 Que ſes jours ſont ſacrés , qu'ils ſont chers à ſon maître .
 C'en eſt aſſez : volez .



S C E N E

SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échaper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reste.

Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi

De forcer son époux à fléchir sous ma loi.

C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice ;

Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir ?

GENGIS.

De domter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle ;
De la punir ; tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisième acte.



ACTE

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

G E N G I S , Troupe de Guerriers Tartares.

Ainsi la liberté , le repos & la paix ,
 Ce but de mes travaux , me fuira pour jamais ?
 Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
 A sentir tout le poids de ma triste puissance.
 Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
 Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.

(A sa suite.)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
 L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
 Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux ,
 Et sa tête à la main je marcherai contre eux.
 Pour la dernière fois que Zanti m'obéisse ;
 J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(Il reste seul.)

Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés
 Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
 Ce peuple à contenir , ces vainqueurs à conduire ,
 Des périls à prévoir , des complots à détruire ;
 Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
 Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

S C E N E I I.

G E N G I S , O C T A R :

G E N G I S.

EH bien, vous avez vû ce mandarin farouche ?

O C T A R.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
 Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
 A ce vil ennemi qu'il falait immoler.
 D'un œil d'indifférence il a vû le suplice;
 Il répète les noms de devoir, de justice;
 Il brave la victoire: on dirait que sa voix
 Du haut d'un tribunal nous dicte ici des loix.
 Confondez avec lui son épouse rebelle.
 Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
 Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
 Qui vous ose braver quand la terre obéit.

G E N G I S.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
 Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
 Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
 Nous ignorions encor, & ne soupçonnions pas?
 A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
 L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure;
 L'autre pour son époux est prête à s'immoler;
 Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
 Que dis-je? si j'arrête une vûe attentive
 Sur cette nation désolée & captive,

Mal

Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
 Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;
 Je vois un peuple antique , industrieux , immense ;
 Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
 De leurs voisins soumis heureux législateurs,
 Gouvernant sans conquête , & régnaient par les mœurs.
 Le ciel ne nous donna que la force en partage.
 Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
 Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
 Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
 Nous rougissons de sang le char de la victoire.
 Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
 Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
 Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAVE.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
 Quel mérite ont des arts enfans de la mollesse ,
 Qui n'ont pu les sauver des fers & de la mort ?
 Le faible est destiné pour servir le plus fort.
 Tout cède sur la terre aux travaux , au courage ;
 Mais c'est vous qui cédez , qui souffrez un outrage ;
 Vous qui tendez les mains , malgré votre courroux ;
 A je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;
 Vous qui vous exposez à la plainte importune
 De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
 Ces braves compagnons de vos travaux passés ;
 Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
 Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent ;
 Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.
 Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'état.

68 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Excusez un Tartare, excusez un soldat,
Blanchi sous le harnois, & dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

G E N G I S.

Que l'on cherche Idamé.

O C T A R.

Vous voulez....

G E N G I S.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

S C E N E I I I.

G E N G I S *seul.*

A Mon fort à la fin je ne puis résister ;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul à-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'états subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur,
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde ;
Et qui me consolât sur le trône du monde,
Par ses tristes conseils Oëtar m'a revolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté

De

De monstres affamés, & d'affassins sauvages ;
 Disciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
 Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour.
 Je les prens en horreur, en connaissant l'amour.
 Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite :
 Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
 Idamé ne vient point. . . . c'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAME.

IDAME.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
 Ah, seigneur, épargnez une femme, une mère.
 Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
 Votre époux peut se rendre ; on peut lui pardonner,
 J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
 Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
 Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux,
 Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
 Peut-être le destin voulut vous faire naître,
 Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître ;
 Pour adoucir en moi cette âpre dureté
 Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.
 Vous m'entendez, je règne, & vous pourriez reprendre
 Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre,
 Le divorce en un mot par mes loix est permis ;

E 3

Et

70 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis ;
 S'il vous fut odieux , le trône a quelques charmes ;
 Et le bandeau des rois peut effuyer des larmes.
 L'intérêt de l'état , & de vos citoyens ,
 Vous presse autant que moi de former ces liens.
 Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
 Sur les débris fumans des trônes mis en cendre ,
 Le destructeur des rois dans la poudre oublié ,
 Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
 Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;
 Par un rival indigne elle fut usurpée.
 Vous la devez , madame , au vainqueur des humains.
 Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
 Vous baïffez vos regards , & je ne puis comprendre ,
 Dans vos yeux interdits , ce que je dois attendre.
 Oubliez mon pouvoir , oubliez ma fierté ;
 Pesez vos intérêts , parlez en liberté.

I D A M E.

A tant de changemens tour à tour condamnée ,
 Je ne le cèle point , vous m'avez étonnée.
 Je vais , si je le peux , reprendre mes esprits ;
 Et quand je répondrai , vous serez plus surpris.
 Il vous souvient du tems , & de la vie obscure ,
 Où le ciel enfermait votre grandeur future.
 L'effroi des nations n'était que Témugin ;
 L'univers n'était pas , seigneur , en votre main ;
 Elle était pure alors , & me fut présentée.
 Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

G E N G I S.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? Ô ciel ! vous m'aimeriez !
 Vous !

Vous !

I D A M E'.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez ;
 N'auraient point revolté mon ame assujettie ,
 Si les sages mortels , à qui j'ai dû la vie ,
 N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
 De nos parens sur nous vous savez le pouvoir ;
 Du Dieu que nous servons ils font la vive image ;
 Nous leur obéissons en tout tems , en tout âge.
 Cet empire détruit , qui dut être immortel ,
 Seigneur , était fondé sur le droit paternel ,
 Sur la foi de l'hymen , sur l'honneur , la justice ,
 Le respect des sermens ; & s'il faut qu'il périsse ,
 Si le fort l'abandonne à vos heureux forfaits ,
 L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
 Vos destins sont changés , mais le mien ne peut l'être.

G E N G I S.

Quoi ! vous m'auriez aimé !

I D A M E'.

C'est à vous de connaître ,
 Que ce ferait encor une raison de plus ,
 Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
 Mon hymen est un nœud formé par le ciel même ;
 Mon époux m'est sacré ; je dirai plus , je l'aime.
 Je le préfère à vous , au trône , à vos grandeurs.
 Pardonnez mon aveu , mais respectez nos mœurs.
 Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
 A remporter sur vous cette illustre victoire ,
 A braver un vainqueur , à tirer vanité
 De ces justes refus qui ne m'ont point couté.
 Je remplis mon devoir , & je me reus justice :

E 4

Je

72 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez ;
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore ;
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté ,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

G E N G I S .

Il fait mes sentimens , madame , il faut les suivre ;
Il s'y conformera , s'il aime encor à vivre.

I D A M E' .

Il en est incapable ; & si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens ,
Si son ame vaincue avait quelque mollesse ,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse :
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui ,
En attestant des nœuds deshonorés par lui.

G E N G I S .

Ce que je viens d'entendre , ô Dieux , est-il croyable ?
Quoi ! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable ,
Lorsque sa cruauté , par un barbare effort ,
Vous arrachant un fils , l'a conduit à la mort !

I D A M E' .

Il eut une vertu , seigneur , que je révère ;
Il pensait en héros , je n'agissais qu'en mère :
Et si j'étais injuste assez pour le haïr ,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

G E N G I S .

Tout m'étonne dans vous ; mais aussi tout m'outrage .
J'adore avec dépit cet excès de courage .

Je

Je vous aime encor plus , quand vous me résistez.
 Vous subjuguiez mon cœur , & vous le révoltez.
 Redoutez-moi ; sachez que malgré ma faiblesse ,
 Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

I D A M E.

Je fais qu'ici tout tremble , ou périt sous vos coups.
 Les loix vivent encor , & l'emportent sur vous.

G E N G I S.

Les loix ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
 Oïe les alléguer contre ma destinée ?
 Il n'est ici de loix que celles de mon cœur ,
 Celles d'un souverain , d'un Scythe , d'un vainqueur ;
 Les loix que vous suivez m'ont été trop fatales.
 Oui , lorsque dans ces lieux nos fortunes égales ,
 Nos sentimens , nos cœurs l'un vers l'autre emportés , }
 (Car je le crois ainfi malgré vos cruautés)
 Quand tout nous unissait , vos loix que je déteste ;
 Ordonnèrent ma honte , & votre hymen funeste.
 Je les anéantis ; je parle , c'est assez ;
 Imitiez l'univers , madame , obéissez.
 Vos mœurs que vous vantez , vos usages austères ;
 Sont un crime à mes yeux , quand ils me sont contraires ;
 Mes ordres sont donnés , & votre indigne époux
 Doit remettre en mes mains votre empereur & vous.
 Leurs jours me répondront de votre obéissance.
 Pensez-y , vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
 Et songez à quel prix vous pouvez défarmer
 Un maître qui vous aime , & qui rougit d'aimer.



SCENE

S C E N E V.

I D A M E', A S S E L L I.

I D A M E'.

IL me faut donc choisir leur perte ou l'infamie,
 O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
 Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre fort,
 Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

A S S E L L I.

Ah ! reprenez plutôt cet empire suprême,
 Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même,
 Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
 Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux ;
 Longtems accoutumée à domter sa colère,
 Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire !

I D A M E'.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

A S S E L L I.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
 Dans nos calamités, le ciel, qui vous féconde,
 Veut vous opposer seule à ce tyran du monde.
 Vous avez vû tantôt son courage irrité
 Se dépouiller pour vous de sa férocité.
 Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
 Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
 Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
 A son épouse encor il n'est point enlevé ;
 On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire

Sur

Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
 Enfin souvenez - vous , que dans ces mêmes lieux
 Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
 Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDA M E'.

Arrête ; il ne l'est plus ; y penser est un crime.

S C E N E VI.

Z A M T I , I D A M E' , A S S E L I.

IDA M E'.

AH ! dans ton infortune , & dans mon desespoir ;
 Suis-je encor ton épouse , & peux-tu me revoir ?

Z A M T I.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste ;
 Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDA M E'.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
 Sauver tes tristes jours , & ceux de l'Orphelin ?

Z A M T I.

Ne parlons pas des miens , laissons notre infortune.
 Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;
 Il doit s'anéantir. Idamé , souvien-toi ,
 Que mon devoir unique est de sauver mon roi ;
 Nous lui devons nos jours , nos services , notre être ,
 Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître ;
 Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas ;
 Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
 Mes soins l'ont enfermé dans ces asyles sombres ,

Où

76 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

Où des rois ses ayeux on révère les ombres ;
 La mort , si nous tardons , l'y dévore avec eux.
 En vain des Coréens le prince généreux
 Attend ce cher dépôt que lui promet mon zèle.
 Etan de son salut ce ministre fidèle ,
 Etan , ainsi que moi , se voit chargé de fers.
 Toi seule à l'Orphelin restes dans l'univers.
 C'est à toi maintenant de conserver sa vie ,
 Et ton fils , & ta gloire à mon honneur unie.

I D A M E'.

Ordonne ; que veux-tu ? que faut-il ?

Z A M T I.

M'oublier ;

Vivre pour ton pays , lui tout sacrifier.
 La mort en éteignant les flambeaux d'hyménée ;
 Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
 Il n'est plus d'autres soins , ni d'autres loix pour nous.
 L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux ,
 Ne saurait balancer une gloire plus belle.
 C'est au prince , à l'état qu'il faut être fidelle.
 Remplissons de nos rois les ordres absolus.
 Je leur donnai mon fils , je leur donne encor plus.
 Libre par mon trépas enchaîne ce Tartare.
 Etein sur mon tombeau les foudres du barbare.
 Je commence à sentir la mort avec horreur ,
 Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.
 Je fais en frémissant ce sacrifice impie ;
 Mais mon devoir l'épure , & mon trépas l'expie.
 Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
 Idamé , fers de mère à ton roi malheureux.

Rè.

Règne , que ton roi vive , & que ton époux meure :
Règne , dis-jé , à ce prix : oui : je le veux...

I D A M E.

Demeure.

Me connais-tu ? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte , & le prix de ton sang ?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
Tu t'abusés , cruel ; & ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour ,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils , & plus envers moi-même ,
Ne te souvient-il plus qui je suis , & qui t'aime ?
Croi-moi : dans nos malheurs il est un fort plus beau ;
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour , soit mépris , le tyran , qui m'offense ;
Sur moi , sur mes desseins , n'est pas en défiance.
Dans ces remparts fumans , & de sang abrenvés ,
Je suis libre , & mes pas ne sont point observés.
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage ,
Non loin de ces tombeaux , où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je fais tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie ,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie ;
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux ;
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons , je le fais ; mais tout couverts de gloire ;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms ;
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

Z A M

Z A M T L.

Tu l'inspires, grand Dieu, que ton bras la soutienne !
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince & ton païs.

Fin du quatrième acte.



ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAME', ASSELI.

ASSELI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
 Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
 Falait-il affronter ce conquérant sauvage?
 Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
 Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
 Que pouviez-vous, hélas?

IDAME'.

J'ai fait ce que j'ai dû;
 Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée;
 J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
 Son aspect a d'abord animé les soldats;
 Mais Gengis a marché; la mort suivait ses pas;
 Et des enfans du Nord la horde ensanglantée
 Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
 C'en est fait.

ASSELI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
 Retombe entre ses mains, & meurt presque en naissant;
 Votre époux avec lui termine sa carrière,

IDAME'.

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.

80 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux ;
 C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
 Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
 Devant ce fier vainqueur il m'a falu paraître ;
 Tout fumant de carnage, il m'a fait apeller,
 Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
 Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
 Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
 Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
 Je me suis en tremblant jettée au-devant d'eux ;
 Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée ;
 Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
 La menace à la bouche, & détournant les yeux ;
 Il est forti pensif, & rentré furieux ;
 Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
 Il leur criait vengeance, & changeait de pensée ;
 Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
 Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

A S S E L I.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste ?
 Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste ;
 L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
 Daignez demander grace, & tout est pardonné

I D A M E.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
 Ah ! si tu l'avais vû redoubler mon outrage,
 M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs !

A S S E L I.

Et vous doutez encor d'affervir ses fureurs ?
 Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne ;

S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDA MÈ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est tems d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSELI.

Ah! que résolvez-vous?

IDA MÈ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs;
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDA MÈ.

Tu me reits ma faiblesse;
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aime la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend:
C'est une illusion que j'enibrasse en mourant.

82 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Haira-t-il ma cendre , après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ferai-je oprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

S C E N E I I.

I D A M E' , A S S E L I , O C T A R.

O C T A R.

I Damé , demeurez :

Attendez l'empereur en ces lieux retirés.

(A sa suite.)

Veillez sur ces enfans ; & vous à cette porte ;
Tartares , empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.

(A Asséli.)

Eloignez-vous.

I D A M E'.

Seigneur , il veut encor me voir ?

Jobéïs , il le faut , je cède à son pouvoir.

Si j'obtenais du moins , avant de voir un maître ,

Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître ;

Peut-être du vainqueur les esprit ramenés

Rendraient enfin justice à deux infortunés.

Je sens que je hazarde une prière vaine.

La victoire est chez vous implacable , inhumaine ;

Mais enfin la pitié , Seigneur , en vos climats ,

Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?

Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

O C T A R.

Quand l'arrêt est porté , qui conseille est coupable.

Vois

Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois ;
 Qui laissaient défarmer la rigueur de leurs loix ;
 D'autres tems , d'autres mœurs : ici régnet les armes ;
 Nous ne connaissons point les prières , les larmes.
 On commande , & la terre écoute avec terreur.
 Demeurez , attendez l'ordre de l'empereur.

S C E N E I I I.

I D A M E' *seule.*

DIeu des infortunés , qui voyez mon outrage ,
 Dans ces extrémités soutenez mon courage.
 Versez du haut des cieux , dans ce cœur consterné ,
 Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

S C E N E I V.

G E N G I S - K A N , I D A M E'.

G E N G I S.

Non , je n'ai point assez déployé ma colère ,
 Assez humilié votre orgueil téméraire ,
 Assez fait de reproche aux infidélités
 Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
 Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime ,
 Ni tout votre danger , ni l'horreur qui m'anime ;
 Vous que j'avais aimée , & que je dus haïr ;
 Vous qui me trahissez , & que je dois punir.

I D A M E.

Ne punissez que moi ; c'est la grace dernière ;
 Que j'ose demander à la main meurtrière ,
 Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
 Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
 Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle ;
 Finissez ses tourmens.

G E N G I S.

Je ne le puis ; cruelle ;
 Les miens sont plus affreux , je les veux terminer.
 Je viens pour vous punir , je puis tout pardonner.
 Moi pardonner ? .. à vous ! .. non, craignez ma vengeance.
 Je tiens le fils des rois , le vôtre , en ma puissance.
 De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
 Depuis que vous l'aimez , je lui dois le trépas.
 Il me trahit , me brave , il ose être rebelle.
 Mille morts punissaient sa fraude criminelle.
 Vous retenez mon bras , & j'en suis indigné.
 Oui , jusqu'à ce moment le traître est épargné.
 Mais ne prétens plus supplier ma captive.
 Il le faut oublier , si vous voulez qu'il vive.
 Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
 Il n'est plus votre époux , puisqu'il est condamné.
 Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuse
 Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
 C'est vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
 Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
 Tout couvert de son sang , je devais sur sa cendre ;
 A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
 Mais sachez qu'un barbare , un Scythe , un destructeur ;

A quelques sentimens dignes de votre cœur.
 Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre ;
 Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
 Abjurez votre hymen ; & dans le même tems ,
 Je place votre fils au rang de mes enfans.
 Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;
 Du rejetton des rois l'enfance condamnée ,
 Votre époux , qu'à la mort un mot peut arracher ,
 Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher ,
 Le destin de son fils , le vôtre , le mien même :
 Tout dépendra de vous , puisqu'enfin je vous aime.
 Oui , je vous aime encor ; mais ne présumez pas
 D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos apas.
 Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse ,
 Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.
 C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
 Tremblez de mon amour ; tremblez de mes bienfaits.
 Mon ame à la vengeance est trop accoutumée ;
 Et je vous punirais de vous avoir aimée.
 Pardonnez : je menace encor en soupirant.
 Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
 Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire :
 Mais ce mot important , Madame , il faut le dire.
 Prononcez sans tarder , sans feinte , sans détour ,
 Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

I D A M E.

L'une & l'autre aujourd'hui ferait trop condamnable ;
 Votre haine est injuste , & votre amour coupable.
 Cet amour est indigne & de vous & de moi ;
 Vous me devez justice ; & si vous êtes roi ,

86 L'ORPHELIN DE LA CHINE,

Je la veux , je l'attens pour moi contre vous-même ;
 Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;
 Je la rapelle en vous , lorsque vous l'oubliez :
 Et vous-même en secret vous me justifiez.

G E N G I S.

Eh bien ; vous le voulez ; vous choisissez ma haine ;
 Vous l'aurez ; & déjà je la retiens à peine.
 Je ne vous connais plus ; & mon juste courroux
 Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
 Votre époux , votre prince , & votre fils , cruelle ;
 Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
 Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
 C'en est fait , & c'est vous qui les assassinez.

I D A M E'.

Barbare !

G E N G I S.

Je le suis ; j'allais cesser de l'être.
 Vous aviez un amant , vous n'avez plus qu'un maître ,
 Un ennemi saignant , féroce , sans pitié ,
 Dont la haine est égale à votre inimitié.

I D A M E'.

Eh bien , je tombe aux pieds de ce maître sévère.
 Le ciel l'a fait mon roi : Seigneur , je le révère :
 Je demande à genoux une grace de lui.

G E N G I S.

Inhumaine , est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
 Levez-vous : je suis prêt encor à vous entendre.
 Pourai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
 Que voulez-vous ? Parlez.

I D A M E'.

Seigneur , qu'il soit permis
 Qu'en

Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS:

Vous!

IDAME.

Ecoutez ma prière.

Cet entretien fera ma ressource dernière.

Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter;
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.

Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue,

N'osera plus prétendre à cet honneur fatal,

De me défobéir, & d'être mon rival.

Il m'enleva son prince, il vous a possédée.

Que de crimes! Sa grace est encor accordée.

Qu'il la tienne de vous: qu'il vous doive son sort:

Présentez à ses yeux le divorce ou la mort:

Oui, j'y consens. Ostar, veillez à cette porte.

Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me transporte!

Faut-il encor aimer? est-ce là mon destin?

(Il sort.)

IDAME' seule.

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein

Cette intrépidité dont je doutais encore.

S C E N E V.

ZAMTI, IDAME.

IDAME.

O Toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,

F 4

Mortel

88 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Mortel plus respectable , & plus grand à mes yeux ;
 Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux ;
 L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
 La mesure est comblée , & notre heure est venue.

Z A M T I.

Je le fais.

I D A M E'.

C'est en vain que tu voulus deux fois
 Sauver le rejetton de nos malheureux rois.

Z A M T I.

Il n'y faut plus penser , l'espérance est perdue ;
 De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.
 Je mourrai consolé.

I D A M E'.

Que deviendra mon fils ?
 Pardonne encor ce mot à mes sens attendris :
 Pardonne à ces soupirs ; ne voi que mon courage.

Z A M T I.

Nos rois sont au tombeau , tout est dans l'esclavage.
 Va , croi-moi , ne plaignons que les infortunés ,
 Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

I D A M E'.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare,

Z A M T I.

Sans doute : & j'attendais les ordres du barbare,
 Ils ont tardé longtems.

I D A M E'.

Eh bien , écoute-moi.
 Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?
 Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
 Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;

Les

Les mortels généreux disposent de leur sort.
 Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
 L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
 De nos voisins altiers imitons la constance :
 De la nature humaine ils soutiennent les droits ;
 Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
 Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
 Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
 Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil
 Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
 Nous avons enseigné ces braves insulaires ;
 Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
 Sachons mourir comme eux.

Z A M T I.

Je t'approuve : & je crois
 Que le malheur extrême est au-dessus des loix.
 J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes ;
 Mais seuls & défarmés, esclaves & victimes,
 Courbés sous nos tyrans, nous attendrons leurs coups.

I D A M E' (en tirant un poignard.)

Tien, fais libre avec moi ; frappe & délivre-nous.

Z A M T I.

Ciel !

I D A M E'.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on deshonore.
 J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
 Ne portât sur moi-même un coup nial assuré.
 Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
 Immole avec courage une épouse fidelle ;
 Tout couvert de mon sang tombe & meurs auprès d'elle.
 Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux,

Que

90 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Que le tyran le voye , & qu'il en soit jaloux.

Z A M T I.

Grace au ciel jusqu'au bout ta vertu persévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse , reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive , donne , & détourne les yeux.

I D A M E' (*en lui donnant le poignard.*)

Tien , commence par moi ; tu le dois ; tu balances !

Z A M T I.

Je ne puis.

I D A M E'.

Je le veux.

Z A M T I.

Je frémis.

I D A M E'.

Tu m'offenses.

Frape , & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

Z A M T I.

Eh bien , imite-moi.

I D A M E' (*lui saisissant le bras.*)

Frape , dis-je . . .

S C E N E V I.

GENGIS , OCTAR , IDAME' , ZAMTI , Gardes.

! GENGIS *accompagné de ses gardes , & désarmant Zamti.*

A R R ê t e z ,

Arrêtez , malheureux ! O ciel ! qu'alliez-vous faire ?

I D A M E'.

Nous délivrer de toi , finir notre misère ;

A tant

A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse ;
 Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
 Toi qui mis à mes pieds tant d'états, tant de rois,
 Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits ?
 Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
 Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore
 Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
 Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
 Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
 Peut-être à faire plus.

IDAME.

Que prétens-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAME.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, madame, & vous allez l'apprendre.
 Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
 A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu.
 Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
 Je rougis sur le trône où m'a mis la victoire,
 D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
 En vain par mes exploits j'ai su me signaler ;
 Vous m'avez avili ; je veux vous égaler.
 J'ignorais qu'un mortel pût se domter lui-même ;
 Je l'apprens ; je vous dois cette gloire suprême.

Jouïssiez

92 L'ORPHELIN DE LA CHINE.

Jouïſſez de l'honneur d'avoir pû me changer.
 Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.
 Veillez, heureux époux, ſur l'innocente vie
 De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie.
 Par le droit des combats j'en pouvais diſpoſer ;
 Je vous remets ce droit, dont j'allais abuſer.
 Croyez qu'à cet enfant heureux dans ſa miſère
 Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
 Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
 Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(à Zamti.)

Soyez ici des loix l'interprète ſuprême ;
 Rendez leur miniſtère auſſi ſaint que vous-même ;
 Enſeignez la raiſon, la juſtice, & les mœurs.
 Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
 Que la ſageſſe règne, & préſide au courage.
 Triomphez de la force : elle vous doit hommage.
 J'en donnerai l'exemple, & votre ſouverain
 Se ſoumet à vos loix les armes à la main.

I D A M E.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas ! puis-je vous croire ?

Z A M T I.

Etes-vous digne enfin, ſeigneur, de votre gloire ?
 Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

I D A M E.

Qui put vous inſpirer ce deſſein ?

G E N G I S.

Vos vertus.

¶ *Fin du cinquième & dernier acte.*

L'EN

L'ENFANT
P R O D I G U E ,
C O M É D I E ,

*Représentée pour la première fois
le 10. Octobre 1736.*

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS

P R É F A C E

D E L' E D I T E U R

de l'Édition de 1737.

IL est assez étrange que l'on n'ait pas songé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées ; mais elle est véritablement de *Mr. de Voltaire*, quoique le style de la *Henriade* & d'*Alzire* soit si différent de celui-ci, qu'il ne permet guères d'y reconnaître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons, sous son nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaisirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux & de plaisanterie, de comique & de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; sou-
vent

vent même un seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure; le fils se moque des deux: & quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine; & la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart-d'heure.

Une dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute la famille, s'écriait en fondant en larmes: *Mon DIEU, rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans!* Un homme, qui avait épousé une de ses filles, s'approche d'elle, & la tirant par la manche: *Madame, dit-il, les gendres en sont-ils?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie & des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gayeté: d'autres toutes sérieuses: d'autres mélangées: d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre: & si l'on me demandait, quel genre est le meilleur, je répondrais: *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos & conforme au goût de ce siècle *raisonneur*, d'examiner ici quel

le est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, & sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles, qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. *Mercur* pris pour *Sofse*, le chevalier *Menechme* pris pour son frère, *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon homme *Géron*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour son; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guères rire que quand il se méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules, dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie: *Trissotin* & *Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui

font un plaisir inexprimable, ne permettent guères le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gayeté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon homme qui le croit un saint; & l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gayeté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux autres dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés, qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; & je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encor un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en serait rebuté. Si les héros ne parlaient jamais que tendresse, on serait affadi :

O Imitatores servum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Cornilles*,

neilles, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Bruns*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encor une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, Si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plait pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire, C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.



ACTEURS.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, président de Cognac, second fils
d'Euphémon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

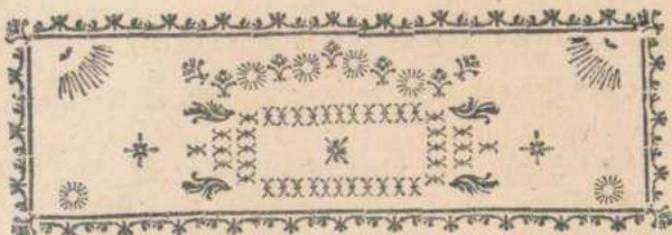
LA BARONNE de Croupillac.

MARTHE, suivante de Lise.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

L'EN-



L'ENFANT
PRODIGE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher & vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaisir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais, Mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de sa magistrature,

Il fait l'amour avec poids & mesure.
 Adolescent, qui s'érige en barbon,
 Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
 Est, à mon sens, un animal bernable,
 Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable ;
 Il est trop fat.

E U P H E M O N.

Et vous êtes aussi

Un peu trop brusque.

R O N D O N.

Ah ! je suis fait ainsi.

J'aime le vrai, je me plais à l'entendre ;
 J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
 A bien m'atter cette fatuité,
 Et l'air pédant dont il est encrouté.
 Vous avez fait, beau-père, en père sage,
 Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
 Ce débauché, ce fou partit d'ici,
 De donner tout à ce sot cadet-ci ;
 De mettre en lui toute votre espérance ;
 Et d'acheter pour lui la présidence
 De cette ville. Oui, c'est un trait prudent.
 Mais dès qu'il fut monsieur le président,
 Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence :
 Sa gravité marche & parle en cadence ;
 Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi ;
 Qui, comme on fait, en ai bien plus que toi.
 Il est....

E U P H E M O N.

Eh mais : quelle humeur vous emporte ?

Faut-il toujours....

R O N D O N

R O N D O N.

Va, va, laisse, qu'importe?

Tous ces défauts, vois-tu, font comme rien,
 Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
 Il est avare; & tout avare est sage.
 Oh! c'est un vice excellent en ménage,
 Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
 Il est mon gendre, & ma Lise est à lui.
 Il reste donc, notre triste beau-père,
 A faire ici donation entière
 De tous vos biens, contracts, acquis, conquis;
 Présens, futurs, à monsieur votre fils,
 En réservant sur votre vieille tête
 D'un usufruit l'entretien fort honnête;
 Le tout en bref arrêté, cimenté,
 Pour que ce fils, bien costu, bien doté;
 Joigne à nos biens une vaste opulence:
 Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

E U P H E M O N.

Je l'ai promis, & j'y satisferai;
 Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
 Je veux couler au sein de la retraite
 La triste fin de ma vie inquiète;
 Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
 Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
 J'ai vû d'un fils la débauche insensée,
 Je vois dans l'autre une ame intéressée.

R O N D O N.

Tant mieux, tant mieux.

E U P H E M O N.

Cher ami, je suis né
 G 4 Pour

104 L'ENFANT PRODIGE;

Pour n'être rien qu'un père infortuné.

R O N D O N.

Voilà-t-il pas de vos Jérémiades ;
De vos regrets , de vos plaintes fades !
Voulez-vous pas que ce maître étourdi ,
Ce bel aîné , dans le vice enhardi ,
Venant gâter les douceurs que j'apréte ,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête ?

E U P H E M O N.

Non.

R O N D O N.

Voulez-vous , qu'il vienne , sans façon ,
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

E U P H E M O N.

Non.

R O N D O N.

Qu'il vous batte , & qu'il m'enlève Life ?
Life autrefois à cet aîné promise ?
Ma Life qui....

E U P H E M O N.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement.

R O N D O N.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père ?
Pour succéder ?

E U P H E M O N.

Non... tout est à son frère.

R O N D O N.

Ah ! sans cela point de Life pour lui.

E U P H E M O N.

Il aura Life & mes biens aujourd'hui ,
Et son aîné n'aura pour tout partage
: Que le courroux d'un père qu'il outrage :

Il le mérite : il fut dénaturé.

R O N D O N.

Ah ! vous l'aviez trop longtems enduré.
L'autre du moins agit avec prudence,
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te souvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoué.

E U P H E M O N.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rapeller mes larmes ?

R O N D O N.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

E U P H E M O N.

Cessez.

R O N D O N.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Life ?
Daus quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ?... Peste, quel débauché !

E U P H E M O N.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né,

Pour

206 L'ENFANT PRODIGE,

Pour m'épargner , pour ôter de ma vue
Ce qui rapelle un malheur qui me tué :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié , ma douleur vous y fuit.
Ménagez-les : vous prodiguez fans cefse
La vérité ; mais la vérité bleffe.

R O N D O N .

Je me tairai , foit : j'y confens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! auffi vous aviez tort ;
En connaiffant le fougueux caractère
De votre fils , d'en faire un mofquetaire :

E U P H E M O N .

Encor !

R O N D O N .

Pardon ; mais vous deviez

E U P H E M O N .

Je dois

Oublier tout pour notre nouveau choix ,
Pour mon cadet & pour fon mariage ;
Ça pensez-vous que ce cadet fi sage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

R O N D O N .

Affurément. Ma fille a de l'honneur ;
Elle obéit à mon pouvoir fuprême.
Et quand je dis : Allons , je veux qu'on aime ;
Son cœur docile , & que j'ai fu tourner ,
Tout auffi-tôt aime fans raifonner.
A mon plaifir j'ai paîtri fa jeune ame.

E U P H E M O N .

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme-
Par vos leçons ; & je me trompe fort ;

Si de vos soins votre fille est d'accord.
 Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
 Des vœux naissans de son ame novice.
 Je fais quels sont ces premiers traits d'amour.
 Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

R O N D O N.

Vous radotez.

E U P H E M O N.

Quoi que vous puissiez dire ;
 Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

R O N D O N.

Lui ! point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
 Pauvre bon-homme ! allez , ne craignez rien :
 Car à ma fille , après ce beau ménage ,
 J'ai défendu de l'aimer davantage.
 Ayez le cœur sur cela réjoui ;
 Quand j'ai dit non , personne ne dit oui.
 Voyez plutôt.

S C E N E I I.

EUPHEMON , RONDON , LISE , MARTHE.

R O N D O N.

AProchez , venez , Lise.

Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
 Que je te donne un mari jeune ou vieux ,
 Ou laid ou beau , triste ou gai , riche ou gueux ,
 Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire ,

Du

108 *L'ENFANT PRODIGE,*

Du goût pour lui, de l'amour ?

L I S E.

Non, mon père.

R O N D O N.

Comment, coquine ?

E U P H E M O N.

Ah, ah ! notre féal,

Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal ;

Qu'est devenu ce despotique empire ?

R O N D O N.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,

Tu n'aurais pas un peu de passion

Pour ton futur époux ?

L I S E.

Mon père, non.

R O N D O N.

Ne fais-tu pas que le devoir t'oblige

A lui donner tout ton cœur ?

L I S E.

Non, vous dis-je.

Je fais, mon père, à quoi ce nœud sacré

Oblige un cœur de vertu pénétré.

Je fais qu'il faut, aimable en sa sagesse,

De son époux mériter la tendresse,

Et réparer du moins par la bonté,

Ce que le sort nous refuse en beauté :

Etre au-dehors discrète, raisonnable,

Dans sa maison, douce, égale, agréable.

Quant à l'amour c'est tout un autre point ;

Les sentimens ne se commandent point.

N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage.

De

De mon époux le reste est le partage :
 Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
 Ce cœur au moins difficile à domter,
 Ne put aimer ni par ordre d'un père,
 Ni par raison, ni par devant notaire.

E U P H E M O N.

C'est à mon gré raisonner sensément.
 J'approuve fort ce juste sentiment.
 C'est à mon fils à tâcher de se rendre
 Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

R O N D O N.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant ;
 Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
 Jamais sans vous ma fille bien aprise,
 N'eût devant moi lâché cette sottise.

(à *Lise.*)

Ecoute, toi : je te baille un mari,
 Tant soit peu fat, & par trop rencheri ;
 Mais c'est à moi de corriger mon gendre ;
 Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre ;
 De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
 Et d'obéir à tout ce que je veux.
 C'est là ton lot ; & toi, notre beau-père,
 Allons signer chez notre gros notaire,
 Qui vous allonge, en cent mots superflus,
 Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
 Allons hâter son bavard griffonnage ;
 Lavons la tête à ce large visage ;
 Puis je reviens, après cet entretien,
 Gronder ton fils, ma fille, & toi.

E U P H E.

S C E N E III.

L I S E , M A R T H E .

M A R T H E .

MOn Dieu ! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens & des travers burlesques !

L I S E .

Je suis sa fille , & de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ;
Et sous les plis d'un front atrabilaire ;
Sous cet air brusque il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même , au milieu de ses cris ,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai , qu'en blâmant la personne ;
Et les défauts du mari qu'il me donne ,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers , il a grande raison ;
Mais lorsqu'en suite il ordonne que j'aime ;
Dieu ! que je sens que son tort est extrême !

M A R T H E .

Comment aimer un monsieur Fierenfat ?
J'épouserais plutôt un vieux soldat ,
Qui jure , boit , bat sa femme , & qui l'aime ;
Qu'un fat en robe , enyvéré de lui-même ,
Qui d'un ton grave , & d'un air de pédant ;
Semble juger sa femme en lui parlant ;

Qui

Qui comme un paon dans lui-même se mire,
 Sous son rabat se rengorge & s'admire ;
 Et plus avare encor que suffisant,
 Vous fait l'amour en comptant son argent.

L I S E.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature.
 Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
 L'état forcé de cet hymen prochain.
 On ne fait pas comme on veut son destin :
 Et mes parens, ma fortune, mon âge,
 Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
 Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
 Le seul qui puisse être ici mon époux ;
 Il est le fils de l'ami de mon père,
 C'est un parti devenu nécessaire.
 Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
 Peut se donner au gré de ses désirs ?
 Il faut céder : le tems, la patience,
 Sur mon époux vaincront ma répugnance ;
 Et je pourai, soumise à mes liens,
 A ses défauts me prêter comme aux miens.

M A R T H E.

C'est bien parler, belle & discrète Lise ;
 Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
 Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
 De ne parler jamais de cet aîné.

L I S E.

Quoi ?

M A R T H E.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
 De votre cœur eut les tendres prémices,

Qui

112 L'ENFANT PRODIGE,

Qui vous aimait.

L I S E.

Il ne m'aima jamais ;
Ne parlons plus de ce nom que je hais,

M A R T H E *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

L I S E *la retenant.*

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque tems a surpris ma tendresse ;
Etait-il fait pour un cœur vertueux ?

M A R T H E *en s'en allant.*

C'était un fou , ma foi , très-dangereux.

L I S E *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée ,
Dans les excès se plongeait égarée.
Le malheureux ! il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs , il ignorait l'amour.

M A R T H E.

Mais autrefois vous m'avez paru croire ;
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire ,
Que dans vos fers il était engagé.

L I S E.

S'il eût aimé , je l'aurais corrigé.
Un amour vrai , sans feinte & sans caprice ;
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui fait se retenir
Est honnête homme , ou va le devenir ;
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse ;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis , indignes scélérats ,

Qui dans le piège avaient conduit ses pas,
 Ayant mangé tout le bien de sa mère,
 Ont sous son nom volé son triste père.
 Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
 L'ont entraîné loin des bras paternels,
 Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes;
 Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
 Je ne prens plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin, lui succède aujourd'hui :
 Il aura Lise : & certes c'est dommage ;
 Car l'autre avait un bien joli visage,
 De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
 Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah ! que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
 D'égaremens, de sottises étranges,
 On découvrait aisément dans son cœur
 Sous ses défauts un certain fond d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
 Mais il n'était, me semble, point flatteur,
 Point médifant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frère.

114 L'ENFANT PRODIGE;

L I S E.

Il faut refter, c'est un mal nécessaire.

S C E N E I V.

LISE, MARTHE, le Prédident FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroit de biens est l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde;
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de sur charge;
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aînesse où je suis subrogé
Je vous en fais mon compliment, madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'est une chose infame;
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narcisse,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content;

Et

Et sa personne & son argent comptant ;
 Etre en rabat un petit-maître avare ,
 C'est un excès de ridicule rare :
 Un jeune fat passe encor ; mais , ma foi ;
 Un jeune avare est un monstre pour moi.

F I E R R E N F A T .

Ce n'est pas vous probablement , ma mie ;
 A qui mon père aujourd'hui me marie ,
 C'est à madame. Ainsi donc , s'il vous plait ;
 Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*A Lise.*)

Le silence est votre fait... Vous , madame ;
 Qui dans une heure ou deux serez ma femme ,
 Avant la nuit vous aurez la bonté
 De me chasser ce gendarme effronté ,
 Qui sous le nom d'une fille suivante ,
 Donne carrière à sa langue impudente.
 Je ne suis pas un président pour rien ;
 Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

M A R T H E à Lise.

Défendez-moi , parlez-lui , parlez ferme ;
 Je suis à vous , empêchez qu'on m'enferme ;
 Il pourrait bien vous enfermer aussi.

L I S E .

J'augure mal déjà de tout ceci.

M A R T H E .

Parlez-lui donc ; laissez ces vains murmures.

L I S E .

Que puis-je , hélas ! lui dire ?

XI6 L'ENFANT PRODIGE;

MARTHE.

Des injures;

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi;

Point de raisons, c'est le plus sûr.

S C E N E V.

R O N D O N , Acteurs précédens.

R O N D O N :

MA foi;

Il nous arrive une plaisante affaire.

F I E R E N F A T.

Eh quoi, Monsieur?

R O N D O N :

Ecoute. A ton vieux père

J'allais porter notre papier timbré,

Quand nous l'avons ici près rencontré,

Entretenant au pied de cette roche,

Un voyageur qui descendait du coche;

L I S E.

Un voyageur jeune?...

R O N D O N :

Nenni vraiment,

Un béquillard, un vieux ridé sans dent.

Nos deux barbons d'abord avec franchise;

L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise :

Lettre

Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
 Aux longs élans des soupirs qu'ils pouffaient :
 Et sur leur nez leur prunelle éraillée
 Verfait les pleurs dont elle était mouillée :
 Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
 Dans son logis soudain s'est rencogné :
 Il dit qu'il sent une douleur insigne,
 Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
 Et qu'à personne il ne prétend parler.

F I E R R E N F A T.

Ah! je prétens moi l'aller consoler.
 Vous savez tous comme je le gouverne ;
 Et d'assez près la chose nous concerne :
 Je le connais, & dès qu'il me verra
 Contrat en main, d'abord il figurera.
 Le tems est cher, mon nouveau droit d'aïnesse
 Est un objet.

L I S E.

Non, Monsieur, rien ne presse.

R O N D O N.

Si fait, tout presse, & c'est ta faute aussi,
 Que tout cela.

L I S E.

Comment? à moi! ma faute?

R O N D O N.

Oui.

Les contretems, qui troublent les familles,
 Viennent toujours par la faute des filles.

L I S E.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

H 3

R O N-

118 L'ENFANT PRODIGE,

R O N D O N.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétens vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

L I S E , M A R T H E.

M A R T H E.

Vous frémissez en voyant de plus près
 Tout ce fracas, ces nœces, ces aprêts.

L I S E.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'effaye ;
 Plus de ce joug la pesanteur m'effraye :
 A mon avis, l'hymen & ses liens
 Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
 Point de milieu, l'état du mariage
 Est des humains le plus cher avantage,
 Quand le raport des esprits & des cœurs,
 Des sentimens, des goûts & des humeurs,
 Serre ces nœuds tissus par la nature,
 Que l'amour forme & que l'honneur épure.
 Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
 Et de porter le nom de son amant!
 Votre maison, vos gens, votre livrée,
 Tout vous retrace une image adorée :
 Et vos enfans, ces gages précieux,
 Nés de l'amour, en font de nouveaux nœuds.
 Un tel hymen, une union si chère,

Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
 Mais tristement vendre par un contrat
 Sa liberté, son nom & son état,
 Aux volontés d'un maître despotique,
 Dont on devient le premier domestique :
 Se quereller, ou s'éviter le jour,
 Sans joie à table, & la nuit sans amour :
 Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
 Y succomber, ou combattre sans cesse :
 Tromper son maître, ou vivre sans espoir
 Dans les langueurs d'un importun devoir :
 Gémir, sécher dans sa douleur profonde :
 Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

M A R T H E.

En vérité les filles, comme on dit,
 Ont un démon qui leur forme l'esprit :
 Que de lumière en une ame si neuve !
 La plus experte & la plus fine veuve,
 Qui fagement se console à Paris,
 D'avoir porté le deuil de trois maris,
 N'en eût pas dit sur ce point davantage.
 Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
 Auraient besoin d'un éclaircissement.
 L'hymen déplaît avec le président :
 Vous plairait-il avec monsieur son frère ?
 Débrouillez-moi, de grace, ce mystère ;
 L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
 Haïssez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

L I S E.

Je n'en fais rien, je ne peux & je n'ose

De mes dégoûts bien démêler la cause,
 Comment chercher la triste vérité
 Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
 Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
 Laisser calmer la tempête qui gronde,
 Et que l'orage & les vents en repos,
 Ne rident plus la surface des eaux.

M A R T H E.

Comparaison n'est pas raison, madame;
 On lit très-bien dans le fond de son ame:
 On y voit clair. Et si les passions
 Portent en nous tant d'agitations,
 Fille de bien fait toujours dans sa tête,
 D'où vient le vent qui cause la tempête.
 On fait...

L I S E.

Et moi, je ne veux rien savoir:
 Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir:
 Je ne veux point chercher si j'aime encore
 Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
 Je ne veux point accroître mes dégoûts
 Du vain regret d'un plus aimable époux.
 Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
 Vive content, soit heureux, s'il peut l'être:
 Qu'il ne soit pas au moins deshérité;
 Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
 Dans ce contrat, où je me détermine,
 D'être sa cœur pour hâter sa ruine.
 Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer;
 Aller plus loin, serait le déchirer.

S C E N E II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-bas, madame, il est une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des fots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse & me deplait!

S C E N E III.

LISE, Mde. CROUPILLAC, MARTHE.

VOilà la dame.

MARTHE.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est:

MARTE

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse ;
Un peu plaideuse , & beaucoup radoteuse.

LISE.

Des sièges donc. Madame, pardon si...

Mde. CROUPILLAC.

Ah, madame!

LISE.

Eh, madame!

Mde. CROUPILLAC.

Il faut aussi...

LISE.

S'asseoir ; madame.

Mde. CROUPILLAC *assise*.

En vérité, madame,

Je suis confuse ; & dans le fond de l'ame ;
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mde. CROUPILLAC.

Je voudrais

Vous enlaidir , vous ôter vos attraits.
Je pleure , hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, madame.

Mde. CROUPILLAC.

O ! non, ma mie ;

Je ne saurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un , du moins en espérance ;
Un seul ! hélas ! c'est bien peu , quand j'y pense ;

Et

124 L'ENFANT PRODIGE;

Et j'avais eu grand' peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un tems, ah ! que ce tems vient vite ;
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte ;
Où l'on est seule ; & certe il n'est pas bien,
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

L I S E.

Excusez-moi, si je suis interdite
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mde. C R O U P I L L A C.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage ;
Je vois trop bien que tout passe, & j'enrage.

L I S E.

J'en suis fâchée, & tout est ainsi fait ;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mde. C R O U P I L L A C.

Si fait :

J'espère encor, & ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

L I S E.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mde. C R O U P I L L A C.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux ;
Que je poursuis, pour qui je pers haleine ;

Et

Et furement qui n'en vaut pas la peine.

L I S E.

Eh bien, madame ?

Mde. C R O U P I L L A C.

Eh bien, dans mon printems

Je ne parlais jamais aux présidens :

Je haïssais leur personne & leur style ;

Mais avec l'âge on est moins difficile.

L I S E.

Enfin, madame ?

Mde. C R O U P I L L A C.

Enfin il faut savoir,

Que vous m'avez réduite au defespoir.

L I S E.

Comment ? en quoi ?

Mde. C R O U P I L L A C.

J'étais dans Angoulême,

Veuve, & pouvant disposer de moi-même :

Dans Angoulême en ce tems Fierenfat

Etudiait, aprentif magistrat ;

Il me lorgnait, il se mit dans la tête

Pour ma personne un amour malhonnête,

Bien malhonnête ! hélas ! bien outrageant ;

Car il faisait l'amour à mon argent.

Je fis écrire au bon homme de père :

On s'entremet, on poussa loin l'affaire ;

Car en mon nom souvent on lui parla ;

Il répondit, qu'il verrait tout cela.

Vous voyez bien que la chose était sûre.

L I S E.

Oh oui ?

Mde.

126 L'ENFANT PRODIGE;

Mde. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure;
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

Mde. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère;
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mde. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé;
Errant, proscrit, peut-être mort, que fais-je?
(Vous vous troublez!) mon héros de collège,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien;
Méprise enfin ma fortune & mes larmes;
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi, déjà, par protestation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès sera fait de manière,
Que vous, son père, & les enfans que j'ai;
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE

LISE.

En vérité je suis toute honteuse ;
 Que mon hymen vous rende malheureuse ;
 Je suis peu digne , hélas ! de ce courroux.
 Sans être heureux on fait donc des jaloux !
 Cessez , madame , avec un œil d'envie
 De regarder mon état & ma vie ;
 On nous pourrait aisément accorder ;
 Pour un mari je ne veux point plaider.

Mde. CROUPILLAC.

Quoi ! point plaider !

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

Mde. CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ?
 Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
 Dans l'hyménée , & nul dans les procès.

S C E N E I V.

Mad. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

O H, oh, ma fille , on nous fait des affaires ,
 Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères !
 On m'a parlé de protestation.
 Eh vertu-bleu ! qu'on en parle à Rondon ;

Je

128 L'ENFANT PRODIGE;

Je chasserai bien loin ces créatures.

Mde. CROUPILLAC.

Faut-il encor essuyer des injures ?

Monfieur Rondon , de grace écoutez- moi :

RONDON.

Que vous plait-il ?

Mde. CROUPILLAC.

Votre gendre est fans foi ;

C'est un fripon d'espèce toute neuve ,

Galant , avare , écornifleur de veuve ;

C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raison.

Mde. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison

Un pur amour , d'éternelles tendresses.

RONDON.

Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

Mde. CROUPILLAC.

Il m'a quittée , hélas ! si durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mde. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mde. CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable , & le beau sexe entier

En ma faveur ira partout crier.

RONDON.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Mde. CROUPILLAC.

Ah! vos personnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mde. CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;

Et je prendrai lui , son vieux père , ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mde. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mde. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON à Lise.

JE voudrais bien savoir aussi pourquoi
 Vous recevez ces visites chez moi ?

Vous m'attirez toujours des algarades.

(à Fierenfat.)

Et vous, Monsieur, le roi des pédans fades,

Théâtre. Tom. IV.

I

Quel

130 L'ENFANT PRODIGE,

Quel sot démon vous force à courtoiser
Une baronne , afin de l'abuser ?
C'est bien à vous , avec ce plat visage ,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous sied bien , grave & triste indolent ;
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous , mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous , beau-père ;
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que sous condition ,
Me réservant toujours au fond de l'ame ,
Le droit de prendre une plus riche femme ,
De mon aîné l'exhérédation ,
Et tous les biens en ma possession ,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raison , ma foi j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison , c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va , c'est chose très-sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure ;
D'écus tournois soixante pesans sacs
Finiront tout , malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde , & qu'il me desespère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

L I S E.

Non, mon père ;

Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

R O N D O N.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?...

L I S E.

Je dis ce que je pense.

Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?

A Fierenfat.

Et vous, Monsieur, dans votre fort prospère ;
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

F I E R R E N F A T.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était disparu,
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur Cujas & Bartole ;
J'ai su depuis ses beaux déportemens ;
Et si jamais il reparait céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires ;
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

L I S E.

C'est un projet fraternel & chrétien ;
En attendant vous confisquez son bien :
C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare,
Que je déteste un tel projet.

R O N D O N.

Tarare.

Va, mon enfant ; le contrat est dressé
Sur tout cela le notaire a passé.

F I E R R E N F A T.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte.
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept :
» Tout libertin de débauches infect,
» Qui renonçant à l'aile paternelle,
» Fuit la maison, ou bien qui pille icelle ;
» *Ipso facto* de tout dépossédé,
» Comme un bâtard il est exhérédé.

L I S E.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lû Cujas ; mais je présume ;
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon-sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos loix,

R O N D O N.

Ah ! laissez là vos loix & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
Il faut du bien.

L I S E.

Il faut de la vertu.

Qu'il soit puni ; mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse,
Je vous le dis, ma main, ni mes faveurs,
Ne feront point le prix de ses malheurs.

Corrigez donc l'article que j'abhorre,
 Dans ce contrat, qui tous nous deshonore :
 Si l'intérêt ainsi l'a pû dresser,
 C'est un oprobre, il le faut effacer.

F I E R E N F A T.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires!

R O N D O N.

Quoi! tu voudrais corriger deux notaires?
 Faire changer un contrat?

L I S E.

Pourquoi non?

R O N D O N.

Tu ne feras jamais bonne maison :
 Tu perdras tout.

L I S E.

Je n'ai pas grand usage,
 Jusqu'à présent, du monde & du ménage :
 Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
 Perd des maisons, autant qu'il en soutient.
 Si j'en fais une, au moins cet édifice
 Sera d'abord fondé sur la justice.

R O N D O N.

Elle est têtue : & pour la contenter,
 Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
 Ça, donne un peu.

F I E R E N F A T.

Où, je donne à mon frère...

Je donne... allons...

R O N D O N.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon-homme Euphémon.
 Vien, vien, j'ai mis ma fille à la raison.
 On n'attend plus rien que ta signature.
 Presse-moi donc cette tardive allure.
 Dégourdi-toi. prens un ton ré'ouï,
 Un air de nôce, un front épanouï,
 Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
 Que deux enfans... je ne me sens pas d'aïse.
 Allons, ri donc, chassons tous les ennuis;
 Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison ?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre ?

Quoi ? tout le monde est-il devenu fou ?

Chacun dit, non : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHEMON.

Ah ! ce serait outrager la nature,
 Que de signer dans cette conjoncture.

ROND

R O N D O N.

Serait-ce point la dame Croupillac ,
Qui fourdement fait ce maudit micmac ?

E U P H E M O N.

Non , cette femme est folle , & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'aprête.
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

R O N D O N.

Eh bien , quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout , & notre affaire accroche ?

E U P H E M O N.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen , objet de tant de soins.

L I S E.

Qu'a-t-il donc dit , Monsieur ?

F I E R R E N F A T.

Quelle nouvelle

A-t-il appris ?

E U P H E M O N.

Une , hélas ! trop cruelle.

Devers Bourdeaux cet homme a vû mon fils ,
Dans les prisons , sans secours , sans habits ,
Mourant de faim ; la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse ;
La maladie & l'excès du malheur
De son printems avaient séché la fleur ;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit , il était expirant ;
Sans doute , hélas ! il est mort à présent.

136 L'ENFANT PRODIGE,

R O N D O N.

Voilà , ma foi , sa pension payée.

L I S E.

Il serait mort !

R O N D O N.

N'en sois point effrayée ;

Va , que t'importe ?

F I E R E N F A T.

Ah ! Monsieur , la pâleur

De son visage efface la couleur.

R O N D O N.

Elle est , ma foi , sensible : ah ! la friponne !

Puisqu'il est mort , allons , je te pardonne.

F I E R E N F A T.

Mais après tout , mon père , voulez-vous ? ...

E U P H E M O N.

Ne craignez rien , vous serez son époux.

C'est mon bonheur ; mais il serait atroce ,

Qu'un jour de deuil devînt un jour de nôce.

Puis-je , mon fils , mêler à ce festin

Le contretens de mon juste chagrin ?

Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles

Laisser couler mes larmes paternelles ?

Donnez , mon fils , ce jour à nos soupirs ,

Et différez l'heure de vos plaisirs ;

Par une joie indiscrète , insensée ,

L'honnêteté serait trop offensée.

L I S E.

Ah ! oui , monsieur , j'approuve vos douleurs ;

Il m'est plus doux de partager vos pleurs ,

Que de former les nœuds du mariage.

F I L

PIERRE F A T.

Eh ! mais, mon père...

R O N D O N.

Eh, vous n'êtes pas sage.

Quoi différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois deshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

E U P H E M O N.

Dans ces momens un père est toujours père.
Ses attentats, & toutes ses erreurs,
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

R O N D O N.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui valent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons : que de faiblesse !

E U P H E M O N.

Mais....

R O N D O N.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse :
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre héau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, sa phrénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie ;
Soyez tranquille : & suivez mes avis,
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

E U P H E.

EUPHEMON.

Oui ; mais ce gain coûte plus qu'on ne pense ;
Je pleure , hélas ! sa mort & sa naissance.

RONDON à Fievensat.

Va : sui ton père , & sois expéditif ;
Pren ce contrat , le mort saisit le vif :
Il n'est plus tems qu'avec moi l'on barguigne ;
Pren-lui la main , qu'il paraphe & qu'il signe.
à Lise.

Et toi , ma fille , attendons à ce soir,
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au desespoir.

Fin du second acte.



ACTE

 A C T E III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils , JASMIN.

J A S M I N.

OUi, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
 Je t'ai servi deux ans sans te connaître :
 Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
 Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
 Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
 Ce chevalier si pimpant dans le monde,
 Fêté, couru, de femmes entouré,
 Nonchalamment de plaisirs enyvré.
 Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
 Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
 Sur du fumier l'orgueil est un abus ;
 Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus,
 Est à nos maux un poids insupportable.
 Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable.
 Né pour souffrir, je sais souffrir gaiment ;
 Manquer de tout, voilà mon élément :
 Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
 Dont tu rougis, c'était là ma parure.
 Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
 De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHE-

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
 Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
 Quelle accablante & terrible leçon !
 Je sens encor , je sens qu'il a raison.
 Il me console au moins à sa manière :
 Il m'accompagne , & son ame grossière ,
 Sensible & tendre en sa rusticité,
 N'a point pour moi perdu l'humanité.
 Né mon égal , (puisqu'enfin il est homme)
 Il me soutient sous le poids qui m'affomme ,
 Il fuit gaîment mon sort infortuné ,
 Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi , des amis ! hélas ! mon pauvre maître ,
 Appren-moi donc , de grace , à les connaître ;
 Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les as vus chez moi toujours admis ,
 M'importunant souvent de leurs visites ,
 A mes soupers délicats parasites ,
 Vantant mes goûts d'un esprit complaisant ;
 Et sur le tout empruntant mon argent ;
 De leur bon cœur m'étourdissant la tête ,
 Et me louant , moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !

Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
 Te chançonner au sortir d'un repas ,
 Siffler , berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON

EUPHEMON fils.

Ah! je le crois, car dans ma décadence ;
 Lorsqu'à Bourdeaux je me vis arrêté,
 Aucun de ceux, à qui j'ai tout prêté,
 Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse.
 Puis au sortir, malade & sans ressource,
 Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
 J'allais m'offrir mourant, inanimé,
 Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
 De l'indigence exécrables livrées ;
 Quand je lui vins demander un secours,
 D'où dépendaient mes misérables jours,
 Il détourna son œil confus & traître,
 Puis il feignit de ne me pas connaître,
 Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis ! les amis, quels infâmes !

EUPHEMON fils.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas ! plus de douceur ;
 J'en ai cent fois effuyé plus d'horreur.
 Celle surtout qui m'aimant sans mystère,
 Semblait placer son orgueil à me plaire,

Dans

Dans son logis meublé de mes présens ,
 De mes bienfaits acheta des amans ;
 Et de mon vin régalaît leur cohue ,
 Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
 Enfin , Jasmin , sans ce pauvre vieillard ,
 Qui dans Bourdeaux me trouva par hazard ,
 Qui m'avait vû , dit-il , dans mon enfance ,
 Une mort prompte eût fini ma souffrance.
 Mais en quel lieu sommes-nous , cher Jasmin ?

J A S M I N .

Près de Cognac , si je fais mon chemin ;
 Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître ,
 Monsieur Rondon , loge en ces lieux peut-être.

E U P H E M O N fils.

Rondon le père de... quel nom dis-tu ?

J A S M I N .

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
 Je fus jadis page dans sa cuisine :
 Mais dominé d'une humeur libertine ,
 Je voyageai : je fus depuis coureur ,
 Laquais , commis , fantaffin , déserteur ;
 Puis dans Bourdeaux je te pris pour mon maître.
 De moi Rondon se souviendra peut-être ,
 Et nous pourrions dans notre adversité....

E U P H E M O N fils.

Et depuis quand , di-moi , l'as-tu quitté ?

J A S M I N .

Depuis quinze ans. C'était un caractère ,
 Moitié plaisant , moitié triste & colère ,

Au fond bon Diable : il avait un enfant,
 Un vrai bijou , fille unique vraiment,
 Oeil bleu , nez court , teint frais , bouche vermeille ;
 Et des raisons ! c'était une merveille :
 Cela pouvait bien avoir de mon tems ,
 A bien compter , entre six à sept aus ;
 Et cette fleur avec l'âge embellie ,
 Est en état , ma foi , d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler ;
 Ce que je dis ne te peut consoler.
 Je vois toujours à travers ta visière ,
 Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du fort , ou quel ordre des cieux ,
 A pû guider ma misère en ces lieux ?
 Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
 Tu restes là tout pensif , & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?
 Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN en l'embrassant.

Par charité , mon maître ,

Mon

144 L'ENFANT PRODIGE;

Mon cher ami, di-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,

Je suis un fou, je suis un criminel,

Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre;

Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;

Mourir de faim est par trop rigoureux :

Tien, nous avons quatre mains à nous deux ;

Servons-nous en, sans complainte importune.

Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune

Est dans leurs bras, qui la bêche à la main,

Le dos courbé retournent ce jardin ?

Enrôlons-nous parmi cette canaille ;

Vien avec eux, imite-les, travaille,

Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas ! dans leurs travaux,

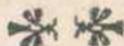
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,

Goûtent des biens, dont toujours mes caprices

M'avaient privé dans mes fausses délices ;

Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,

La paix de l'ame & la santé du corps.



SCENE

SCÈNE II.

Mde. CROUPILLAC, EUPHEMON fils,
JASMIN.

Mde. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

Que vois-je ici ? Serais-je avengle ou borgue ?
C'est lui, ma foi ; plus j'avise & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

Elle le considère.

Mais ce n'est pas le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, coufu d'or, . . . c'est lui-même.

Elle approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre & laid.
La maladie altère un beau visage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mde. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure

Théâtre. Tom. IV.

K

T'a

146 L'ENFANT PRODIGE;

T'a donc réduit en si piètre posture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mde. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis :

C'est pour avoir été volé , Madame.

Mde. CROUPILLAC.

Volé ? par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame :

Nos voleurs font de très-honnêtes gens ,
Gens du beau monde , aimables fainéans ,
Buveurs , joueurs , & conteurs agréables ,
Des gens d'esprit , des femmes adorables.

Mde. CROUPILLAC.

J'entens , j'entens , vous avez tout mangé.
Mais vous serez cent fois plus affligé ,
Quand vous saurez les excessives pertes ,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu , madame.

Mde. CROUPILLAC *l'arrêtant* :

Adieu ! non , tu sauras
Mon accident ; parbleu ! tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit , je vous plains , adieu.

Mde. CROUPILLAC.

Non , je te jure

Que tu sauras toute mon aventure.

Un

Un Fierenfat , robin de son métier ,
Vint avec moi connaissance lier ,

Elle court après lui.

Dans Angoulême , au tems où vous battites
Quatre huiffiers , & la fuite vous prites.

Ce Fierenfat habite en ce canton ,
Avec son père , un seigneur Euphémon.

E U P H E M O N fils revenant.

Euphémon !

Mde. C R O U P I L L A C.

Oui.

E U P H E M O N fils.

Ciel , madame , de grace ,
Cet Euphémon , cet honneur de sa race ,
Que ses vertus ont rendu si fameux ,
Serait...

Mde. C R O U P I L L A C.

Et oui.

E U P H E M O N fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

Mde. C R O U P I L L A C.

Oui.

E U P H E M O N fils.

Puis-je au moins savoir ... comme il se porte ?

Mde. C R O U P I L L A C.

Fort bien , je crois... que Diable vous importe ?

E U P H E M O N fils.

Et que dit-on ?

Mde. C R O U P I L L A C.

De qui ?

148 L'ENFANT PRODIGE;

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné;

Qu'il eut jadis ?

Mde. CROUPILLAC.

Ah ! c'est un fils mal né,

Un garnement, une tête légère,

Un fou fieffé, le fléau de son père,

Depuis longtems de débauches perdu,

Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité... je suis confus dans l'ame,

De vous avoir interrompu, madame.

Mde. CROUPILLAC :

Poursuivons donc. Fierenfat, son cadet ;

Chez moi l'amour hautement me faisait ;

Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien ! a-t-il ce bonheur en partage ?

Est-il à vous ?

Mde. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraisfé

De tout le lot de son frère insensé,

Devenu riche, & voulant l'être encore,

Rrompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.

Il veut saisir la fille d'un Rondon,

D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Quoi, madame, à l'épouse ?

Mde. CROUPILLAC :

Vous m'en voyez terriblement jalouse,

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage est la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils à part.

Ce coup a mis ma patience à bout.
à Mde. Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un si sensible outrage.
Si j'étais cru, cette Lisé aujourd'hui
Assurément ne ferait pas pour lui.

Mde. CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon fort, un gueux est toujours tendre :
Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or & sur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entraider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, madame, je vous prie.

Mde. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous servir ! Hélas, madame, en quoi ?

Mde. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure,

150 L'ENFANT PRODIGE;

Te pourraient rendre encore assez joli :
Ton esprit est infnuant , poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introdui-toi , mon cher , dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien , son esprit , son rabat :
Sois en faveur ; & lorsque je proteste
Contre son vol , toi , mon cher , fais le reste.
Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHEMON voyant son père.

Que vois-je ! ô ciel !

Il s'enfuit.

Mde. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment ;

Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint sans doute.

Mde. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure , arrête , écoute , écoute.

S C E N E I I I.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai , cet aspect imprévu ,
D'un malheureux avec peine entrevu ,
Porte à mon cœur je ne fais quelle atteinte ;
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble , & même certains traits

Qui

Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
 De malheureux à-peu-près de cet âge,
 Que de mon fils la douloureuse image
 Ne vienne alors, par un retour cruel,
 Persécuter ce cœur trop paternel.
 Mon fils est mort, ou vit dans la misère ;
 Dans la débauche, & fait honte à son père.
 De tous côtés je suis bien malheureux ;
 J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux :
 L'un par sa perte, & par sa vie infâme,
 Fait mon supplice, & déchire mon ame ;
 L'autre en abuse, il sent trop que sur lui
 De mes vieux ans j'ai fondé tout l'apui.
 Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

Apercevant Jasmin qui le salue.

Que me veux-tu, l'ami ?

J A S M I N.

Seigneur aimable,
 Reconnaissez, digne & noble Euphémon,
 Certain Jasmin élevé chez Rondon.

E U P H E M O N.

Ah, ah ! c'est toi ! le tems change un visage,
 Et mon front chauve en sent le long outrage :
 Quand tu partis, tu me vis encor frais :
 Mais l'âge avance, & le terme est bien près.
 Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

J A S M I N.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
 De vivre errant & damné comme un juif ;
 Le bonheur semble un être fugitif.
 Le diable enfin, qui toujours me promène,

152 L'ENFANT PRODIGE,

Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux,
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade ;
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? Est-il sage ?

JASMIN.

Il doit l'être :

Je lui connais d'affez bons sentimens ;
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il fait écrire, il fait l'arithmétique,
Dessine un peu, fait un peu de musique ;
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé ;
Jasmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il se marie, & dès ce soir peut-être ;
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter,
Vous laisse encor une place vacante ;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin.
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jasmin :
En attendant, tien, voigi de quoi boire.

SCENE

S C E N E I V.

J A S M I N *seul.*

AH! l'honnête-homme! ô ciel, pourrait-on croire,
 Qu'il soit encor, en ce siècle félon,
 Un cœur si droit, un mortel aussi bon?
 Cet air, ce port, cette ame bienfaisante,
 Du bon vieux tems est l'image parlante.

S C E N E V.

E U P H E M O N *fils revenant, J A S M I N.*

J A S M I N *en l'embrassant.*
 JE t'ai trouvé déjà condition,
 Et nous ferons laquais chez Euphémon.

E U P H E M O N *fils.*
 Ah!

J A S M I N.

S'il te plaît, quel excès de surprise!
 Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
 Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
 Pressant tes mots au passage étranglés?

E U P H E M O N *fils.*
 Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
 Je cède au trouble, au remors qui me presse.

J A S M I N.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

154 L'ENFANT PRODIGE;

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut se taire :

Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien !

EUPHEMON fils.

Ah!... c'est mon père.

JASMIN.

Qui lui, monsieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je suis cet aîné ;

Ce criminel, & cet infortuné,

Qui désola sa famille éperduë.

Ah ! que mon cœur palpitait à sa vuë !

Qu'il lui portait ses vœux humiliés !

Que j'étais prêt de tomber à ses pieds !

JASMIN.

Qui vous, son fils ? Ah ! pardonnez, de grace,

Ma familière & ridicule audace.

Pardon, monsieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppressé

Peut-il savoir si tu m'as offensé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,

D'un homme unique ; & s'il faut tout vous dire,

D'Euphémon fils la réputation

Ne

Ne faire pas à beaucoup près si bon.

EUPHEMON fils.

Et c'est aussi ce qui me desespère.

Mais répon-moi : que te disait mon père ?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux :
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lifé tant promis,
Ce président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Voi tous mes maux, connai leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité ;
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon fort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

Eu-

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Life.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
 Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
 Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne fais pas qu'au sortir de l'enfance,
 (Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense)
 Par nos parens l'un à l'autre promis,
 Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis ;
 Tout nous liait, la conformité d'âge,
 Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
 Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
 Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
 Le tems, l'amour, qui hâtaient sa jeunesse,
 La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
 Tout l'univers alors m'eût envié ;
 Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
 Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
 Yvre de tout dans mon extravagance,
 Je me faisais un lâche point d'honneur,
 De mépriser, d'insulter son ardeur.
 Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
 Quels tems, hélas ! Les violens orages
 Des passions qui troublaient mon destin,
 A mes parens m'arrachèrent enfin.
 Tu fais depuis quel fut mon sort funeste.
 J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste.
 Le ciel, ce ciel, qui doit nous défunir,

Me

Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

J A S M I N.

S'il est ainsi, si dans votre misère,
 Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire;
 De Croupillac le conseil était bon,
 De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
 Le fort maudit épuisa votre bourse,
 L'amour pourrait vous servir de ressource.

E U P H E M O N fils.

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
 Après mon crime, en cet état hideux !
 Il me faut fuir un père, une maîtresse ;
 J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
 Et je ne fais, ô regrets superflus !
 Lequel des deux doit me haïr le plus.

S C E N E VI.

E U P H E M O N fils, F I E R E N F A T,
 J A S M I N.

J A S M I N.

V Oilà, je crois, ce président si sage.

E U P H E M O N fils.

Lui ? je n'avais jamais vû son visage.
 Quoi ! c'est donc lui, mon frère, mon rival ?

F I E R E N F A T.

En vérité, cela ne va pas mal ;
 J'ai tant pressé, tant sermoné mon père,
 Que malgré lui nous finissons l'affaire.

En

158 L'ENFANT PRODIGE,

En voyant Jasmin.

Où sont ces gens, qui voulaient me servir ?

J A S M I N.

C'est nous, monsieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

F I E R E N F A T.

Qui de vous deux fait lire ?

J A S M I N.

C'est lui, monsieur.

F I E R E N F A T.

Il fait sans doute écrire ?

J A S M I N.

Oh oui, monsieur, déchiffrer, calculer.

F I E R E N F A T.

Mais il devrait savoir aussi parler.

J A S M I N.

Il est timide, & fort de maladie.

F I E R E N F A T.

Il a pourtant la mine assez hardie ;

Il me paraît qu'il sent assez son bien.

Combien veux-tu gagner de gages ?

E U P H E M O N fils.

Rien.

J A S M I N.

Oh, nous avons, monsieur, l'ame héroïque.

F I E R E N F A T.

A ce prix-là, vien, sois mon domestique ;

C'est un marché que je veux accepter ;

Viens, à ma femme il faut te présenter.

E U P H E M O N fils.

A votre femme ?

F I E

F I E R R E N F A T.

Oui, oui, je me marie.

E U P H E M O N fils.

Quand ?

F I E R R E N F A T.

Dès ce soir.

E U P H E M O N fils.

Ciel ! ... Monsieur, je vous prie

De cet objet vous êtes donc charmé ?

F I E R R E N F A T.

Oui.

E U P H E M O N fils.

Monsieur !

F I E R R E N F A T.

Hem !

E U P H E M O N fils.

En seriez-vous aimé ?

F I E R R E N F A T.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drole !

E U P H E M O N fils.

Que je voudrais lui couper la parole,

Et le punir de son trop de bonheur !

F I E R R E N F A T.

Qu'est-ce qu'il dit ?

J A S M I N.

Il dit, que de grand cœur

Il voudrait bien vous ressembler & plaire.

F I E R R E N F A T.

Eh, je le crois, mon homme est téméraire.

Ça, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,

Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,

Ref-

160 L'ENFANT PRODIGE,

Respectueux ; allons , la Fleur , la Brie ;
Venez , faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie ;
C'est d'affubler sa face de palais
A poing fermé de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé , mon maître :

EUPHEMON fils.

Ah ! soyons sage , il est bien tems de l'être ;
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs , est de savoir souffrir.

Fin du troisième acte.



ACTE

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

Mde. CROUPILLAC, EUPHEMON fils,
JASMIN.

Mde. CROUPILLAC.

J'Ai, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pouras-tu bien d'un air de prud'homme ;
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flatté le bon homme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHEMON fils.

Hélas ! non.

Mde. CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mde. CROUPILLAC.

Allonc donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & ren-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,

162 L'ENFANT PRODIGE;

Et tu feras l'amour pour mon service.
Repren cet air impofant & vainqueur,
Si sûr de foi, fi puiffant fur un cœur;
Qui triomphait fi-tôt de la fageffe.
Pour être heureux, repren ta hardieffe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perduë.

Mde. CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi, lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raifons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour fes valets il nous retient tous deux.

Mde. CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux:
De fa maîtrefse être le domestique,
Est un bonheur, un deftin presque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminér pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me femble, elle est sortie.

Mde. CROUPILLAC.

Eh, fois donc vite amoureux, je t'en prie;
Voici le tems, ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois foupirer & trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah de grace!

EUPHEMON fils.

Si vous faviez, hélas! ce qui se paffe

Dans

Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

J A S M I N *en voyant Lise.*

L'aimable enfant ! comme elle est embellie !

E U P H E M O N *fil.*

C'est elle, ô dieux ! je meurs de jalousie,
De desespoir, de remords & d'amour.

Mde. C R O U P I L L A C.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

E U P H E M O N *fil.*

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

Mde. C R O U P I L L A C.

C'est ce que je vais faire.

E U P H E M O N *fil.*

Je tremble ! hélas !

J A S M I N.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

E U P H E M O N *fil.*

Oh ! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore ;
Je n'oserai jamais m'y présenter.



S C E N E II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*;
& EUPHEMON *plus reculé.*

L I S E.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon père
En font plus vifs à presser ma misère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

M A R T H E.

En vérité, ce vieillard est trop bon.
Ce Fierenfat est par trop tyrannique;
Il le gouverne.

L I S E.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

M A R T H E.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie;
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE

L I S E.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort , ou le haïr vivant.

M A R T H E.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

L I S E.

Ah ! sans l'aimer on peut plaindre son fort.

M A R T H E.

Mais n'être plus aimé , c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère.

L I S E.

Ma chère enfant , ce mot me defespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur ;
C'est un breuvage affreux , plein d'amertume ,
Que dans l'excès du mal qui me consume ,
Je me résous de prendre malgré moi ,
Et que ma main rejette avec effroi.

J A S M I N *tirant Marthe par la robe.*

Puis - je en secret , ô gentille merveille ,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

M A R T H E *à Jasmin.*

Très - volontiers.

L I S E *à part.*

O fort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil ,
Lorsqu'un ingrat , un amant si coupable ,
Rendit ma vie , hélas ! si misérable !

MARTHE venant à *Lise*.

C'est un des gens de votre président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE à *Jasmin*.

Mon cher ami, madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder !

Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déjà lasse !

JASMIN à *Marthe*.

Ma belle enfant, obtien-nous cette grace.

MARTHE revenant.

Abfolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vite, & courons me cacher.



SCENE

S C E N E III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils
s'appuyant sur JASMIN.

EUPHEMON fils.
LA voix me manque, & je ne peux marcher ;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.
Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHEMON fils.
(à Lise.)
Souffrirez-vous?...

LISE sans le regarder.
Que voulez-vous, monsieur?

EUPHEMON fils se jettant à genoux.
Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.
Que vois-je ? ô ciel !

MARTHE.
Quelle étrange visite !
C'est Euphémon ! Grand Dieu ! qu'il est changé !
EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.

168 L'ENFANT PRODIGE,

Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
 De mes amis j'avais pris tous les vices ;
 Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
 Le plus affreux fut de vous offenser.
 J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
 Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
 J'ai reconnu ma détestable erreur ;
 Le vice était étranger dans mon cœur.
 Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
 Dont il couvrit ses clartés naturelles ;
 Mon feu pour vous, ce feu saint & sacré,
 Y reste seul, il a tout épuré.
 C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
 Non pour briser votre nouvelle chaîne,
 Non pour oser traverser vos destins ;
 Un malheureux n'a pas de tels desseins.
 Mais quand les maux où mon esprit succombe,
 Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
 A peine encor échapé du trépas,
 Je suis venu, l'amour guidait mes pas.
 Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
 Heureux cent fois, en quittant la lumière,
 Si destiné pour être votre époux,
 Je meurs au moins sans être haï de vous !

L I S B.

Je suis à peine en mon sens revenuë.
 C'est vous ? ô ciel ! vous qui cherchez ma vuë !
 Dans quel état ! quel jour !... Ah malheureux !
 Que vous avez fait de tort à tous deux !

E U P H E M O N fils.

Oui, je le fais : mes excès, que j'abhorre,

En

En vous voyant , semblent plus grands encore ;
Ils sont affreux , & vous les connaissez ;
J'en suis puni , mais point encor assez.

L I S E.

Est-il bien vrai , malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domtant vos fougues indiscrettes,
Dans votre cœur , en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

E U P H E M O N fils.

Qu'importe , hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard aperçu sa lumière ;
Trop vainement mon cœur en est épris ;
De la vertu je perds en vous le prix.

L I S E.

Mais répondez , Euphémon , puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire ?
Consultez - vous , ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & sage & vertueux ?

E U P H E M O N fils.

Oui , je le suis ; car mon cœur vous adore.

L I S E.

Vous , Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

E U P H E M O N fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour , qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert , tout jusqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je respectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours , ils vous appartenaient.
Oui , je vous dois mes sentimens , mon être ;

Ces

170 L'ENFANT PRODIGE,

Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être,
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour,
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes ;
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes ;
Regardez-moi, tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis ;
De longs remords, une horrible tristesse ;
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

L I S E.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

E U P H E M O N fils.

Que dites-vous ? Juste ciel ! vous pleurez ?

L I S E à Marthe.

Ah ! soutien-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère ?...
N'avez-vous point vû déjà votre père ?

E U P H E M O N fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai deshonoré.
Hâï de lui, proscriit sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je suis sa présence.

L I S E.

Eh, quel est donc votre projet enfin ?

E U P H E M O N fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,

Je vais chercher le trépas à la guerre ;
 Changeant de nom, aussi-bien que d'état,
 Avec honneur je servirai soldat.
 Peut-être un jour le bonheur de mes armes
 Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
 Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;
 Rose & Fabert ont ainsi commencé.

L I S E.

Ce desespoir est d'une ame bien haute,
 Il est d'un cœur au-dessus de sa faute ;
 Ces sentimens me touchent encor plus
 Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
 Non, Euphémon, si de moi je dispose,
 Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
 De votre sort si je peux prendre soin,
 Pour le changer vous n'irez pas si loin.

E U P H E M O N fils.

O ciel ! mes maux ont attendri votre ame !

L I S E.

Ils me touchaient ; votre remords m'enflamme.

E U P H E M O N fils.

Quoi ! vos beaux yeux si longtems courroucés,
 Avec amour sur les miens sont baissés !
 Vous rallumez ces feux si légitimes,
 Ces feux sacrés qu'avaient éteint mes crimes.
 Ah ! si mon frère, aux trésors attaché,
 Garde mon bien à mon père arraché,
 S'il engloutit à jamais l'héritage,
 Dont la nature avait fait mon partage ;
 Qu'il porte envie à ma félicité ;

Je

172 L'ENFANT PRODIGE;

Je vous suis cher, il est deshérité.
Ah, je mourrai de l'excès de ma joie!

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés:
Dissimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère;
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

S C E N E I V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JAS-
MIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant*
qu'Euphémon lui tourne le dos.

FIERENFAT.

Où quelque diable a troublé ma vision,
Ou si mon œil est toujours clair & net,
Je suis... j'ai vû... je le suis... j'ai mon fait.

En avançant vers Euphémon.

Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

E u-

EUPHEMON en colère.

Je....

JASMIN se mettant entr'eux.

C'est, monsieur, une importante affaire ;
 Qui se traitait, & que vous dérangez ;
 Ce sont deux cœurs en peu de tems changés ;
 C'est du respect, de la reconnaissance,
 De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main !
 De la vertu ? scélérat !

EUPHEMON fils.

Ah ! Jasmin,

Que si j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'affomme :

Si c'eût été du moins un gentilhomme !
 Mais un valet, un gueux contre lequel,
 En intentant un procès criminel,
 C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE à Euphémon.

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître,

Je te ferai pendre ici, sur ma foi.

(A Marthe.)

Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?

De quoi ris-tu ?

MAR-

174 L'ENFANT PRODIGE;

MARTHE.

Mais, monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne fais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le fais à merveilles:

FIERENFAT à Lise.

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidèle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconstance est précoce:
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, monsieur, votre esprit irrité:
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légalement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

• Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHEMON fils,

Oh! c'en est trop.

LISE à Euphémon:

Quel courroux vous anime!

Eh, réprimez...

Eva

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERRENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire ;
Son bien, sa dot, quand...

EUPHEMON *en colère, mettant la main sur la
garde de son épée.*

Savez-vous vous taire ?

LISE.

Et ! modérez...

EUPHEMON fils.

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge ; car madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls ; il faut avoir sù plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels apas n'étaient pas faits pour vous ;
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, & fait grace à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERRENFAT *en posture de se battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment ?

FIERRENFAT.

Allez me chercher des sergens.

LISE

176 L'ENFANT PRODIGE,

LISE à Euphémon fils.

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître

Ce que l'on doit de respect à son maître ;

A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Observez

Ce qu'à madame ici vous en devez ;

Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître ;

C'est vous, monsieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi ?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle est bien osé.

C'est quelque amant en valet déguisé,

Qui donc es-tu ? répon-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore ;

Ma destinée est incertaine encore ;

Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur ;

Mon être enfin, tout dépend de son cœur,

De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,

Je t'en répons ; va, va, je cours hâter

Tous mes records, & vite instrumenter.

Allez, perfide, & craignez ma colère ;

J'amènerai vos parens, votre père ;

Votre

Votre innocence en son jour paraîtra ;
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous, de grace, rentrons vite ;
De tout ceci je crains pour nous la fuite.
Si votre père aprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux ;
Il penserait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'insulter en ces lieux vous rapelle,
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble & les divisions ;
Et l'on pourrait, par ce nouvel esclandre ;
Vous enfermer, hélas ! sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très-nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien... (à Marthe.)
Pren soin qu'il ne paraisse.

Eh ! va donc vite.

S C E N E VI.

° RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien ! ma Lise, qu'est-ce ?
Je te cherchais, & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monseigneur, la bienfiance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(Elle sort.)

RONDON.

Ce président est donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

S C E N E VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH ! les fripons, ils sont fins & subtils ;
Où les trouver ? où sont-ils ? où sont-ils ?

Ou

Où cachent-ils ma honte & leur fredaine ?

R O N D O N.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétens-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

F I E R E N F A T.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

R O N D O N.

Cocu ! tudieu ! pren garde , arrête , observe.

F I E R E N F A T.

Oui , oui , ma femme. Allez , Dieu me préserve.
De lui donner le nom que je lui dois !
Je suis cocu , malgré toutes les loix.

R O N D O N.

Mon gendre !

F I E R E N F A T.

Hélas ! il est trop vrai , beau-père.

R O N D O N.

Eh quoi ! la chose...

F I E R E N F A T.

Oh ! la chose est fort claire

R O N D O N.

Vous me poussez.

F I E R E N F A T.

C'est moi qu'on pousse à bout.

R O N D O N.

Si je croyais....

F I E R E N F A T.

Vous pouvez croire tout.

R O N D O N.

Mais plus j'entens , moins je comprends , mon gendre.

F I E R E N F A T.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

M 2

R O N

180 L'ENFANT PRODIGE,

R O N D O N.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

F I E R E N F A T.

Etranglez donc, car la chose est prouvée.

R O N D O N.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baissé :
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde ;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tu-dieu, l'honneur ! Oh ! voyez-vous Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

Fin du quatrième acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me sauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure ?
Cher Euphémon, cher & funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.

(à Marthe.)

Pren garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués.
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

S C E N E II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire

J'ai soutenu mon interrogatoire ;
 Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
 J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
 L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
 L'autre brillait d'un ton cas, d'un air rogue ;
 Tandis qu'un autre, avec un ton fluté,
 Disait, Mon fils, sachons la vérité.
 Moi toujours ferme, & toujours laconique,
 Je rembarrais la troupe scholastique.

LISE.

On ne fait rien ?

JASMIN.

Non rien ; mais dès demain

On fera tout ; car tout se fait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
 N'ait pas le tems de prévenir son père :
 Je tremble encor, & tout accroit ma peur ;
 Je crains pour lui, je crains pour mon honneur ;
 Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
 Il m'aidera

MARTE

MARTHE.

Moi, je suis dans des tranfes,
 Que tout ceci ne soit cruel pour vous ;
 Car nous avons deux pères contre nous,
 Un président, les bégueules, les prudes.
 Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
 Quel ton sévère, & quel sourcil froncé,
 De leur vertu le faste rehaussé
 Prend contre vous, avec quelle insolence
 Leur acreté poursuit votre innocence ;
 Leurs cris, leur zèle & leur sainte fureur,
 Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vû du tintamarre ;
 Je n'ai jamais vû semblable bagarre,
 Tout le logis est sans-dessus-dessous.
 Ah ! que les gens sont fots, méchans & fous !
 On vous accuse, on augmente, on murmure ;
 En cent façons on conte l'avanture.
 Les violons sont déjà renvoyés,
 Tout interdits, sans boire, & point payés.
 Pour le festin six tables bien dressées,
 Dans ce tumulte ont été renversées.
 Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
 Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
 Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madams, on voit sur son front éperdu
 Cette douleur qui sied à la vertu ;

184 L'ENFANT PRODIGE,

Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire,
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens.
Enfin surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit , & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

L I S E.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

M A R T H E.

Voici Rondon , vieillard d'une autre espèce.
Fuyons , madame.

L I S E.

Ah ! gardons-nous-en bien,
Mon cœur est pur , il ne doit craindre rien.

J A S M I N.

Moi , je crains donc.

S C E N E I I I.

L I S E , M A R T H E , R O N D O N .

R O N D O N .

Matoise , mijaurée !

Fille pressée , ame dénaturée !

Ah ! Life , Life , allons , je veux savoir

Tous les entours de ce procédé noir :

Ça , depuis quand connais-tu le corsaire ?

Son

Son nom ; son rang ? comment t'a-t-il pû plaire ?
 De ses méfaits je veux savoir le fil.
 D'où nous vient-il ? En quel endroit est-il ?
 Répon , répon : tu ris de ma colère ,
 Tu ne meurs pas de honte ?

L I S E.

Non , mon père.

R O N D O N.

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton ;
 Et toujours *non* , quand on parle à Rondon !
 La négative est pour moi trop suspecte ;
 Quand on a tort il faut qu'on me respecte ,
 Que l'on me craigne , & qu'on sache obéir.

L I S E.

Où , je suis prête à vous tout découvrir.

R O N D O N.

Ah ! c'est parler cela ; quand je menace ,
 On est petit....

L I S E.

Je ne veux qu'une grace ,
 C'est qu'Euphémon daignât auparavant
 Seul en ce lieu me parler un moment.

R O N D O N.

Euphémon ? bon ! eh , que pourra-t-il faire ?
 C'est à moi seul qu'il faut parler.

L I S E.

Mon père ,
 J'ai des secrets qu'il lui faut confier ;
 Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
 Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

R O N D O N.

A sa demande encor faut-il souscrire ;

186 L'ENFANT PRODIGE,

A ce bon homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien souffrir , sans rien risquer ;
Qu'en confidence elle lui parle seule ;
Puis sur le champ je cloitre ma bégueule.

S C E N E I V.

L I S E , M A R T H E .

L I S E .
Digne Euphémon , pourrais-je te toucher ?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attens ici mon trépas ou ma vie.

(A Marthe .)

Ecoute un peu. (Elle lui parle à l'oreille .)

M A R T H E .

Vous ferez obéie.

S C E N E V.

E U P H E M O N père , L I S E .

L I S E .
U N siége , . . Hélas ! . . . Monsieur , asseyez-vous ,
Et permettez que je parle à genoux .

E U P H E M O N *l'empêchant de se mettre à genoux* .
Vous m'outragez .

L I S E .

Non , mon cœur vous révère .
Je vous regarde à jamais comme un père .

E U P H É

EUPHEMON père.

Qui vous, ma fille!

LISE.

Oui, j'ose me flatter

Que c'est un nom que j'ai sù mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat & la triste aventure,
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, & lisez dans mon cœur;
Mon juge enfin fera mon protecteur.
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes sentimens, & les vôtres peut-être.*Elle prend un siège à côté de lui.*Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en grace, en mérite, en talens;
Si quelque tems sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON père.

Eh bien?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, & suivis des remords;

Hon-

188 L'ENFANT PRODIGE,

Honteux enfin de sa folle conduite ;
Si sa raison , par le malheur instruite ;
De ses vertus rallumant le flambeau ,
Le ramenait avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt , honnête homme & fidelle ;
Il eût repris sa forme naturelle ;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux , qu'à vos pieds on a vû ,
Est un jeune homme en ces lieux inconnu ;
Et cette veuve , ici , dit elle-même ,
Qu'elle l'a vû six mois dans Angoulême ;
Un autre dit que c'est un effronté ,
D'amours obscurs follement entêté ;
Et j'avoûrai , que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

L I S E.

Hélas ! monsieur , quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est , vous serez plus surpris.
De grace un mot : Votre ame est noble & belle ;
La cruauté n'est pas faite pour elle.
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut longtems cher à vos yeux attendris ?

EUPHEMON père.

Oui , je l'avoûe , & ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort , j'avais plaint ses malheurs ;

Mais

Mais la nature , au milieu de mes pleurs ,
 Aurait laissé ma raison saine & pure
 De ses excès punir sur lui l'injure.

L I S E.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir ,
 Sentir toujours le malheur de haïr ,
 Et repouffer encor avec outrage
 Ce fils changé , devenu votre image ,
 Qui de ses pleurs arroserait vos pieds ?
 Le pourriez-vous ?

E U P H E M O N père.

Hélas ! vous oubliez ,
 Qu'il ne faut point , par de nouveaux supplices ,
 De ma blessure ouvrir les cicatrices.
 Mon fils est mort , ou mon fils loin d'ici
 Est dans le crime à jamais endurci.
 De la vertu s'il eût repris la trace ,
 Viendrait-il pas me demander sa grace ?

L I S E.

La demander ! sans doute il y viendra ;
 Vous l'entendrez ; il vous attendra.

E U P H E M O N père.

Que dites-vous ?

L I S E.

Oui , si la mort trop prompte
 N'a pas fini sa douleur & sa honte ,
 Peut-être ici vous le verrez mourir
 A vos genoux d'excès de repentir.

E U P H E M O N père.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.

Mon

Mon fils vivrait!

L I S E.

S'il respire, il vous aime.

E U P H E M O N père.

Ah! s'il m'aimait! mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

L I S E.

De son cœur?

E U P H E M O N père.

Mais, sauriez-vous?...

L I S E.

Sur tout ce qui le touche

La vérité vous parle par ma bouche.

E U P H E M O N père.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens;

Ayez pitié du déclin de mes ans:

J'espère encor, & je suis plein d'allarmes.

J'aimais mon fils, jugez-en par mes larmes.

Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!

Expliquez-vous; parlez-moi.

L I S E.

Je le veux.

Il en est tems, il faut vous satisfaire.

(Elle fait quelques pas, & s'adresse à Euphémon
qui est dans la coulisse.)

Venez enfin.



SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils,
LISE.

EUPHEMON père.

Que vois-je ? Ô ciel !

EUPHEMON fils.

Mon père ;

Connaissez-moi, décidez de mon sort.

J'attens d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah ! qui t'amène en cette conjoncture ?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.

Oui, nous avons les mêmes sentimens,

Le même cœur...

EUPHEMON fils *en montrant Lise.*

Hélas ! son indulgence

De mes fureurs a pardonné l'offense ;

Suivez, suivez, pour cet infortuné,

L'exemple heureux que l'amour a donné.

Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,

Que d'expirer aimé de vous & d'elle :

Et si je vis, ah ! c'est pour mériter

Ces sentimens dont j'ose me flatter.

D'un

192 L'ENFANT PRODIGE,

D'un malheureux vous détournez la vuë!
De quels transports votre ame est-elle émuë?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père, se levant & l'embrassant,
C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je suis ton père.

L I S E.

Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ;
Il ne veut rien, & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

S C E N E V I I.

Les acteurs précédens, RONDON, Mde. CROUPIL-
LAC, FIERENFAT, recors, suite.

F I E R E N F A T.

AH le voici qui parle encor à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise.
Montrons un cœur au-dessus du commun.

R O N D O N.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

L I S E à Rondon.

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

R O N D O N.

C'est lui.

F I E R E N -

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon ? mon frère ?

LISE.

Oui.

Mde. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement ! quoi ? c'est donc là mon drôle ?

FIERENFAT.

Oh, oh ! je joue un fort singulier rôle :

Tudieu quel frère !

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu ;

Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mde. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame !

Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

EUPHEMON fils à Fierenfat.

Il faut enfin que vous me connaissiez ;

C'est vous, monsieur, qui me la ravissiez.

Dans d'autre tems j'avais eu sa tendresse.

L'emportement d'une folle jeunesse

M'ôta ce bien, dont on doit être épris,

194 L'ENFANT PRODIGE;

Et dont j'avais trop mal connu le prix,
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maitresse, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON père.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne fera pas si mal récompensée:
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses apas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mde. CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attrait.

A Euphémon fils.

Vite; épousez: le ciel vous favorise:
Car tout exprès pour vous il a fait Lise.
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE à Rondon.

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidèle & sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières loix,

RONDON!

R O N D O N.

Si sa cervelle est enfin moins volage....

L I S E.

Oh! j'en répons.

R O N D O N.

S'il t'aime , s'il est sage....

L I S E.

Nen doutez pas.

R O N D O N.

Si furtout Euphémon

D'une ample dot lui fait un large don ,

J'en suis d'accord.

F I R R E N F A T.

Je gagne en cette affaire

Beaucoup , sans doute , en trouvant un mien frère ;

Mais cependant je perds en moins de rien ,

Mes fraix de nôce , une femme & du bien.

Mde. C R O U P I L L A C.

Eh! si vilain! quel cœur sordide & chiche!

Faut-il toujours courtiser la plus riche?

N'ai-je donc pas en contrats , en châteaux ,

Assez pour vivre , & plus que tu ne vaux?

Ne suis-je pas en date la première?

N'as-tu pas fait , dans l'ardeur de me plaire ;

De longs sermens , tous couchés par écrit ,

Des madrigaux , des chansons sans esprit?

Entre les mains j'ai toutes tes promesses ;

Nous plaiderons ; je montrerai les pièces ,

Le parlement doit en semblable cas

Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

R O N D O N.

Ma foi , l'ami , crain sa juste colère ;

N 2

Epoû

296 L'ENFANT PRODIGE,

Epouse-la, croi-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père à *Mde. Croupillac*:

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président ;
Votre procès lui devrait plaire encore :
C'est un dépit dont la cause l'honore.
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens prospères ;
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier acte.



L'INDISCRET,

COMÉDIE,

Représentée pour la première fois
le Août 1725.

N 3

A M A 5

LINDSAY

CO. N. Y.

1854

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrette:
Vous, à qui donnèrent les Dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez, qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'héroïne de la pièce,
D E P R I E, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

ACTEURS.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.



L'INDISCRET, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'Attendez pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploye à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, & non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avarice.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour ;
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.

Le

Le premier pas , mon fils , que l'on fait dans le monde ;
 Est celui dont dépend le reste de nos jours.
 Ridicule une fois , on vous le croit toujours.
 L'impression demeure. En vain croissant en âge ,
 On change de conduite ; on prend un air plus sage.
 On souffre encor longtems de ce vieux préjugé :
 On est suspect encor , lorsqu'on est corrigé ;
 Et j'ai vû quelquefois payer dans la vieillesse
 Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
 Connaissez donc le monde , & songez qu'aujourd'hui
 Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

D A M I S.

Je ne fais où peut tendre un si long préambule.

E U P H E M I E.

Je vois qu'il vous paraît injuste & ridicule.
 Vous méprisez des soins pour vous bien importants ;
 Vous m'en croirez un jour , il n'en fera plus tems.
 Vous êtes indiscret. Ma trop longue indulgence
 Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
 Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
 Vous avez des talens , de l'esprit & du cœur ;
 Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
 Il n'est point de vertu qui rachète les vices ;
 Qu'on cite nos défauts en toute occasion ,
 Que le pire de tous est l'indiscrétion ;
 Et qu'à la cour , mon fils , l'art le plus nécessaire
 N'est pas de bien parler , mais de savoir se taire.
 Ce n'est pas en ce lieu , que la société
 Permet ces entretiens remplis de liberté ;
 Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;

Et

Et les plus entuyeux favent s'y mieux conduire.
 Je connais cette cour ; on peut fort la blâmer ;
 Mais lorsqu'on y demeure , il faut s'y conformer.
 Pour les femmes surtout , plein d'un égard extrême ,
 Parlez-en rarement , encor moins de vous-même.
 Paraissez ignorer ce qu'on fait , ce qu'on dit ;
 Cachez vos sentimens , & même votre esprit :
 Surtout de vos secrets foyez toujours le maître :
 Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître ;
 Qui dit le sien , mon fils , passe ici pour un sot ;
 Qu'avez-vous à répondre à cela ?

D A M I S.

Pas le mot.

Je suis de votre avis : je hais le caractère
 De quiconque n'a pas le pouvoir de se taire ;
 Ce n'est pas là mon vice ; & loin d'être en ti ché
 Du défaut qui par vous m'est ici reproché ,
 Je vous avoué enfin , madame , en confidence ,
 Qu'avec vous trop longtems j'ai gardé le silence ,
 Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler ;
 Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
 Je suis amant aimé d'une veuve adorable ,
 Jeune , charmante , riche , aussi sage qu'aimable ;
 C'est Hortense. A ce nom , jugez de mon bonheur ,
 Jugez , s'il était sù , de la vive douleur
 De tous nos courtisans qui soupirent pour elle.
 Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
 L'amour depuis deux jours a ferré ce lien ,
 Depuis deux jours entiers : & vous n'en savez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame ;

On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît , plus mon cœur est content ;
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je suis sûre , Damis , que cette confiance
Vient de votre amitié , non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Eh ! eh ! ... mais enfin , entre nous ,
Songez au vrai bonheur , qui vient s'offrir à vous :
Hortense a des apas ; mais de plus cette Hortense
Est le meilleur parti , qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le fais.

EUPHEMIE.

D'elle seule elle reçoit des loix,
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je fais plaire.

EUPHEMIE.

C'est bien dit ; mais , Damis , elle fuit les éclats ,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.

Elle

Elle peut , comme une autre , avoir quelque faiblesse ;
 Mais jusques dans ses goûts elle a de la sagesse
 Craint surtout de se voir en spectacle à la cour ;
 Et d'être le sujet de l'histoire du jour.
 Le secret , le mystère est tout ce qui la flatte.

D A M I S.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclatte.

E U P H E M I E.

Mais près d'elle , en un mot , quel fort vous a produit ?
 Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit.
 Elle fuit avec soin , en personne prudente ,
 De nos jeunes seigneurs la cohue éclatante.

D A M I S.

Ma foi chez elle encor je ne suis point reçu ;
 Je l'ai longtems lorgnée , & grace au ciel , j'ai plus
 D'abord elle rendit mes billets sans les lire ;
 Bientôt elle les lut , & daigne enfin m'écrire.
 Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir ;
 Et je dois , en un mot , l'entretenir ce soir.

E U P H E M I E.

Eh bien , je veux aussi l'aller trouver moi-même.
 La mère d'un amant qui nous plaît , qui nous aime ;
 Est toujours , que je crois , reçue avec plaisir.
 De vous adroitement je veux l'entretenir ,
 Et disposer son cœur à presser l'hyménée ,
 Qui fera le bonheur de votre destinée.
 Obtenez au plutôt & sa main & sa foi ;
 Je vous y servirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

D A M I S.

Non , il n'est point ailleurs , madame , je vous jure ;
 Une mère plus tendre , une amitié plus pure.

A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux , mon fils , c'est tout ce que je veux.

S C E N E II.

DAMIS *seul.*

MA mère n'a point tort; je fais bien, qu'en ce monde
 Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
 Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
 Avec toute la cour je vais dissimuler.
 Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
 De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
 Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
 Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
 Je hais la vanité; mais ce n'est point un vice
 De savoir se connaître, & se rendre justice.
 On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
 Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
 Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre;
 On danse, on chante, on boit, on fait parler & feindre;
 Colonel à treize ans, je pense avec raison,
 Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
 Heureux en ce moment, heureux en espérance,
 Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
 Possesseur une fois de toutes ses beautés,
 Je lui ferai par jour vingt infidélités;
 Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
 Sans être soupçonné, sans paraître volage;

Et

Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

S C E N E I I I.

D A M I S , T R A S I M O N .

D A M I S .

E H ! bon jour , commander.

T R A S I M O N .

Aye ! ouf ! on m'estropie....

D A M I S .

Embrassons - nous encor , commandeur , je te prie.

T R A S I M O N .

Souffrez...

D A M I S .

Que je t'étouffe une troisième fois.

T R A S I M O N .

Mais quoi ?

D A M I S .

Déride un peu ce renfrogné minois.

Réjouï-toi , je suis le plus heureux des hommes.

T R A S I M O N .

Je venais pour vous dire...

D A M I S .

Oh ! parbleu tu m'afflomes ,

Avec ce front glacé que tu portes ici.

T R A S I M O N .

Mais je ne prétens pas vous réjouïr aussi.

Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

D A M I S .

Et ! eh ! pas si fâcheuse.

T R A S I M O N.

Erminie & Valère

Contre vous en ces lieux déclament hautement :
 Vous avez parlé d'eux un peu légèrement ;
 Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
 M'a prié...

D A M I S.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse.
 Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur ;
 Tout chamarré d'orgueil , paîtri d'un faux honneur ,
 Assez bas à la cour , important à la ville ,
 Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
 Pour madame Erminie , on fait assez comment
 Je l'ai prise & quittée un peu trop brusquement.
 Qu'elle est aigre Erminie , & qu'elle est tracassière !
 Pour son petit amant , mon cher ami Valère ,
 Tu le connais un peu ; parle ; as-tu jamais vû
 Un esprit plus guindé , plus gauche , plus tortu ? ...
 A propos , on m'a dit hier en confidence ,
 Que son grand frère aîné , cet homme d'importance ;
 Est reçu chez Clarice avec quelque faveur ,
 Que la grosse comtesse en crève de douleur.
 Et toi , vieux commandeur , comment va la tendresse ?

T R A S I M O N.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

D A M I S.

Je ne suis pas de même ; & le sexe , ma foi ,
 A la ville , à la cour , me donne assez d'emploi.
 Ecoute , il faut ici que mon cœur te confie
 Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

T R A S

TRASIMON.

Puis-je vous y servir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien ?

Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même

Qui me fait éviter, avec un soin extrême,
 Le fardeau d'un secret au hazard confié,
 Qu'on me dit par faiblesse, & non par amitié ;
 Dont tout autre que moi serait dépositaire,
 Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
 Et qui peut nous combler de honte & de dépit ;
 Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, commandeur, quoi que tu puisses dire,
 Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
 Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement.. ?

DAMIS.

Ah ! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même ;

Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.

La main, qui me l'écrit, le rend d'un prix... vois-tu...
 Mais d'un prix... eh ! m'orbleu, je crois l'avoir perdu.
 Je ne le trouve point. .. Holà, la Fleur, la Brie!

S C E N E I V.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs laquais.

Un laquais.

MOnseigneur?

D A M I S.

Remontez vite à la galerie ;
 Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin ;
 Allez chez ce vieux duc. .. ha ! je le trouve enfin.
 Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.

A ses gens.

Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

S C E N E V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE,
 PASQUIN.

CLITANDRE à Pasquin tenant un billet à la main.

OÙi, tout le long du jour demeure en ce jardin ;
 Observe tout, voi tout, redi-moi tout, Pasquin,
 Ren-moi compte, en mot, de tous les pas d'Hortense.
 Ah ! je saurai...!

SCENE

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

V Oici le marquis qui s'avance.

Bon jour, marquis.

CLITANDRE *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?

Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
 Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
 Que je crois..

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux?

DAMIS.

Ça, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
 Le marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il
 a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortense... Ah la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre fort est doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville;
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.

Il lit.

- » Enfin je cède aux feux dont mon cœur est épris;
» Je voulais le cacher; mais j'aime à vous le dire.
» Eh! pourquoi ne vous point écrire
» Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute appris?
» Oui, mon cher Damis, je vous aime,
» D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer;
» Craignant votre jeunesse, & se craignant lui-même;
» A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
» Puisse-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
» Ne me la jamais reprocher!
» Plus je vous montre ma tendresse;
» Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand soin d'obéir à la dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une discrète flamme.

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les apas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

DAMIS.

Adorable;

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.

Que

Que vous seriez charmés, si vous saviez son nom !
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confiance.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons ; mais c'est avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler...

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diffimuler.
Je vois que vous pensez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh ! croi... jusqu'à présent la chose allait fort bien :
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore ;
On en parle partout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oïson je suis fort attaché,
Mais par ma foi j'en suis très faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est aimable, il est vrai, mais légère.
L'autre est ce qu'il me faut ; & c'est solidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmant...

D A M I S.

Vous m'y forcez : allons, il faut bien vous l'apprendre.
 Regarde ce protrait, mon cher ami Clitandre.
 Ça, di-moi, si jamais tu vis de tes deux yeux
 Rien de plus adorable & de plus gracieux ?
 C'est Macé qui l'a peint, c'est tout dire, & je pense
 Que tu reconnaîtras...

C L I T A N D R E.

Juste ciel ! c'est Hortense.

D A M I S.

Pourquoi t'en étonner ?

T R A S I M O N.

Vous oubliez, monsieur,
 Qu'Hortense est ma cousine, & chérit son honneur,
 Et qu'un pareil aveu...

D A M I S.

Vous nous la donnez bonne.

J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne ;
 Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter ;
 Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
 Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines ;
 Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
 Nous aurions trop à faire à la cour ; & ma foi,
 C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

T R A S I M O N.

Mais Hortense, monsieur...

D A M I S.

Eh bien, oui, je l'adore ;
 Elle n'aime que moi, je vous le dis encore ;
 Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE à part.

Ah ! plus cruellement pouvait-on m'outrager ?

DAMIS.

Nos noces , croyez-moi , ne feront point secrètes ;
Et vous n'en ferez pas , tout coufin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu , monsieur Damis , on peut vous faire voir ,
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS , CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce censeur , & son air pédantesque ,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque !
Qu'il est sec ! qu'il est brut ! & qu'il est ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE à part.

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître !
Qu'il faut diffimuler !

DAMIS.

Tu remarques peut-être ,

Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans :
Mais tu fais que la chasse hier dura longtems ;
A tout moment on tombe , on se heurte , on s'accroche :
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche ;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité ;
La boîte s'est rompuë , un brillant a fauté.
Parbleu , puisque demain tu t'en vas à la ville ;
Passe chez la Frénaye ; il est cher , mais habile :

Choisi comme pour toi l'un de ses diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu ; ne montre au moins ce portrait à personne.

CLITANDRE à part.

Où suis-je ?

DAMIS.

Adieu, marquis, à toi je m'abandonne.

Sois discret.

CLITANDRE à part.

Se peut-il ? ...

DAMIS revenant.

J'aime un ami prudent.

Va, de tous mes secrets tu feras confident.

Eh ! peut-on posséder ce que le cœur désire,
Être heureux, & n'avoir personne à qui le dire ?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré ?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance ;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vû qu'un portrait, & qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous ;

CLITANDRE à part.

Ah ! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne ;
Je dois, sans être vû, ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah ! je succombe enfin.

D A M I S.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

C L I T A N D R E.

Hortense doit vous voir ?

D A M I S.

Oui, mon cher, sur la brune :

Mais le soleil qui baisse amène ces momens,

Ces momens fortunés désirés si longtems.

Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure ;

De deux livres de poudre orner ma chevelure ;

De cent parfums exquis mêler la douce odeur :

Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur ;

Je reviendrai soudain finir notre aventure.

Toi, rode près d'ici, marquis, je t'en conjure.

Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,

Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

S C E N E V I I I.

C L I T A N D R E *seul.***A**I-je assez retenu mon trouble & ma colère ?

Hélas ! après un an de mon amour sincère,

Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait ;

Las de me résister, son cœur s'amollissait.

Damis en un moment la voit, l'aime, & fait plaisir.

Ce que n'ont pû deux ans, un moment l'a sù faire.

On le prévient ! On donne à ce jeune évanté

Ce portrait que ma flamme avait tant mérité.

Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoie,

Par un pareil billet m'eût fait mourir de joye :

Et

Et pour combler l'affront dont je suis outragé,
 Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
 De cet écervelé la voilà donc coiffée!
 Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
 Hortense, ah! que mon cœur vous connaissait bien mal!

S C E N E I X.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.
ENfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas! monsieur! tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;

Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.

L'indiscret à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
 Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
 Voi ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
 Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.
 C'est pour mieux triompher. Hortense! eh! qui l'eût cru,
 Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment? tu prétens, traître;

Qu'un jeune fat...

PAS.

PASQUIN.

Aye, ouf! il est vrai que peut-être...
 Eh! ne m'étrangez pas. Il n'a que du caquet...
 Mais son air... entre nous, c'est un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il est, c'est lui qu'on me préfère.
 Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.
 Pasquin, pendant le bal que l'on donne ce soir,
 Hortense & mon rival doivent ici se voir.
 Console-moi, fers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, monsieur...

CLITANDRE.

Ton esprit est rempli d'industrie.
 Tout est à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
 D'un rival imprudent dérangeons les desseins.
 Tandis qu'il va parer sa petite personne,
 Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
 Puisqu'il est indiscret, il en faut profiter;
 De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
 J'arrêterais, monsieur, le cours d'une rivière,
 Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,
 Un poëte entêté, qui récite ses vers,
 Une plaideuse en feu, qui crie à l'injustice,
 Un Manceau tonsuré qui court un bénéfice,
 La tempête, le vent, le tonnerre & ses coups,
 Plutôt qu'un petit-maitre allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PAS-

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un stratagème.
Hortense ni Damis ne m'ont jamais vû?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Vous avez un billet, que vous écrit la belle?

Bon.

CLITANDRE.

Hélas! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle

Est un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Eh! oui, je le fais bien.

PASQUIN.

La lettre est sans dessus?

CLITANDRE.

Eh! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vite & portrait & lettre :

Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre

Un portrait confié?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :

Le scrupule est plaisant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

P A S S E

P A S Q U I N.

Mais reposez-vous de tout sur ma prudence. }

C L I T A N D R E.

Tu veux...

P A S Q U I N.

Eh! dénichez. Voici madame Hortense.

S C E N E X.

H O R T E N S E , N E R I N E.

H O R T E N S E.

Nérine, j'en conviens, Clitandre est vertueux ;
 Je connais la constance & l'ardeur de ses feux ;
 Il est sage , discret , honnête homme , sincère ,
 Je le dois estimer ; mais Damis fait me plaire.
 Je sens trop , aux transports de mon cœur combattu ,
 Que l'amour n'est jamais le prix de la vertu.
 C'est par les agrémens que l'on touche une femme ;
 Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame ,
 Nérine , il en est cent qu'il séduit par les yeux.
 J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux !

N E R I N E.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur si fière ?

H O R T E N S E.

Non , je ne devais pas arriver la première.

N E R I N E.

Au premier rendez-vous vous avez du dépit ?

H O R T E N S E.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
 Sa mère , ce jour même , a sù , par sa visite ,
 De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.

Je

Je vois bien qu'elle veut avancer le moment ;
 Où je dois pour époux accepter mon amant :
 Mais je veux en secret lui parler à lui-même ;
 Sonder ses sentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le fais. Mais je veux
 Mille fois de sa bouche entendre ses aveux,
 Voir s'il est en effet si digne de me plaire,
 Connaître son esprit, son cœur, son caractère ;
 Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
 Et juger, si je puis, de lui sans passion.

S C E N E X I.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MAdame, en grand secret, monsieur Damis mon
 maître...

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,

Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vite la mignature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure ;

Dépêchez-moi, j'ai hâte ; & de sa part ce soir

J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.

Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !

J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie

De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,

Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

S C E N E X I I .

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS dans le fond du théâtre.

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.

Il court à Damis, & le tire à part.

Vous voyez, Monseigneur, un des grifons secrets,

Qui

Qui d'Hortense partout va portant les poulets.
 J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre!

H O R T E N S E.

Quel changement ! quel prix de l'amour le plus tendre !

D A M I S.

Lisons.

Il lit.

Hom... hom... » Vous méritez de me charmer :

» Je fens à vos vertus ce que je dois d'estime ;

» Mais je ne saurais vous aimer.

Est-il un trait plus noir & plus abominable ?

Je ne me croyais pas à ce point estimable.

Je veux que tout ceci soit public à la cour ;

Et j'en informerai le monde dès ce jour.

La chose assurément vaut bien qu'on la publie.

H O R T E N S E à l'autre bout du théâtre.

A-t-il pû jusques-là pousser son infamie ?

D A M I S.

Tenez ; c'est là le cas qu'on fait de tes écrits.

(Il déchire le billet.)

P A S Q U I N allant à Hortense.

Je suis honteux pour vous d'un si cruel mépris,

Madame, vous voyez de quel air il déchire

Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

H O R T E N S E.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périsse à jamais

Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !

(Elle jette son portrait.)

P A S Q U I N revenant à Damis.

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces

Votre portrait, monsieur.

D A M I S.

D A M I S.

Il est quelques maîtresses
Par qui l'original est un peu mieux reçu.

H O R T E N S E.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !

A Pasquin.

Pren ma bourse. Di-moi, pour qui je suis trahie ;
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

P A S Q U I N.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant ;
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également ;
Mais surtout à la jeune, à la belle Julie.

D A M I S s'étant avancé vers Pasquin.

Pren ma bague, & di-moi, mais sans friponnerie ;
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

P A S Q U I N.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence ;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense :
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon son cousin.

D A M I S.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en aprens là de belles ;
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

H O R T E N S E.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrate je vais cacher mes larmes.

D A M I S.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN à Hortense.

Vous n'avez rien, madame, à désirer de moi ?

A Damis.

Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi ?

Le ciel vous tienne en paix.

S C E N E X I I I .

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant.*

D'Où vient que je demeure ?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas ! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encor, ou je suis fort trompé.

Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuye.

DAMIS.

Fuir, & me regarder ! ah ! quelle perfidie !

Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah ! l'effort n'est pas grand, graces à vos caprices.

HOR

H O R T E N S E.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

D A M I S.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller ;
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller !

H O R T E N S E.

Que ce discours, ô ciel ! est plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

D A M I S.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu ?

H O R T E N S E.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

D A M I S.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle ?

H O R T E N S E.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un seul mot, qui ne fût point d'amour ?

D A M I S.

Je consens de quitter le roi, toute la cour ;
La faveur où je fuis, les postes que j'espère ;
N'être jamais de rien, cesser partout de plaire ;
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

H O R T E N S E.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée ;
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu ;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous ?

D A M I S.

Ah ! j'aperçois Clitandre;

S C E N E X I V.

H O R T E N S E , D A M I S , C L I T A N D R E ,
N E R I N E , P A S Q U I N .

D A M I S.

Vien çà , marquis , vien çà , pourquoi fuis-tu d'ici ?
Madame , il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

H O R T E N S E .

Quoi ? Clitandre saurait ? ...

D A M I S.

Ne craignez rien , madame :

C'est un ami prudent , à qui j'ouvre mon ame :
Il est mon confident , qu'il soit le vôtre aussi.
Il faut ...

H O R T E N S E .

Sortons , Nérine : ô ciel ! quel étourdi !

S C E N E X V.

D A M I S , C L I T A N D R E , P A S Q U I N .

D A M I S.

AH ! marquis , je ressens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle ... il faut que je la suive.
Attens-moi.

La Harpe

A Hortense.

Demeurez. Ah ! je suivrai vos pas.

S C E N E X V I.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE suis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle ;
Ils se devraient haïr tous deux assurément ;
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre,

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle ; Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & son amant la fuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle : on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai ; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux, il reçoit des mépris,

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense entre chez elle enfin , & le renvoye.
 Je sens des mouvemens de chagrin & de joye,
 D'espérance & de crainte, & ne puis deviner
 Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

S C E N E X V I I .

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

D A M I S .

AH ! marquis , cher marquis , parle ; d'où vient qu'Hortense

M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence ?
 D'où vient que son portrait , que je fie à ta foi ,
 Se trouve entre ses mains ? Parle , répon , di-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

D A M I S à Pasquin.

Et vous , monsieur le traître ,
 Vous le valet d'Hortense , ou qui prétendez l'être ,
 Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

P A S Q U I N à Clitandre.

Monsieur , protégez-nous.

CLITANDRE à Damis.

Eh ! monsieur ...

D A M I S .

C'est en vain ...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet , c'est moi qui vous en prie.

D A S

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie ?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.

Ça, maraud, apren-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah ! monsieur, cette affaire est embrouillée en diable :

Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,

Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, & pourrait nous entendre.

A Clitandre.

Ah, monsieur, que dirai-je ? Hélas ! je suis à bout.

Allons tous trois au bal ; & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main & en domino,*

TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, & faites votre compte,

Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.

Comment ? montrer partout, & lettres & portrait ?

En public ? à moi-même ? Après un pareil trait,

Je prétens de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE à Nérine.

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux ?

TRASIMON.

Il importe fort peu.

Mais qu'il vous deshonore, il m'importe morbleu ;
Et je fais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE à Nérine.

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre ?
Qu'en penses-tu ? di-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui

Aisément, si l'on veut, favoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscretion, Nérine, fut extrême ;
Je devrais le haïr ; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi,
Qu'il m'aimerait toujours, & sans parler de moi :
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il est au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi. Di-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur ;
Qui du moins de mon front cachera la rougeur ;
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle,
Je saurai ce qu'il pense, & de moi-même, & d'elle :
C'est de cet entretien que dépendra mon choix.

A Trafimon.

Ne vous écartez point. Restez près de ce bois.
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous apellerai quand il en fera tems.

S C E N E X I X.

HORTENSE *seule en domino, & son masque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconstans.
Sachons, sous cet habit à ses yeux travestie,
Sous ce masque, & surtout sous le nom de Julie ;
Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner sa grace.
Mais déjà je le vois.

S C E N E X X.

HORTENSE *en domino & masquée*, DAMIS.

D A M I S *sans voir Hortense.*

CEst donc ici la place,
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France,

Elle

Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE à part.

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci ;
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle ;
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débiter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter ?
Quels plaisirs ! quelle file !

HORTENSE à part.

Ah ! la tête légère !

DAMIS.

Ah ! Julie, est-ce vous ? vous qui m'êtes si chère !
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable :
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'est pas connuë encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grifons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me fasse surtout de brillans sacrifices ;

Sans

Sans cela, je ne puis accepter ses services.
Un amant moins couru ne me saurait flatter.

D A M I S.

Oh ! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de tems d'assez belles conquêtes :
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerons bien qui sont les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles.

H O R T E N S E.

Mais encor ?

D A M I S.

Eh ! ... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris ? ...

H O R T E N S E.

Quelle offrande est-ce-là ?

On m'offre tous les jours ces sacrifices-là.
Ces dames entre nous sont trop souvent quittées.
Nommez-moi des beautés, qui soient plus respectées,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah ! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manéges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienfiance accompagnât les pas,
Qui sage en sa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse !

D A M I S

D A M I S *s'asseyant auprès d'Hortense.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse,
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait ;
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

H O R T E N S E.

Point, point.

D A M I S.

Si je n'avais quelque peu de prudence ;
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
Je n'aime point Hortense alors que je vous voi ;
Elle n'est près de vous ni touchante, ni belle ;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle ;
Et de nuit, entre nous, Trasimon son cousin
Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

H O R T E N S E.

A l'indiscrétion joindre la calomnie !
Contraignons-nous encor. Ecoutez, je vous prie ;
Comment avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît ?

D A M I S.

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

H O R T E N S E *à part.*

Peut-on plus loin pousser l'audace & l'imposture ?

D A M I S.

Non, je ne vous mens point, c'est la vérité pure.

H O R T E N S E.

Le traître !

D A M I S.

Eh ! sur cela quel est votre souci ?
Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt...

HOR

H O R T E N S E.

Non, je ne saurais croire,
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

D A M I S.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

H O R T E N S E.

Je n'en crois rien.

D A M I S.

Vous m'outrerez de dépit.

H O R T E N S E.

Je veux voir par mes yeux.

D A M I S.

C'est trop me faire injure.

Il lui donne la lettre.

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

H O R T E N S E *se démasquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur;

J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bouheur

M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre ;

Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.

Il est tems ; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

S C E N E D E R N I E R E.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON,
CLITANDRE.

H O R T E N S E *à Clitandre.*

SI je ne vous suis point un objet de courroux,

Si vous m'aimez encor, à vos loix asservie,

Je vous offre ma main , ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! madame , à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de saiffement.

TRASIMON à *Damis*.

Je vous l'avais bien dit , que je la rendrais sage.
C'est moi seul , mons *Damis* , qui fais ce mariage.
Adieu , possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste ciel ! désormais à qui peut-on parler ?



LA PRUDE,
O U
LA GARDEUSE
DE CASSETTE,
COMEDIE EN CINQ ACTES,

En vers de dix syllabes.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT.

Cette comédie est un peu imitée d'une pièce Anglaise intitulée le Plain Dealer. Elle ne paraît pas faite pour le théâtre de France. Les mœurs en sont trop hardies, quoiqu'elles le soient bien moins que dans l'original. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas assez.

ACTEURS.

Mde. DORFISE, veuve.

Mde. BURLET, sa cousine.

COLLETTE, suivante de Dorfise.

BLANFORD, capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, caiffier.

Le chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguisée en jeune Grec.

La scène est à Marseille.



LA PRUDE,
OU LA
GARDEUSE DE CASSETTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.*

AH! mon cher oncle! ah quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe, & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons: je te plains; mais, ma nièce,
Lorsque ton père est mort consul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après sa mort

Théâtre. Tom. IV.

↳

Fin

Privés d'amis, de biens & de fuport,
 Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge;
 N'étaient pour toi qu'un funeste avantage;
 Pour comble enfin, quand un maudit Pacha
 Si vivement de toi s'amouracha,
 Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
 A te cacher, te masquer, partir vite?

A D I N E.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

D A R M I N.

Ne rougi point, ma nièce, calme-toi;
 Car à la hâte avec nous embarquée,
 Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,
 Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
 Te dépêtrer de cet accoutrement,
 Prendre du sexe & l'habit & la mine,
 Devant les yeux de vingt gardes-marine,
 Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
 Qu'un vieux Pacha n'ayant ni foi, ni loi.
 Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille;
 Et nous voici débarqués dans Marseille,
 Loin des Pachas, & près de tes parens,
 Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

A D I N E.

Ah! Blanford est honnête homme sans doute;
 Mais que de maux tant de vertu me coûte!
 Falait-il donc avec lui revenir?

D A R M I N.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
 Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance;
 Fit autrefois sa plus douce espérance.

A D I N E |

A D I N E.

Qu'il se trompait!

D A R M I N.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice, en te connaissant mieux.
Peut-il longtems se coïfer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude?

A D I N E.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il est constant.

D A R M I N.

Bon! qui l'est en amours?

A D I N E.

Je crains Dorisè.

D A R M I N.

Elle est trop intrigante;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante;
Son cœur est faux, ses propos médifans;
Ne crain rien d'elle; on ne trompe qu'un tems.

A D I N E.

Ce tems est long, ce tems me desespère.
Dorisè trompe! & Dorisè a sù plaire!

D A R M I N.

Mais après tout, Blanford t'est-il si cher?

A D I N E.

Oui; dès ce jour, où deux vaisseaux d'Alger
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,
Ah! que pour lui tous mes sens se troublèrent
Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux
M'intéressait pour lui comme pour vous;
Et courageuse, en devenant si tendre,

Je souhaitais être homme, & le défendre.
Songez - vous bien que lui seul me sauva,
Quand sur les eaux notre vaisseau brûla?
Ciel! que j'aimai ses vertus, son courage,
Qui dans mon cœur ont gravé son image!

D A R M I N.

Où, je conçois qu'un cœur reconnaissant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, sa vertu peut plaire;
Mais son humeur, & son austérité,
Ont - ils pû plaire à ta simplicité?

A D I N E.

Mon caractère est sérieux; & j'aime
Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

D A R M I N.

Il hait le monde.

A D I N E.

Il a, dit-on, raison.

D A R M I N.

Il est souvent trop confiant, trop bon;
Et son humeur gêne encor sa franchise.

A D I N E.

De ces défauts le plus grand c'est Dorise.

D A R M I N.

Il est trop vrai. Pourquoi donc refuser
D'ouvrir ses yeux, de les défabuser,
Et de briller dans ton vrai caractère?

A D I N E.

Peut-on briller lorsqu'on ne saurait plaire?

Hélas!

Hélas ! du jour , que par un fort heureux ,
 Dessus son bord il nous reçut tous deux ,
 J'ai bien tremblé , qu'il n'aperçût ma feinte ;
 En arrivant je sens la même crainte.

D A R M I N.

Je prétendais te découvrir à lui.

A D I N E.

Gardez - vous - en. Ménagez mon ennui ;
 Sacrifiée à Dorisè adorée ,
 Dans mon malheur , je veux être ignorée ;
 Je ne veux pas , qu'il connaisse en ce jour ;
 Quelle victime il immole à l'amour.

D A R M I N.

Que veux-tu donc ?

A D I N E.

Je veux , dès ce soir même ,
 Dans un couvent , fuir un ingrat que j'aime.

D A R M I N.

Lorsque si vite on se met en couvent ,
 Tout à loisir , ma nièce , on s'en repent.
 Avec le tems tout se fera , te dis - je ;
 Un soin plus triste à présent nous afflige ;
 Car dans l'instant , où ce du Gué (*) nouveau
 Si noblement fit sauter son vaisseau ,
 Je vis sauter ses biens & ma fortune ;
 A tous les deux la misère est commune.
 Et cependant à Marseille arrivés ,
 Remplis d'espoir , d'argent comptant privés ;

Q 3

II

(*) Allusion au célèbre *du* *Gué-Trouin* , l'un des grands *hommes de mer* qu'ait eu la *France* ,

Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

A D I N E.

Quoi, lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux ?
Je n'en crois rien.

D A R M I N.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,
Non pas au mien ; l'amour sans héritage,
Triste & confus, n'a pas l'art de charmer ;
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

A D I N E.

Vous pensez donc, que dans votre détresse,
Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse ;
Et que d'abord votre veuve Bulet,
En vous voyant, vous quittera tout net ?

D A R M I N.

Mon triste état lui servirait d'excuse.
Souvent, hélas ! c'est ainsi qu'on en use.
Mais d'autres soins je suis embarrassé ;
L'argent me manque, & c'est le plus pressé.

S C E N E I I.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

B L A N F O R D.

BOn de l'argent ! dans le siècle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.

Vive

Vive embrassade, & fades complimens ;
 Propos joyeux , vains baisers , faux sermens ,
 J'en ai reçu de cette ville entière ;
 Mais aussi-tôt qu'on a sù ma misère ,
 D'auprès de moi la foule a disparu ;
 Voilà le monde.

D A R M I N .

Il est très corrompu ;
 Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

B L A N F O R D .

Oui , des amis ! en as-tu pû connaître ?
 J'en ai cherché ; j'ai vû force fripons ,
 De tous les rangs , de toutes les façons ,
 D'honnêtes gens , dont la molle indolence
 Tranquillement nage dans l'opulence ,
 Blâsés en tout , aussi durs que polis ,
 Toujours hors d'eux , ou d'eux seuls tout remplis :
 Mais des cœurs droits , des ames élevées ,
 Que les destins n'ont jamais captivées ,
 Et qui se font un plaisir généreux
 De rechercher un ami malheureux ,
 J'en connais peu ; partout le vice abonde .
 Un coffre fort est le Dieu de ce monde ;
 Et je voudrais , qu'ainsi que mon vaisseau ,
 Le genre humain fût abîmé dans l'eau .

D A R M I N .

Exceptez-nous du moins de la sentence.

A D I N E .

Le monde est faux , je le crois ; mais je pense ,
 Qu'il est encor un cœur digne de vous ,
 Fier , mais sensible , & ferme , quoique doux :

De vos destins bravant l'indigne outrage,
 Vous en aimant, s'il se peut, davantage.
 Tendre en ses vœux, & constant dans sa foi,

BLANFORD.

Le beau présent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes;
 Suis-je en état d'entendre vos fornettes?
 Pour plaisanter, prenez mieux votre tems.
 Oui, dans ce monde, & parmi les méchants,
 Je fais qu'il est encor des âmes pures,
 Qui chériront mes tristes aventures.
 Je suis heureux, dans mon sort abattu;
 Dorisè au moins fait aimer la vertu.

ADINE.

Ainsi, monsieur, c'est de cette Dorisè
 Que pour toujours je vois votre âme éprise?

BLANFORD.

Assûrément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
 En sa conduite un mérite éprouvé?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
 S'il m'en souvient, vous destinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal destiné;
 J'ai mieux choisi; je suis déterminé

Pour

Pour la vertu, qui du monde exilée ;
Chez ma Dorfise est ici rapellée.

A D I N E.

Un tel mérite est rare ; il me surprend ;
Mais son bonheur me semble encor plus grand.

B L A N F O R D.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

D A R M I N.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi,
Comment Dorfise, avec sa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous seul l'attire,
Depuis un an cessa de vous écrire ?

B L A N F O R D.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poste allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle...
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé ;...
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé ;
Point d'esprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

D A R M I N à Adine.

Vous pâlissez.

B L A N F O R D avec empressement à Adine.

Qu'avez-vous ?

A D I N E.

Moi, monsieur ?

Un mal cruel qui me perce le cœur.

B L A N F O R D à Darmin.

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge

Serait

Serait plus forte , aurait plus de courage ;
 Je l'aime fort , mais je suis étonné ,
 Qu'à cet excès il soit efféminé.
 Était-il fait pour un pareil voyage ?
 Il craint la mer , les ennemis , l'orage.
 Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;
 Il était né pour aller à Paris ,
 Nous étaler sur les bancs du théâtre
 Son beau minois , dont il est idolâtre.
 C'est un Narcisse.

D A R M I N.

Il en a la beauté.

B L A N F O R D.

Oui , mais il faut en fuir la vanité.

A D I N E.

Ne craignez rien , ce n'est pas moi que j'aime.
 Je suis plus près de me haïr moi-même ;
 Je n'aime rien qui me ressemble.

B L A N F O R D.

Enfin

C'est à Dorfise à régler mon destin.
 Bien convaincu de sa haute sagesse ,
 De l'épouser je lui passai promesse ;
 Je lui laissai mon bien même en partant ,
 Joyaux , billets , contrats , argent comptant.
 J'ai , grace au ciel , par ma juste franchise ,
 Confié tout à ma chère Dorfise ;
 J'ai confié Dorfise & son destin
 A la vertu de monsieur Bartolin.

D A R M I N.

De Bartolin , le caissier ?

B L A N F O R D.

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez sans doute bien choisi ;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur absence
Me fait ici fécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je fors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous ?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands ; leurs traits s'apésantissent ;
Ils cesseront... si les vôtres finissent.

(Elle fort.)

BLANFORD.

Je ne fais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon : & la moindre fortune,
Qui me viendra, sera pour lui commune.
Dès que Dorisè, avec sa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait ; mais les soins & le tems

For-

Forment le cœur, & l'air des jeunes gens ;
 Il a des mœurs, il est modeste, sage ;
 J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
 Qu'il rougissait aux propos indécens,
 Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens ;
 Je vous promets de lui servir de père.

D A R M I N.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.
 Mais, allons donc chez Dorfise à l'instant ;
 Et recevez d'elle au moins votre argent.

B L A N F O R D.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
 La fait rester encor à la campagne.

D A R M I N.

Et le caiffier ?

B L A N F O R D.

Et le caiffier auffi.

Tous deux viendront, puisque je fuis ici.

D A R M I N.

Vous pensez donc, que madame Dorfise
 Vous est toujours très-humblement soumise ?

B L A N F O R D.

Et pourquoi non ? si je garde ma foi,
 Elle peut bien en faire autant pour moi.
 Je n'ai pas eu comme vous la folie
 De courtiser une franche étourdie.

D A R M I N.

Il se pourra que j'en fois méprisé ;
 Et c'est à quoi tout homme est exposé.
 Et j'avouïrai qu'en son humeur badine,
 Elle est bien loin de sa sage cousine.

B L A N D.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi, rien; je me tairai;
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent,
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?

Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête est fort légère;
Mais dans le fond c'est un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, foyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut sans honte emprunter son argent.

S C E N E III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

Bon jour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'est fort bien fait, j'en ai l'âme ravie.

Foi!

Bon jour ! di-moi , quel est ce bel enfant ;
 Que j'ai vû là dans cet appartement ?
 D'où vous vient-il ? était-il du voyage ?
 Est-il Grec , Turc ? est-il ton fils , ton page ?
 Qu'en faites-vous ? Où soupez-vous ce soir ?
 A quels apas jettez-vous le mouchoir ?
 N'allez-vous pas vite en poste à Versailles ,
 Faire aux connus des récits de batailles ?
 Dans ce pays avez-vous un patron ?

B L A N F O R D .

Non.

Le chevalier M O N D O R .

Quoi , tu n'as jamais fait ta cour ?

B L A N F O R D .

Non.

J'ai fait ma cour sur mer ; & mes services
 Sont mes patrons , font mes seuls artifices ;
 Dans l'antichambre on ne m'a jamais vû.

Le chevalier M O N D O R .

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

B L A N F O R D .

Rien demandé. J'attens que l'œil du maître
 Sache en son tems tout voir , tout reconnaître.

Le chevalier M O N D O R .

Va , dans son tems ces nobles sentimens
 A l'hôpital mènent tout droit les gens.

D A R M I N .

Nous en sommes fort près ; & notre gloire
 N'a pas le fou.

Le chevalier M O N D O R .

Je suis prêt à t'en croire

D A R M I N

D A R M I N.

Cher chevalier , il te faut avouer ,
 Le chevalier M O N D O R.

En quatre mots je dois vous confier ,
 D A R M I N.

Que notre ami vient de faire une perte ;
 Le chevalier M O N D O R.

Que j'ai , mon cher , fait une découverte ,
 D A R M I N.

De tout le bien ,
 Le chevalier M O N D O R.
 D'une honnête beauté ,
 D A R M I N.

Que sur la mer
 Le chevalier M O N D O R.
 A qui sans vanité ,
 D A R M I N.

Il rapportait.
 Le chevalier M O N D O R.
 Après bien du mystère ,
 D A R M I N.

Dans son vaisseau.
 Le chevalier M O N D O R.
 J'ai le bonheur de plaire.
 D A R M I N.

C'est un malheur.
 Le chevalier M O N D O R.
 C'est un plaisir bien vif ;

De subjoguer ce scrupule excessif ,
 Cette pudeur & si fière & si pure ,
 Ce précepteur , qui gronde la nature.
 J'avais du goût pour la dame Burlet ,

Pour sa gaité , son air brusque & follet ;
Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

D A R M I N .

J'en suis ravi !

Le chevalier M O N D O R .

C'est la prude que j'aime.

Encouragé par la difficulté ,
J'ai présenté la pomme à la fierté.

D A R M I N .

La prude enfin , dont votre ame est éprise ,
Cette beauté si fière ?

Le chevalier M O N D O R .

C'est Dorfise.

B L A N F O R D *en riant.*

Dorfise :: ah .. bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là ?

Le Chevalier M O N D O R .

Devant-toi , mon ami.

B L A N F O R D .

Va , j'ai pitié de ton extravagance.
Cette beauté n'aura plus l'indulgence ,
Je t'en répons , de recevoir chez soi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier M O N D O R .

Si fait , mon cher : la femme la moins fole
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

B L A N F O R D .

Cajolez moins , mon très-cher , aprenez ,
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés ,
Qu'elle est à moi , que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse ,

Quelle

Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier M O N D O R en riant.

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(à Darmin.)

Il a , dis-tu , besoin , dans sa détresse ,

D'autres billets payables en espèce.

Tien , cher Darmin.

(Il veut lui donner un porte-feuille.)

B L A N F O R D l'arrêtant.

Non , gardez-vous en bien.

D A R M I N.

Quoi , vous voulez ? ...

B L A N F O R D.

De lui je ne veux rien.

Quand d'emprunter on fait la grace insigne ,

C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;

C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier M O N D O R.

Ne suis-je pas ton ami ?

B L A N F O R D.

Non vraiment.

Plaisant ami , dont la frivole flamme ,

S'il se pouvait , m'enlèverait ma femme ;

Qui dès ce soir , avec vingt fainéans ,

Va s'égayer à table à mes dépens !

Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier M O N D O R.

Ce monde-là , que ton rare esprit fionde ,

Croi-moi , vaut mieux que ta mauvaise humeur.

Adieu. Je vais , du meilleur de mon cœur ,

Dans le moment chez la belle Dorfise ;
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(Il veut s'en aller.)

BLANFORD l'arrêtant.

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment ?
Elle est ici, Dorfise ?

Le chevalier MONDOR.

Affûrement.

BLANFORD.

O juste ciel !

Le chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.

Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD (à part.)

Pour me revoir ! ô ciel ! je te rends grâce ;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit ;

Car plus on est de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (Il va à la porte.)

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frapons.

COLLETTE. (en dedans de la maison.)

Qui va là ?

BLAN

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

S C E N E I V.

BLANFORD, DARMIN, COLLETTE,
le chevalier MONDOR.COLLETTE (*sortant de la maison.*)**B**lanford ! Darmin ! quelle surprise extrême !
Monsieur !

BLANFORD.

Collette !

COLLETTE.

Hélas ! je vous ai cru

Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine ?

COLLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grace, où donc est-elle allée ?
Où la trouver ?COLLETTE (*faisant une reverence de prude.*)

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée ?

COLLETTE.

Eh vous ne savez rien ?

Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui ;
Mettre à sa place un noble & digne ennui ;
Et hautement, par de sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales ;
Et Dorisè est en tête du parti.

BLANFORD (à Darmin.)

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle ?

COLLETTE.

On ne fait ;

Faire du bien fourdement.

BLANFORD.

En secret !

C'est là le comble. Eh ! puis-je en sa demeure ;
Pour lui parler, avoir aussi mon heure ?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'est à moi, qu'il le faut demander ;
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

B L A N F O R D.

Respectez-la ; c'est ce qu'il vous faut faire ,
Et gardez - vous de la désapprouver.

D A R M I N.

Et sa cousine , où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

C O L L E T T E.

Oui , mais leur goût rarement les assemble ;
Et la cousine , avec dix jeunes gens ,
Et dix beautés , se donne du bon tems ;
Et d'une table , & propre , & bien servie ,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse , ou l'on se met au jeu ;
Toujours chez elle & grand' chère , & beau feu ,
De longs soupers & des chansons nouvelles ,
Et des bons mots , encor plus plaisans qu'elles ;
Glaces , liqueurs , vins vieux , gris , rouges , blancs ,
Amas nouveaux de boîtes , de rubans ,
Magots de Saxe , & riches bagatelles ,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles ;
Le jour , la nuit , cent plaisirs renaissans ,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le Chevalier M O N D O R.

Oui , notre ami , c'est ainsi qu'il faut vivre.

D A R M I N.

Mais pour la voir , où faudra-t-il la suivre ?

C O L L E T T E.

Par-tout , monsieur. Car du matin au soir ,

Dès

(*) Fameux marchand de curiosités.

Dès qu'elle fort, elle court, veut tout voir.
 Il lui faudrait que le ciel par miracle
 Exprès pour elle assemblât un spectacle,
 Jeu, bal, toilette, & musique & soupé;
 Son cœur toujours est de tout occupé.
 Vous la verrez, & sa joyeuse troupe,
 Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on soupe.

B L A N F O R D.

Si vous l'aimez, après ce que j'entens,
 Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
 Peut-on chérir ce bruyant assemblage
 De tous les goûts, qu'eut le sexe en partage?
 Il vous sied bien dans vos tristes soupirs,
 De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
 Et d'étaler les regrets d'une dupe,
 Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

D A R M I N.

Je crois encor, dussai-je être en erreur,
 Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur.
 Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
 Que femme prude, en sa vertu sévère,
 Peut en public faire beaucoup de bien,
 Mais en secret souvent ne valoir rien.

B L A N F O R D.

Eh bien! tantôt nous viendrons l'un & l'autre;
 Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le chevalier M O N D O R.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
 La place prise.

B L A N F O R D.

Et par qui donc?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi?

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton absence,

Et je n'ai pas à craindre ta présence.

Va, tu verras.. Adieu.

S C E N E V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

ÇA pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux ?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien ensemble, & la chose est commune.

BLANFORD.

Quoi ! vous pensez?... .

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diseurs de rien.
Mais permettez que j'aïlle un peu moi-même,
Chercher mon fort, & savoir si l'on m'aime.

(Il sort.)

BLANFORD *seul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.

R 4

Hom !

Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand pitié.
 Que je te louë , ô destin favorable ,
 Qui me fais prendre une femme estimable !
 Que dans mes maux je bénis mon retour !
 Que ma raison augmente mon amour !
 Oh ! je fuirai , jè l'ai mis dans ma tête ,
 Le monde entier pour une femme honnête.
 C'est trop longtems courir , craindre , espérer.
 Voilà le port , où je veux demeurer.
 Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?
 Le monde est fou , ridicule , ou funeste ;
 Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
 Non , dans ce monde il n'est pas un ami.
 Personne au fond à nous ne s'intéresse.
 On est aimé , mais c'est de sa maîtresse.
 Tout le secret est de favoir choisir.
 Une coquette est un vrai monstre à fuir ;
 Mais une femme , & tendre , & belle , & sage ,
 De la nature est le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.



A C T E

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, Madame BURLET,
Le chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADouciffez, monsieur le chevalier,
De vos discours l'excès trop familier.
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR (*en riant.*)

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez ; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre ,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor.

Mde. BURLET.

Eh bien, je suis de son côté ;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaité les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche ;
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DOR-

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi ;
 Votre maison à tous ceux que j'y voi.
 Je vous l'ai dit , ils vous perdront , cousine ;
 Comment souffrir leur troupe libertine ,
 Le beau Cléon , qui brillant sans esprit ,
 Rit des bons mots , qu'il prétend avoir dit !
 Damon , qui fait , pour vingt beautés qu'il aime ;
 Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
 Et ce Robin parlant toujours de lui ?
 Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
 Et mon cousin , qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en est trop , madame ;
 Chacun son tour ; & si votre belle ame
 Parle du monde avec tant de bonté ,
 J'aurai du moins autant de charité.
 Je veux ici vous tracer de mon style
 En quatre mots un portrait de la ville ;
 A commencer par....

DORFISE.

Ah n'en faites rien ;
 Il n'appartient qu'aux personnes de bien ,
 De châtier , de gourmander le vice.
 C'est à mes yeux une horrible injustice ,
 Qu'un libertin fatyrise aujourd'hui
 D'autres mondains , moins vicieux que lui.
 Lorsque j'en veux à l'humaine nature ,
 C'est zèle , honneur , & vertu toute pure ,
 Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais ;

Ce

Ce monde infame!

Mde. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! & pour votre ruïne.

Mde. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine?

Haïffez-vous ce monde?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mde. BURLET.

Le jeu? le bal?

Le chevalier MONDOR.

La musique? la table?

DORFISE.

Ce font, ma chère, inventions du diable.

Mde. BURLET.

Mais la parure & les ajustemens?

Vous m'avourez.....

DORFISE.

Ah! quels vains ornemens!

Si vous saviez à quel point je regrette

Tous les instans perdus à ma toilette!

Je fuis toujours le plaisir de me voir;

Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mde. BURLET.

Mais cependant, ma sévère Dorfise,

Vous

Vous me semblez bien coiffée & bien mise.

DORFISE.

Bien ?

Le chevalier MONDOR :

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

Le chevalier MONDOR :

Mais avec goût.

Mde. BURLET.

Votre sage beauté,

Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi ? juste ciel !

Mde. BURLET.

Parle-moi sans mystère.

Je crois, ma foi, que ta sévérité

A quelque goût pour ce jeune éventé.

Il n'est pas mal fait. (*en montrant Mondor.*)

Le chevalier MONDOR,

Ah !

Mde. BURLET.

C'est un jeune homme ;

Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR,

Ah !

DORFISE.

Ce discours m'affomme ;

Vous proposez l'abomination !

Un beau jeune homme est mon aversion ;

Un beau jeune homme ! ah ! si !

Le chevalier M O N D O R.

Ma foi, madame,
Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, & si jeune, & si beau?

D O R F I S E.

Il est ici? quoi, Blanford?

Le chevalier M O N D O R.

Oui, sans doute.

C O L L E T T E (*entrant avec précipitation.*)

Hélas! je viens pour vous apprendre...

D O R F I S E (*à Collette à l'oreille.*)

Ecoute.

Mde. B U R L E T.

Comment?

D O R F I S E (*au chevalier Mondor.*)

Depuis qu'il prit de moi congé;
De ses défauts je l'ai crû cotrigé,
Je l'ai crû mort.

Le chevalier M O N D O R.

Il vit; & le corsaire

Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

D O R F I S E (*en se retournant vers Collette.*)

Collette, hélas!

C O L L E T T E.

Hélas!

D O R F I S E.

Ah! chevalier,

Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

Le chevalier M O N D O R.

De tout mon cœur.

Mde.

Mde. B U R L E T .

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidelle?
Viendra-t-il point ?

Le chevalier M O N D O R .

Il est venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne fais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni fou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

D O R F I S E .

Eh ! oui, vraiment. Je pense tout à l'heure,
Que je l'ai vû tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le chevalier M O N D O R .

Oui.

D O R F I S E .

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de rose ?

Le chevalier M O N D O R .

Oui.

D O R F I S E (*en s'animant un peu plus.*)

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin ?

Le chevalier M O N D O R .

C'est une créature,
Qu'à son plaisir façonna la nature.

D O R F I S E .

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né ;
Je veux par vous qu'il me soit amené...

Quoi-

Quoiqu'il soit jeune.

Mde. BURLET.

Et moi, je veux sur l'heure,
Que de Darnin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cent louis, que je crois bien comptés;
(Elle donne une bourse à la Fleur, qui est derrière elle.)
Et qu'à souper Blanford & lui se rendent.
Depuis longtems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime surtout sa complaisance aimable,
Et sa vertu liante & sociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'est pas de cette humeur;
Il est si sérieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, si jaloux...

Le chev. MONDOR (interrompant brusquement.)

Caustique.

DORFISE.

Il est...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laissez-moi donc parler! il est....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

DORFISE.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

Mde. BURLLET.

On dit qu'il a très-bien servi le roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il est incommode sur terre!

Le chevalier MONDOR.

Il est encor

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs

Ont presque tous de si vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mde. BURLLET.

Mais on dit, qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai, par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent si craintive.



SCENE

SCENE II.

DORFISE, Mde. BURET, le chevalier
MONDOR, COLLETTE,

M^{Adame!} COLLETTE.

DORFISE.

Eh bien !

COLLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel !...

Mde. BURET.

Darmin est avec lui ?

COLLETTE.

Madame, oui.

Mde. BURET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde ;

Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc !

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(Elle sort.)



S C E N E I I I .

Mde. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le
chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN (à Mde. Burlet.)
M Adame, enfin, souffrez qu'à vos genoux...

Mde. BURLET (courant au-devant de Darmin.)
Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous causerons; mon carrosse est là-bas.
(à Blanford.)

Et vous, Rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

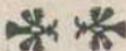
Non pas.

Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle & joyeuse;
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.

(Au jeune Adine.)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise

[Mde. Burlet sort avec le chevalier & Darmin, qui lui
donnent chacun la main, & Blanford continué.]



SCENE

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLLETTE.

BLANFORD.

Voyons une ame au seul devoir soumise ;
 Qui pour moi seul, par un sage retour,
 Renonce au monde, en faveur de l'amour ;
 Et qui fait joindre à cette ardeur flatteuse
 Une vertu modeste & scrupuleuse.
 Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin

De sa vertu je veux être témoin ;
 En la voyant je peux beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très-bien dit ; je prétens vous conduire.
 En vous voyant du monde abandonné,
 Je trouve un fils que le sort m'a donné.
 Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
 Vous êtes né trop flexible peut-être ;
 Rien ne fera plus utile pour vous,
 Que de hanter un esprit sage & doux,
 Dont le commerce en votre ame affermissé
 L'honnêteté, l'amour de la justice ;
 Sans vous ôter certain charme flatteur,
 Que je sens bien qui manque à mon humeur.
 Une beauté qui n'a rien de frivole,
 Est pour votre âge une excellente école ;
 L'esprit s'y forme : on y règle son cœur ;

Sa maison est le temple de l'honneur.

A D I N E.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple ;
Soyez-en sûr.

B L A N F O R D.

Et pourquoi ?

A D I N E.

J'aurais pû

Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en soit un peu sévère ,
Le fond m'en charme ; & vous m'avez su plaire ;
Mais pour Dorfise . . .

BLANFORD (*en allant à la porte de Dorfise.*)

Ah ! c'est trop se flatter,

Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi , si l'honneur vous domine ;
Voyez Dorfise , & fuyez sa cousine.

(*Il veut entrer.*)

COLLETTE (*sortant de la maison, & refermant
la porte.*)

(*Il heurte.*)

On n'entre point, monsieur.

B L A N F O R D.

Moi !

C O L L E T T E.

Non.

B L A N F O R D.

Comment ?

Moi refusé ?

C O L L E T T E.

Dans son appartement

Pou.

Pour quelque tems madame est en retraite.

B L A N F O R D.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerais.

C O L L E T T E.

Mais, monsieur, écoutez.

B L A N F O R D.

Sans écouter, entrons vite.

(Il entre.)

C O L L E T T E.

Arrêtez.

A D I N E.

Hélas ! suivons, & voyons quelle issuë
Aura pour moi cette étrange entrevuë.

S C E N E V.

C O L L E T T E *seule.*

L va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtresse est à bout.
Ah ! ma maîtresse, avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage !
De vous donner au caissier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme est d'une étrange espèce !
Et l'homme aussi... quel excès de faiblesse !
Madame est folle, avec son air malin ;
Elle se trompe, & trompe son prochain,
Passe son tems, après mille méprises,

A réparer avec art ses sottises.
 Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
 Ménager tout, & l'on ne garde rien.
 Maudit retour, & maudite aventure!
 Comment Blanford prendra-t-il son injure?
 Dans la maison voici donc trois maris;
 Deux font promis, & l'autre est, je crois, pris.
 Femme en tel cas ne fait auquel entendre.

S C E N E V I.

D O R F I S E , C O L L E T T E .

C O L L E T T E .

MAdame, eh bien! quel parti faut-il prendre?

D O R F I S E .

Va, ne crain rien; on fait l'art d'éblouir;
 De différer, pour se faire chérir.
 L'homme se mène aisément; ses faiblesses
 Font notre force, & servent nos adresses.
 On s'est tiré de pas plus dangereux.
 J'ai fait finir cet entretien fâcheux;
 Adroitement je fais à la campagne
 Courir notre homme (& le ciel l'accompagne!)
 Chez Bartolin son ancien confident,
 Qui pourra bien lui compter quelque argent.
 J'aurai du tems, il suffit.

C O L L E T T E .

Ah! le diable

Vous fit signer ce contrat détestable!

Qui

Qui vous, madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh! mon enfant! le diable est bien malin.
Ce gros caissier m'a tant persécutée.
Le cœur se gague; on tente, on est tentée.
Tu fais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais sans apui, sans richesse,
Faible surtout; car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte, & c'est souvent le lot
De la beauté, d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLLETTE.

Il est des tems dangereux pour les prudes,
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier;
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystère:
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère;
Je le ménage; il est mon complaisant,
Mon émissaire, & c'est lui qui répand,
Par son babil & sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLLETTE.

Mais Bartolin est si vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

S 4

COL-

COLLETTE.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais...

COLLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le dessein, le caprice;

Mon triste état, quelque peu d'avarice,

L'occasion, je... je me résignai,

Je devins folle; en un mot je signai.

Du bon Blanford je gardais la cassette.

D'un peu d'argent mon amitié discrète

Fit quelques dons par charité pour lui.

Eh! qui croyait que Blanford aujourd'hui;

Après deux ans gardant sa vieille flamme,

Viendrait chercher sa cassette & sa femme?

COLLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort;

Il ne l'est point; lui seul est dans son tort.

DORFISE (*reprenant l'air de prude.*)

Ah! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine

Tous ses bijoux, hélas! qu'il les reprenne.

Mais Bartolin, qui les croyait à moi,

Me les garda, les prit de bonne foi,

Les croit à lui, les conserve, les aime,

En est jaloux autant que de moi-même.

COLLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux;

J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCENE

S C E N E V I I.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.
Chasserons-nous ce rival plein de gloire,
 Qui me méprise, & s'en fait tant accroire?
 ADINE (*arrivant dans le fond à pas lents, tandis que
 le Chevalier entrait brusquement.*)

Écoutons bien.

Le chevalier MONDOR.
 Il faut me rendre heureux ;
 Il faut punir son air avantageux.
 Je suis à vous, avec plaisir je laisse
 Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
 A le troubler on n'a que de l'ennui ;
 On perd sa peine à se moquer de lui.
 C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévère,
 Sa gravité, qu'il faut qu'on désespère.
 Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
 Par la raison qu'il est homme de bien.
 Ces gens de bien me mettent à la gêne.
 Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE (*d'un air modeste & sévère, après avoir
 regardé Adine.*)

Vous vous moquez ! J'ai pour monsieur Blanford
 Un vrai respect, & je l'estime fort.

Le chevalier MONDOR.
 Il est de ceux qu'on estime & qu'on berne,

Est-

Est-il pas vrai ?

A D I N E (à part.)

Que ceci me consterne !

Elle est constante, elle a de la vertu !

Tout me confond ; elle aime ; ah qui l'eût cru ?

D O R F I S E.

Que dit-il là ?

A D I N E (à part.)

Quoi Dorfise est fidelle ?

Et pour combler mon malheur, elle est belle.

D O R F I S E (au chevalier , après avoir regardé Adine.)

Il dit que je suis belle.

Le chevalier M O N D O R.

Il n'a pas tort,

Mais il commence à m'importuner fort.

Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire

A cette dame.

A D I N E.

Hélas, je me retire.

D O R F I S E (au chevalier.)

Vous vous moquez.

(à Adine.)

Restez, restez ici.

(au chevalier.)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi ?

(à Adine.)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :

L'aimable enfant ! je prétens qu'il demeure.

Avec Blanford il est chez moi venu :

Dès ce moment son naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh laissez-là son naturel, madame.
De ce Blanford vous haïssez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE (*fièrement.*)

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Ça quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeunesse
A grand besoin du frein de la sagesse.
L'exemple entraîne ; & le vice est charmant ;
L'occasion s'offre si fréquemment !
Un seul coup d'œil perd de si belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au souffle empoisonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que sa fleur soit, ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes si doux !

Le chevalier MONDOR.

C'est un enfant.

DORFISE (*s'approchant d'Adine.*)

Ça, dites-moi, jeune homme,

D'où

D'où vous venez , & comment on vous nomme ?

A D I N E.

J'ai nom Adine ; en Grèce je suis né ;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

D O R F I S E.

Qu'il a bien fait !

Le chevalier M O N D O R ;

Quelle humeur curieuse !

Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuse ;
Et vous parlez encor à cet enfant ?
Vous m'oubliez pour lui.

D O R F I S E (doucement.)

Paix , imprudent.

S C E N E V I I I.

D O R F I S E , le chevalier M O N D O R ,
A D I N E , C O L L E T T E.

M_{Adame.}

C O L L E T T E.

D O R F I S E.

Eh bien ?

C O L L E T T E.

Vous êtes attendue

A l'assemblée.

D O R F I S E.

Oui , j'y serai rendue

Dans peu de tems.

Le chevalier M O N D O R.

Quel message ennuyeux !

Quand

Quand nous ferons assemblés tous les deux ,
 Nous casserons pour jamais , je vous prie ,
 Ces rendez-vous de fade pruderie ,
 Ces comités , ces conspirations
 Contre les goûts , contre les passions .
 Il vous sied mal , jeune encor , belle , & fraîche ;
 D'aller crier d'un ton de pigrièche ,
 Contre les ris , les jeux & les amours ;
 De blasphémer ces Dieux de vos beaux jours ,
 Dans des réduits peuplés de vieilles ombres ,
 Que vous voyez , dans leurs cabales sombres ,
 Se lamenter , sans gosier & sans dents ,
 Dans leurs tombeaux , des plaisirs des vivans .
 Je vais , je vais de ces sempiternelles
 Tout de ce pas égayer les cervelles ;
 Et leur donnant à toutes leur paquet ;
 Par cent bons mots étouffer leur caquet .

D O R F I S E.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre ,
 Cher chevalier , je ne puis le permettre .
 N'allez point là .

Le chevalier M O N D O R.

Mais j'y cours à l'instant ,
 Vous annoncer .

(Il sort .)

D O R F I S E.

Ah quel extravagant !

(au jeune Adine .)

Allez , mon fils , gardez-vous , à votre âge ;
 D'un pareil fou ; foyez discret & sage .
 Mes complimens à Blanford l'œil touchant !

A D I N E

ADINE (*se retournant.*)

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint ! l'air ingénu , charmant !
Et vertueux ! ... Je veux que par la fuite
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour affidûment.
Adieu , madame.

DORFISE.

Adieu , mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on ? je l'ignore , mais j'aime.

S C E N E I X.

DORFISE , COLLETTE.

DORFISE (*revenant , conduisant de l'œil Adine qu'il
la regarde.*)

J'aime , dit-il ; quel mot ! Ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion ?
Il parle seul , me regarde , s'arrête ;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos apas.

DORFISE.

Est-ce ma faute ? ah ! je n'y consens pas.

COLLETTE.

Je le crois bien ; le péril est trop proche :

Du

Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;
Je crains surtout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE (*en soupirant.*)

Que ce Turc est joli !

Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air si doux , la figure si belle ?
Je crois pour moi qu'il se convertira.

COLLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée ,
Votre vertu sera fort décriée ;
Ce petit Turc de peu vous servira ;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crain rien.

COLLETTE.

J'ai dans votre prudence
De puis longtems entière confiance :
Mais Bartolin est un brutal jaloux ;
Et c'est bien pis , madame , il est époux.
Le cas est triste ; il a peu de semblables.
Ces deux rivaux seraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétens bien les éviter tous deux.
J'aime la paix , c'est l'objet de mes vœux ,
C'est mon devoir ; il faut en conscience
Prévoir le mal , fuir toute violence ,
Et prévenir le mal qui surviendrait ,
Si mon état trop tôt se découvrirait.
J'ai des amis , gens de bien , de mérite ,

COL.

COLLETTE.

Prenez conseil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vite.

COLLETTE.

Et bien de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,

De ce petit... là... tu m'y fais songer.

COLLETTE.

Lui, des conseils ? lui, madame, à son âge ?

Sans barbe encor ?

DORFISE.

Il me paraît fort sage

Et s'il est tel, il le faut écouter.

Les jeunes gens sont bons à consulter.

Il me pourrait procurer des lumières,

Qui donneraient du jour à mes affaires.

Et tu sens bien, qu'il faut parler d'abord

Au jeune ami du bon monsieur Blanford.

COLLETTE.

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE (*tendrement & d'un air embarrassé.*)

Et comme à table on parle mieux d'affaire ;

Convien-drait-il qu'avec discrétion,

Il vint dîner avec moi ?

COLLETTE.

Tout de bon !

Vous, qui craignez si fort la médifance ?

DORFISE (*d'un air fier.*)

Je ne crains rien ; je fais comme je pense :

Quand

Quand on a fait sa réputation,
 On est tranquille à l'abri de son nom.
 Tout le parti prend en main notre cause ;
 Crie avec nous.

C O L L E T T E.

Oui, mais le monde cause.

D O R F I S E.

Eh bien, cédonz à ce monde méchant ;
 Sacrifions un dîner innocent ;
 N'aiguifons point leur langue libertine.
 Je ne veux plus parler au jeune Adine :
 Je ne veux point le revoir.... Cependant
 Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
 A la sagesse ajoutons l'aparence,
 Le décorum, l'exacte bienséance.
 De ma cousine il faut prendre le nom,
 Et le prier de sa part....

C O L L E T T E.

Pourquoi non ?

C'est très-bien dit ; une femme mondaine
 N'a rien à perdre ; on peut, fans être en peine,
 Dessous son nom mettre dix billets doux,
 Autant d'amans, autant de rendez-vous.
 Quand on la cite, on n'offense personne ;
 Nul n'en rongit, & nul ne s'en étonne.
 Mais par hazard, quand des dames de bien
 Font une chûte, il faut la cacher bien.

D O R F I S E.

Des chûtes ! moi ! Je n'ai, dans cette affaire,
 Graces au ciel, nul reproche à me faire.

J'ai signé ; mais je ne suis point enfin
 Absolument madame Bartolin.
 On a des droits ; & c'est tout : & peut-être
 On va bientôt se délivrer d'un maître.
 J'ai dans ma tête un dessein très-prudent.
 Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
 C'en est assez ; tout ira bien, s'il m'aime.
 Je suis encor maîtresse de moi-même ;
 Heureusement, je puis tout terminer.
 Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
 Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table
 Avec décence un jeune homme estimable,
 Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil ;
 Et qui nous peut donner un bon conseil ?

COLLETTE.

Un bon conseil ! ah rien n'est plus louable ;
 Accomplissons cette œuvre charitable.

Fin du second acte.



ACTE

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

D O R F I S E.

Est-ce point lui? Que je suis inquiète!
 On frappe, il vient. Collette, hola! Collette;
 C'est lui; c'est lui.

C O L L E T T E.

Non, c'est le chevalier,
 Que loin d'ici je viens de renvoyer;
 Cet étourdi, qui court, saute, semille;
 Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille;
 Il veut dîner tête à tête avec vous;
 Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

D O R F I S E.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
 Ah! que je hais leur insipide joye!
 Que leur babil est un trouble importun!
 Chasséz-les moi.

C O L L E T T E.

Chut, chut, j'entens quelqu'un!

D O R F I S E.

Ah! c'est mon Grec.

C O L L E T T E.

Oui, c'est lui, ce me semble.

S C E N E II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTrez, monsieur! Bon jour, monsieur! je tremble:
Affeyez-vous!...

ADINE.

Je suis tout interdit...

Pardonnez-moi, madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE (*tendrement.*)

Eh bien, c'est moi, qui suis cette autre.
Rassûrez-vous; quelle peur est la vôtre?
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dînez dehors: tenez-moi lieu de lui.

(Elle le fait asseoir.)

ADINE.

Ah! qui pourrait en tenir lieu, madame?
Est-il un feu comparable à sa flamme?
Et quel mortel égalerait son cœur,
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive & fidèle!
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

D O R F I S E.

Que dites-vous? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse.
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

A D I N E.

Ah! s'il est vrai, qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici sans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

D O R F I S E.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille?

(Elle approche son fauteuil.)

A D I N E.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me passa sur son bord.
Je vous Pai dit deux fois.

D O R F I S E.

Une troisième
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais, dites-moi, pourquoi ce front charmant,
Et si Français, est coifé d'un turban?

T 3

Se-

Seriez-vous Turc ?

A D I N E.

La Grèce est ma patrie.

D O R F I S E.

Qui l'aurait crû ? la Grèce est en Turquie ?
 Que votre accent , que ce ton Grec est doux !
 Que je voudrais parler Grec avec vous !
 Que vous avez la mine aimable & vive
 D'un vrai Français , & sa grace naïve !
 Que la nature entre nous se méprit ,
 Quand par malheur un Grec elle vous fit !
 Que je bénis , monsieur , la Providence ,
 Qui vous a fait aborder en Provence !

A D I N E.

Hélas ! j'y suis , & c'est pour mon malheur.

D O R F I S E.

Vous malheureux !

A D I N E.

Je le suis par mon cœur.

D O R F I S E.

Ah ! c'est le cœur qui fait tout dans le monde ;
 Le bien , le mal , sur le cœur tout se fonde ;
 Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
 Vous avez donc pris quelque engagement ?

A D I N E.

Eh ! oui , madame. Une femme intrigante
 A défolé ma jeunesse imprudente :
 Comme son teint , son cœur est plein de fard ;
 Elle est hardie , & pourtant pleine d'art ;
 Et j'ai senti d'autant plus ses malices ,
 Que la vertu fert de masque à ses vices.

Ah !

Ah! que je souffre, & qu'il me semble dur,
Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur!

D O R F I S E.

Voyez la masque! une femme infidelle!
Punissons-la, mon fils: ça, quelle est-elle?
De quel pays? quel est son rang? son nom?

A D I N E.

Ah! je ne puis le dire.

D O R F I S E.

Comment donc?

Vous possédez aussi l'art de vous taire!
Ah! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & discret! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépeindre
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, & surtout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide & constant,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie;
Que diriez-vous? que vous en semblerait?

A D I N E.

Mais..... je dirais, que l'on me tromperait.

D O R F I S E.

Ah! c'est trop loin pousser la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

A D I N E.

Pardonnez-moi; mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

D O R F I S E.

Eh! quels soupçons avez-vous, par exemple;

T 4

Quand

Quand je vous parle , & que je vous contemple ?

A D I N E .

J'ai des soupçons , que vous avez dessein
De m'éprouver. *

D O R F I S E (*en s'écriant.*)

Ah le petit malin !

Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger est trop grand.
Je ne veux plus vous voir absolument.

A D I N E .

Vous me chassez ; il faut que je vous quitte.

D O R F I S E .

C'est obéir à mon ordre un peu vite.
Là , revenez. Mon estime est au point ,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

A D I N E .

Vous estimez monsieur Blanford de même.
Estime-t-on deux hommes à la fois ?

D O R F I S E .

Oh ! non , jamais ; & les aimables loix
De la raison , de la tendresse sage ,
Font qu'on succède , & non pas qu'on partage ;
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

A D I N E .

J'apprens beaucoup par tout ce que je voi.

D O R F I S E .

Lorsque le ciel , mon fils , forme une belle ;
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;

Nous

Nous le cherchons longtems avec raison ;
 On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
 On fuit une ombre ; au hazard on s'éprouve ;
 Toujours on cherche , & rarement on trouve.
 L'instinct secret vole après le vrai bien....

(*Vivement & tendrement.*)

Quand on vous trouve , il ne faut chercher rien.

A D I N E.

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être ,
 Vous changeriez d'opinion peut-être.

D O R F I S E.

Eh , point du tout.

A D I N E.

Peu digne de vos soins ,
 Connu de vous , vous m'estimeriez moins ,
 Et nous serions attrapés l'un & l'autre.

D O R F I S E.

Attrapés ! vous ! quelle idée est la vôtre ?
 Mon bel enfant , je prétens.. Ah ! pourquoi
 Venir si-tôt m'interrompre ?.... Eh , c'est toi !

S C E N E I I I.

COLLETTE , DORFISE , ADINE.

COLLETTE (*avec empressement.*)

T RÈS-importune , & très-triste de l'être ;
 Mais un quidam , plus importun peut-être ,
 S'en va venir ; c'est monsieur Bartolin.

D O R-

D O R F I S E.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée , il revient le barbare !

C O L L E T T E.

Le contre-tems est encor plus bizarre,
Ce chevalier , le roi des étourdis ,
Méconnaissant le patron du logis ,
Cause avec lui , plaisante , s'évertue ,
Et le retient malgré lui dans la rue.

D O R F I S E.

Tant mieux , ô ciel !

C O L L E T T E.

Point , madame , tant pis ;
Car l'indiscret , comme je vous le dis ,
Ne sachant pas quel est le personnage ,
Crie hautement , lui riant au visage ,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui ;
Que tout le monde est exclus comme lui ,
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête ;
Et qu'à présent , dans un doux tête-à-tête ,
Madame au fond de son appartement ,
Loin du grand monde , est vertueusement
Le Bartolin , que le dépit transporte ,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier , toujours d'un ton railleur ,
Crève de rire , & l'autre de douleur.

D O R F I S E.

Et moi de crainte. Ah ! Collette , que faire ?
Où nous fourrer ?

A D I N E.

Quel est donc ce mystère ?

D O R F I S E.

DORFISE.

Ce mystère est que vous êtes perdu,
Que je suis morte. Eh! Collette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrais-je?

DORFISE (à Collette.)

Ecoute, toi, demeure.

Quel tems il prend! revenir à cette heure!

(à Adine.)

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'est lui sans doute.

ADINE (allant dans le cabinet.)

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime!

COLLETTE.

Eh! taisez-vous.

On vient; hélas! c'est le futur époux.

SCÈNE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLLETTE.

DORFISE (allant au-devant de Bartolin.)

MOn cher monsieur, le ciel vous accompagne!...
Vous revenez bien tard de la campagne!...
Vous m'avez fait un si grand déplaisir,
Que je suis prête à m'en évanouir.

BAR.

BARTOLIN.

Le chevalier disait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit est faux ; je suis sincère ;
 Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
 Il est au vif piqué de ma rigueur ;
 Son vain caquet m'étourdit & m'assomme ;
 Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires ;
 Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE (*d'un ton caressant.*)

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; hola !
 N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment ? pourquoi ?

DORFISE (*après avoir révé.*)

Du même esprit poussée ;

J'ai comme vous, en, mon cher, en pensée... ;
 De mettre ici nos papiers en état...
 J'ai fait venir notre vieil avocat...
 Nous consultations ; une grande faiblesse
 L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLLETTE.

On va donner au bon petit vieillard

Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entens.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart ;
De mon syrop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entens ;
Qui marche encor, & touffe là-dedans.

COLLETTE.

Eh bien, faut-il, lorsqu'un avocat touffe ;
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(Il entre dans le cabinet.)

DORFISE.

O ciel ! fai donc si bien,
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entens-je ? on s'écrie, il dit, tué ;
Mon avocat est mort, je suis perduë.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN (revenant, & tenant Adine par le bras.)

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choisissez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici sans bruit il vous faut disparaître,

Et

Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons ; & vite.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon ;

Mon cher mari.

ADINE.

Lui son mari !

BARTOLIN (à Adine.)

Fripon !

Il faut d'abord commencer ma vengeance ;
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! monsieur, je tombe à vos genoux,
Je ne saurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, si je me fais connaître ;
Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami ;
Fort dangereux, & tu feras puni.
Vien ça, vien ça !

ADINE.

Ciel ! au secours, à l'aide !
De grace ! hélas !

DORFISE.

La rage le possède.

A mon secours, tous mes voisins !

BARTOLIN.

Tai-toi.

DORFISE, COLLETTE, ADINE.

A mon secours !

BARTOLIN (emmenant Adine.)

Allons, fors de chez moi.

SCENE

SCENE V.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Collette!
 En quel état cet accident me jette!
 Il me tuera moi-même.

COLLETTE.

Le malin

Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE (en criant.)

Ah l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
 Va-t-en chercher Collette, un commissaire;
 Va l'accuser.

COLLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en fais rien.



SCENE.

S C E N E V I.

Mde. BURLET, DORFISE, COLLETTE.

Mde. BURLET.
EH bien, qu'est-ce, cousine?

D O R F I S E.

Ah ma cousine!

Mde. BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
 Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
 Dans le logis vous avez mis le feu.
 Mon Dieu, quels cris! quel bruit! quel train, ma chère!

D O R F I S E.

Cousine, hélas! apprenez mon affaire;
 Mais gardez-moi le secret pour jamais.

Mde. BURLET (*toujours gayement & avec vivacité.*)

Je n'ai pas l'air de garder des secrets;
 Je suis pourtant discrète comme une autre.
 Cousine, eh bien, quelle affaire est la vôtre?

D O R F I S E.

Mon affaire est terrible; c'est d'abord,
 Que je suis....

Mde. BURLET.

Quoi?

D O R F I S E.

Fiancée.

Mde. BURLET.

A Blanford?

Eh

Eh bien , tant mieux , c'est bien fait ; & j'approuve
Cet hymen-là , si le bonheur s'y trouve.
Je veux danser à votre noce.

D O R F I S E.

Hélas !

Ce Bartolin , qui jure tant là-bas ,
Qui de ses cris scandalise le monde ,
C'est le futur.

Mde. B U R L E T.

Eh bien , tant pis ! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il est fait , le public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait ?

D O R F I S E (*d'un ton modeste.*)

Pas encore ;

C'est un secret que tout le monde ignore ;
Notre contrat est dressé dès longtems.

Mde. B U R L E T.

Fai-moi casser ce contrat.

D O R F I S E.

Les méchans

Vont tous parler. Je suis... je suis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc , qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mde. B U R L E T.

En tout honneur ! là , là , ta prud'homme
S'est donc enfin quelque peu démentie ?

D O R F I S E.

Oh point du tout ! c'est un petit faux-pas ;
Une faiblesse , & c'est la seule , hélas !

Mde. B U R L E T.

Bon ! une faute est quelquefois utile ;
Ce faux-pas-là t'adoucir la bile ;
Tu feras moins fèvre.

D O R F I S E.

Ah ! tirez-moi ;

Sévère ou non, du gouffre où je me voi ;
Délivrez-moi des langues médifantes,
De Bartolin, de ses mains violentes ;
Et délivrez de ces périls pressans
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.

(En élevant la voix & en pleurant.)

Ah ! voilà l'homme au contrat.

S C E N E V I I.

BARTOLIN, DORFISE, Mde. BURLET.

Mde. B U R L E T (à Bartolin.)

Quel vacarme ?
Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme ?
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis ?

B A R T O L I N :

Ah ! pardon :

Je l'avouérai , je suis honteux , mesdames ;
D'avoir conçu de ces soupçons infames ,
Mais l'aparence enfin dut m'allarmer.

En vérité, pouvais-je présumer,
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée?

D O R F I S E (à part.)

En voici bien d'une autre.

Mde. B U R L E T.

Tout de bon?

Madame a pris fille pour un garçon?

B A R T O L I N.

La pauvre enfant est encor toute en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est ? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

D O R F I S E (à part.)

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pu si bien faire,
Qu'à Bartolin il ait persuadé,
Qu'il était fille, & se soit évadé ?
Le tout est bon ! Mon Dieu, l'enfant aimable !

(à Bartolin.)

Que l'amour a d'esprit ! Homme haïssable,
Eh bien, méchant, répon, oseras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine assurance,
Me confiait son aimable innocence ;
Madame fait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoué, & je te la souhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le fais !

Mais mon contrat fera ma foi cassé.

BARTOLIN.

Je fais qu'il faut qu'en cas pareil on crie;

(à Dorfise.)

Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

(à Mde. Burlet.)

Accordons-nous.... Et vous, par charité,

Que tout ceci ne soit point éventé.

J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE (à Mde. Burlet.)

Vous me sauvez, si vous savez vous taire;

N'en parlez pas au bon monsieur Blanford.

Mde. BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mde. BURLET, BARTOLIN,

COLLETTE.

COLLETTE.

Blanford est là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte!

(à Bartolin.)

Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,

Après

Après l'éclat d'une telle injustice ,
 Il vous sied bien de montrer du caprice.
 Obéissez. Faites-vous cet effort.

S C E N E I X.

D O R F I S E , M d e . B U R L E T .

M d e . B U R L E T .

EN vérité, je me rejouis fort ,
 De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
 Du prétendu la visière est bornée.
 Je m'étonnais, ma cousine , entre nous ;
 Que ta cervelle eût choisi cet époux ;
 Mais ce cas-ci me surprend davantage.
 Prendre pour fille un garçon ! à son âge !
 Ah ! les maris feront toujours bernés ,
 Jaloux & fots , & conduits par le nés.

D O R F I S E .

Je n'entens rien , madame , à ce langage ;
 Je n'avais pas mérité cet outrage.
 Quoi , vous pensez qu'un jeune homme en effet
 Se soit caché , là , dans ce cabinet ?

M d e . B U R L E T .

Affurément , je le pense , ma chère.

D O R F I S E .

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

M d e . B U R L E T .

Aparemment que ton mari futur
 A crû la chose , & n'a pas l'œil bien sûr ?
 N'ayez-vous pas ici conté vous-même ,

V 3 ,

Qu'un

Qu'un beau garçon....

D O R F I S E.

L'extravagance extrême!

Qui ? moi ? jamais ; moi , je vous aurais dit ...

A ce point-là j'aurais perdu l'esprit ?

Ah ! ma cousine , écoutez , prenez garde ;

Quand de léger la langue se hazarde

A débiter des discours médifans ,

Calomnieux , inventés , outrageans ,

On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mde. B U R L E T.

Il est bon là ! moi je te calomnie ?

D O R F I S E.

Affûrement , & je vous jure ici....

Mde. B U R L E T.

Ne jure pas.

D O R F I S E.

Si fait , je jure.

Mde. B U R L E T.

Eh fi !

Va ; mon enfant , de toute cette histoire

Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.

Prends un mari , deux même , si tu veux ;

Et trompe-les , bien ou mal , tous les deux.

Fai - moi passer des garçons pour des filles ;

Avec cela gouverne vingt familles ,

Et donne - toi pour personne de bien ;

Tien : tout cela ne m'embarresse en rien.

J'admire fort ta sagesse profonde :

Tu mets ta gloire à tromper tout le monde :

Je

Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
 Et sans tromper , je vis pour mon plaisir.
 Adieu , mon cœur , ma mondaine faiblesse
 Baise les mains à ta haute sagesse.

SCENE X.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
 Ah! mon honneur , mon esprit font à bout.
 A mes dépens les libertins vont rire.
 Je vois Dorfise un plastron de satire.
 Mon nom niché dans cent couplets malins ,
 Aux chansonniers va fournir des refrains,
 Monsieur Blanford croira la médifance ;
 L'autre futur en va prendre vengeance.
 Comment plâtrer ce scandale affligeant ?
 En un seul jour deux époux , un amant !
 Ah que de trouble , & que d'inquiétude !
 Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
 Et que sans craindre , & sans affecter rien ,
 Il vaudrait mieux être femme de bien !
 Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLLETTE.

Allons , tâchons du moins de le paraître.
 C'est bien assez , quand on fait ce qu'on peut.
 N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

D O R F I S E.

Sans doute on a conjuré ma ruïne.
 Si je pouvais revoir ce jeune Adine!
 Il est si doux, si sage, si discret!
 Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait:
 On pourrait prendre avec lui des mesures,
 Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
 Hélas que faire?

C O L L E T T E.

Eh bien, il le faut voir,
 Honnêtement lui parler.

D O R F I S E.

Vers le soir.

Chère Collette, ah s'il se pouvait faire,
 Qu'un bon succès couronnât ce mystère!
 Si je pouvais conserver prudemment
 Toute ma gloire, & garder mon amant!
 Hélas! qu'au moins un des deux me demeure.

C O L L E T T E.

Un d'eux suffit.

D O R F I S E.

Mais as-tu tout-à-l'heure
 Recommandé qu'ici le chevalier

Avec grand bruit vint en particulier ?

C O L L E T T E.

Il va venir ; il est toujours le même ,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime ,

D O R F I S E.

Il peut m'aider ; le sage en ses desseins
Se sert des fous , pour aller à ses fins.

S C E N E I I.

DORFISE , le chevalier MONDOR , COLLETTE.

D O R F I S E.

Venez , venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier M O N D O R.

Je suis soumis , madame , à votre empire ,
Votre captif , & votre chevalier.

Faut-il pour vous batailler , ferrailer ?
Malgré votre ame à mes désirs revêche ,
Me voilà prêt , parlez , je me dépêche.

D O R F I S E.

Est-il bien vrai , que j'ai sù vous charmer ?
Et m'aimez-vous , là , comme il faut aimer ?

Le chevalier M O N D O R.

Oui , mais cessez d'être si respectable.
La beauté plaît , mais je la veux traitable.
Trop de vertu sert à faire enrager :
Et mon plaisir c'est de vous corriger.

D O R F I S E.

Que pensez-vous de notre jeune Adine ?

Le

Le chevalier MONDOR.

Moi ! rien : je suis rassuré par sa mine.
Hercule , & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pû redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance ;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être , on dit , qu'en un secret lien
Je suis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amais lorgnée , & fatiguée ,
Vous seul enfin , vous m'avez subjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux , par de saints nœuds ,
Vous rendre sage , & qui plus est , heureux ,

Le chevalier MONDOR.

Heureux ! Allons , c'est assez , la sageffe
Ne me va pas ; mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien , parlez tout franc à votre époux :

DORFISE.

Il faut ce soir , mon très-cher , faire enforte ;
Que la cohuë aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford , si fier , & si chagrin ,
Et ma cousine , & son fat de Darmin ,
Et leurs parens , & leur folle sequelle ,
De tout le soir ne troublent ma cervelle ;
Puis à minuit un notaire sera

Dans

Dans mon alcove , & notre hymen fera :
 Vous y viendrez par une fausse porte ,
 Mais point avant.

Le chevalier M O N D O R.

Le plaisir me transporte.
 Du fleur Blanford que je me moquerai !
 Qu'il fera sot ! Que je l'aterrirai !
 Que de brocards !

D O R F I S E.

Au moins sous ma fenêtre
 Avant minuit gardez-vous de paraître.
 Allez-vous-en , partez , foyez discret.

Le chevalier M O N D O R.

Ah , si Blanford favoir ce grand secret !

D O R F I S E.

Mon Dieu ! sortez , on pourrait nous surprendre.

Le chevalier M O N D O R.

Adieu , ma femme.

D O R F I S E.

Adieu.

Le chevalier M O N D O R.

Jé vais attendre
 L'heure de voir , par un charmant retour ,
 La pruderie immolée à l'amour.

S C E N E III.

D O R F I S E , C O L L E T T E.

C O L L E T T E.

A Vos desseins je ne puis rien comprendre ;
 C'est

C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien! tu vas l'entendre.

J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en est assez. Sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie;
Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins, je suis en sûreté;
Et dès demain, si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLLETTE.

Vous m'enchantez; mais vous m'épouvantez;
Ces pièges-là font-ils bien ajustés?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas! Collette! hélas!

Qu'un seul faux-pas entraîne de faux-pas!
De faute en faute on se fourvoye, on glisse;
On se raccroche, on tombe au précipice;
La tête tourne; on ne fait où l'on va.
Mais j'ai toujours la jeune Adine là.
Pour l'obtenir & pour que tout s'accorde,
Il reste encor à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le fera prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Collette;
Entens-tu bien?

COLLETTE.

Vous ferez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille , à son air , à son ton ,
 A son menton doux , lisse & sans coton.
 Di-lui , qu'en fille il est bon qu'il s'habille ,
 Que décemment il s'introduise en fille.

COLLETTE.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;
 Mais le grand point , c'est que l'on imagine ;
 Que tout le mal vient de notre cousine ;
 C'est que Blanford soit par lui convaincu ,
 Qu'Adine ici pour un autre est venu ;
 Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLLETTE.

Oh ! qu'il est bon à tromper ! car il pense
 Tout le mal d'elle , & de vous tout le bien.
 Il croit tout voir bien clair , & ne voit rien.
 J'ai confirmé que c'est notre rieuse ,
 Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

DORFISE.

Ah ! c'est mentir tant soit peu ; j'en convien.
 C'est un grand mal ; mais il produit un bien.



SCENE

S C E N E IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs ! ô tems ! corruption maudite !
 Elle s'est fait rendre déjà visite
 Par cet enfant simple, ingénu, charmant ;
 Elle voulait en faire son amant ;
 Elle employait l'art des subtiles trames
 De ces filets , où l'amour prend les ames.
 Hom ! la coquette !

DORFISE.

Ecoutez , après tout ;
 Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout
 Osé pousser cette tendre aventure ;
 Je ne veux point lui faire cette injure ;
 Il ne faut pas mal penser du prochain.
 ; Mais on était , me semble , en fort bon train.
 Vous connaissez nos coquettes de France ?

BLANFORD.

Tant !

DORFISE.

Un jeune homme , avec l'air d'innocence ;
 Parait à peine ; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui , la vertu plaît au vice sur-tout.
 Mais dites - moi , comment vous pouvez faire ;
 Pour supporter gens d'un tel caractère ?

D O R F I S E

DORFISE.

Je prens la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraiment ;

Vous allez bien apprendre une autre histoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire ,
Qu'en tapinois j'ai moi de mon côté
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi ; l'on dit, que je veux le séduire.

BLANFORD.

J'en suis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne pense ; on m'en donne bien d'autres !
Si vous saviez, quels malheurs sont les nôtres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chere Dorfise !

Plus contre vous la calomnie épuise
L'acier tranchant de ses traits empestés,

Et

Et plus mon cœur, épris de vos beautés ;
Saura défendre une vertu si pure.

D O R F I S E.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

B L A N F O R D.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison ;
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon ;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime.
Mais il est fait pour être un peu moqué ;
C'est malgré moi, qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle & si fragile.

S C E N E V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN,
Mde. BURLET.

Mde. BURLET.

Q Uoi? toujours noir, sombre, paîtri de bile ;
Moralisant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit ;
Vertueux fou, fini tes soliloques.
Sui-moi : je viens d'acheter vingt breloques ;
J'en ai pour toi. Vien chez le chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.

J'ai

J'ai demandé quelque peu de musique,
 Pour dérider ton front mélancholique.
 Après cela, te prenant par la main,
 Nous danserons jusques au lendemain:
 (à Dorfise.)

Tu danseras, madame la sucrée.

D O R F I S E.

Moderez-vous, cervelle évaporée ;
 Un tel propos ne peut me convenir ;
 Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mde. B U R L E T.

Bon ! laisse-là ton tantôt, tout s'oublie ;
 Point de mémoire est ma philosophie.

D O R F I S E à *Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
 Adieu, monsieur, le scandale est trop fort.
 Je me retire.

B L A N F O R D.

Eh, demeurez, madame !

D O R F I S E.

Non ; voyez-vous ? tout cela perce l'ame.
 L'honneur...

Mde. B U R L E T.

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur,
 Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

D A R M I N à *Mde. Burlet.*

Elle a de la douleur.

L'ami Blanford fait déjà quelque chose :

Mde. B U R L E T.

Oh, comme il faut que tout le monde cause !

Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taisions.

B L A N F O R D.

Vraiment, je le crois bien.

Oseriez-vous me faire confiance
De tels excès, de telle extravagance ?

D A R M I N.

Non, ce ferait vous navrer de douleur.

Mde. B U R L E T.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaisir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

B L A N F O R D.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mde. B U R L E T.

Comment? pourquoi? fallait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorisè d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux?
Tien; je suis vive, & franche & familière;
Mais je suis bonne, & jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chançonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir & la paix.
Je suis, je hais, presque autant que je m'aime;
Les faux rapports, & les vrais, tout de même.
Vivons pour nous; va, bien sot est celui

Qui

Qui fait son mal des sottises d'autrui.

B L A N F O R D.

Et ce n'est pas d'autrui, tête légère ;
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire ;
C'est vous.

Mde. B U R L E T.

Moi ?

B L A N F O R D.

Vous, qui sans respecter rien,
Avez séduit un jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor sur Dorisè
Cette effroyable & honteuse sottise.

Mde. B U R L E T.

Le trait est bon ; je ne m'attendais pas,
Je te l'avouë, à de pareils éclats.
Quoi ! c'est donc moi, qui tantôt ?...

B L A N F O R D.

Oui, vous-même.

Mde. B U R L E T.

Avec Adine ?...

B L A N F O R D.

Oui.

Mde. B U R L E T.

C'est donc moi qui l'aime ?

B L A N F O R D.

Affurément.

Mde. B U R L E T.

Qui dans mon cabinet

L'avais caché ?

B L A N F O R D.

Certes, le fait est net.

Mde. BURET.

Fort bien! voilà de très-belles pensées ;
 Je les admire ; elles sont fort sentées.
 Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
 Le ridicule avec la probité.
 Il me paraît que ta triste cervelle
 De Don Quichote a suivi le modèle ;
 Très-honnête homme, instruit, brave, savant ;
 Mais dans un point toujours extravagant.
 Garde-toi bien de devenir plus sage ;
 On y perdrait, ce serait grand dommage :
 L'extravagance a son mérite. Adieu.
 Venez, Darmin.

S C E N E VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu !
 J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
 Il faut quitter cette fourbe volage,
 De ses filets retirer votre foi,
 Le mépriser, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste ; & mon cœur vous confesse ;
 Qu'il aime fort son ami, sa maîtresse.
 Mais se peut-il que votre esprit chagrin
 Juge toujours si mal du cœur humain ?

Voyez

Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiffut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de son propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,
Qu'une infensée, & fautive, & scandaleuse,
Vous a choisi pour être son plastron;
Que vous gobez comme un sot l'hameçon;
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il est, daignez interroger
Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine,
Que la friponne aura, par son caquet,
Très-bien fiffé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent ressorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtresse,
Pour me donner je ne fais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attriats;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essayer l'inconstance,

N'est pas sans doute un cas bien affligeant ;
 Mais c'est un mal de perdre son argent.
 C'est là le point. Bartolin, ce brave homme,
 A-t-il enfin restitué la somme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais
 Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
 Adine vient ; pour moi je me retire ;
 Par lui du moins tâchez de vous instruire.
 Si c'est de lui que vous vous défiez,
 Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
 C'est un cœur noble, & vous pouvez connaître
 Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

S C E N E V I I .

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Ouais ! les voilà fortement acharnés
 A me vouloir conduire par le nés.
 Oh que Dorfsé est bien d'une autre espèce !
 Elle se tait, en proie à sa tristesse,
 Sans affecter un air trop empressé,
 Trop confiant, & trop embarrassé ;
 Elle me fuit, elle est dans sa retraite ;
 Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
 Or ça, jeune homme, avec sincérité,
 De point en point dites la vérité ;

Vous

Vous m'êtes cher, & la belle nature
 Parait en vous incorruptible & pure.
 Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
 N'abusez point de ce penchant secret.
 Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
 Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

A D I N E.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
 Que je ne veux vous abuser jamais.

B L A N F O R D.

J'en suis charmé. Mais dites-moi, de grace,
 Ce qui s'est fait, & tout ce qui se passe.

A D I N E.

D'abord Dorfise...

B L A N F O R D.

Alte-là, mon mignon,
 C'est sa cousine; avouez-le-moi.

A D I N E.

Non.

B L A N F O R D.

Eh bien, voyons.

A D I N E.

Dorfise à sa toilette
 M'a fait venir par la porte secrète.

B L A N F O R D.

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

A D I N E.

Si fait.

B L A N F O R D.

C'est de la part de madame Burlet.

A D I N E.

Eh non, monsieur, je vous dis que Dorfise
 S'était pour moi de bienveillance éprise.

X 4

BLAN

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ses bontés

Était tout neuf à mes sens agités.

Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.

Je ne sentais qu'une juste colère;

Je m'indignais, monsieur, avec raison,

Et de sa flamme, & de sa trahison;

Et je disais, que si j'étais comme elle,

Assûrément je serais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé

De ses discours le poison trop sucré!

Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, son éloquence

Déjà prenait un peu de véhémence.

Soudain, monsieur, elle jette un grand cri:

On heurte, on entre, & c'était son mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels fots contes j'écoute!

C'était ce fou de chevalier sans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux;

Car il était bien brutal, bien jaloux;

Il menaçait d'affaffiner sa femme;

Il la nommait fausse, perfide, infame.

Il prétendait me tuer aussi moi,

Sans que je fusse hélas, trop bien pourquoi.

Il m'a falu conjurer sa furie,

A deux genoux, de me sauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!

Et ce mari, voyons quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne imposture!

Ça, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi, qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nez camard, large échine;
Le dos en voute, un teint jaune & tauné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, monsieur, ma bonne foi.
Je vous aprens que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burette?

ADINE.

Eh non; jamais ne ferez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez madame?

ADINE

A D I N E.

Oui.

B L A N F O R D.

Chez elle ?

A D I N E.

Oui, vous dis-je.

B L A N F O R D.

Que cette intrigue, & m'étonne, & m'afflige!
Un rendez-vous ? Dorfise, vous, ce soir ?

A D I N E.

Si vous voulez, vous y pouvez me voir,
Ce même soir sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidèle, & si sage.

B L A N F O R D.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'aperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

A D I N E.

Mon ame mal connue

Pour vous, monsieur, se sent trop prévenue,
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui suis fidèle.

B L A N F O R D.

Ah le flatteur !

A D I N E.

Doutez-vous de mon zèle ?

B L A N F O R D.

BLANFORD.

Ouf....

S C E N E V I I I.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier M O N D O R.

Allons donc ; peux-tu faire languir
 Nos conviés, & l'heure du plaisir ?
 Tu n'eus jamais, dans ta mélancholie,
 Plus de besoin de bonne compagnie.
 Console-toi ; tes affaires vont mal ;
 Tu n'es pas fait pour être mon rival.
 Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
 Je l'ai, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

B L A N F O R D.

Que penses-tu m'apprendre ?

Le chevalier M O N D O R.

Oh, presque rien :

Nous épousons ta maîtresse.

B L A N F O R D.

Ah fort bien !

Nous le savions.

Le chevalier M O N D O R.

Quoi, tu fais qu'un notaire....

B L A N F O R D.

Où, je le fais. Il ne m'importe guère.
 Je connais tout le complot ; se peut-il

Qu'on

Qu'on en ait pû si mal ourdir le fil !

(*au petit Adine.*)

Ce rendez-vous, quand il serait possible ;

Avec le vôtre est tout incompatible.

Ai-je raison ? parle, en es-tu frappé ?

Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.

Je te crois bon, ton cœur sans artifice

Est apprentif dans l'école du vice.

Un esprit simple, un cœur neuf & trop bon ;

Est un outil dont se fert un fripon.

N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

A D I N E.

Ah ! c'en est trop ; gardez-vous de détruire

Par votre humeur, & votre vain courroux,

Cette pitié qui parle encor pour vous.

C'est elle seule à présent qui m'arrête ;

N'écoutez rien, faites à votre tête.

Dans vos chagrins noblement affermi,

Souçonnez bien quiconque est votre ami ;

Croyez surtout quiconque vous abuse,

Que votre humeur & m'outrage, & m'accuse :

Mais apprenez à respecter un cœur,

Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier M O N D O R.

En tiens-tu ? là ! le dépit te suffoque ;

Jusqu'aux enfans, chacun de toi se moque.

Devien plus sage ; il faut tout oublier

Dans le vin Grec, où je vais te noyer.

Vien, bel enfant !

SCENE

SCÈNE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Demeurez encor, Adine ;
 Tu n'as ému, ta douleur me chagrine.
 Je fais que j'ai souvent un peu d'humeur ;
 Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
 Il est né juste, il n'est que trop sensible.
 Tu vois quel est mon embarras horrible.
 Aurais-tu bien le plaisir malfaisant,
 De t'égayer à croire mon tourment ?
 Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure ;

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame est aussi pure.
 Je n'ai jamais connu jusqu'à présent,
 Je l'avouérai, qu'un seul déguisement ;
 Mais si mon cœur en un point se déguise,
 Je ne mens pas sur vous, & sur Dorfise ;
 Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
 Mit dès longtems un bandeau trop épais ;
 Et je sens bien que l'amour peut séduire.
 Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
 C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
 Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(Elle sort.)

B E A N D

BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire, & quel est ce mystère ?
 Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire ;
 Il se déguise ; il ne ment point ; ma foi,
 Cet un complot, pour se moquer de moi.
 Le chevalier, Darmin, & ma cousine,
 Et Bartolin, & le petit Adine,
 Dorfise enfin, & Collette, & mon cœur,
 Le monde entier redoublent mon humeur.
 Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
 Ramas confus de fourbe & de sottise,
 S'il faut opter, si dans ce tourbillon
 Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
 Mon choix est fait, je bénis mon partage ;
 Ciel, ren-moi dupe, & ren-moi juste & sage.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

B L A N F O R D *seul.*

Q U e devenir ? où sera mon asyle ?
 Tous les chagrins m'arrivent à la file,
 Je vais sur mer, un pirate maudit
 Livre combat, & mon vaisseau périt.
 Je viens sur terre, on me dit qu'une ingrate,
 Que j'adorais, est cent fois plus pirate.
 Une cassette est mon unique espoir ;
 Un Bartolin doit la rendre ce soir.
 Ce Bartolin promet, remet, diffère ;
 Serait-ce encor un troisième corsaire ?
 J'attens Adine, afin de savoir tout ;
 Il ne vient point. Chacun me pousse à bout ;
 Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
 De cette humeur dont je ne fus pas maître,
 Qui me rendait difficile en amis,
 Et confiant pour mes seuls enaemis.
 S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
 Bien justement la fortune me joue.
 A quoi me sert ma triste probité,
 Qu'à mietx sentir que j'ai tout mérité ?
 Quoi, cet enfant ne vient point ?

S C E N E

S C E N E I I.

BLANFORD, Mde. BURLET *passant sur le théâtre;*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH ! madame ;

Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot de grace , un moment de loisir.
Où courez - vous ?

Mde. BURLET.

Souper , me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mde. BURLET *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer ;
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien , qu'à ma tristesse
Votre humeur gaye un moment s'intéresse.

Mde. BURLET.

Va , j'ai gaîment pour toi de l'amitié ,
Beaucoup d'estime , & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage.

Mde. BURLET.

Ton destin , oui ; ton humeur davantage.

BLAN

BLANFORD.

Vous êtes vraie , au moins ; la bonne foi ,
 Vous le savez , a des charmes pour moi.
 Parlez , Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle ?
 Me trompe-t-il ? est-il ami fidèle ?

Mde. BURLET.

Tien , Darmin t'aime , & Darmin dans son cœur
 A tes vertus , avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mde. BURLET.

Tu veux que je réponde
 De Bartolin , du cœur de tout le monde ;
 Il est , je pense , un honnête caissier.
 Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
 C'est ton ami , c'est l'ami de Dorfise.

BLANFORD.

Dorfise ! mais parlez avec franchise ;
 Se pourrait-il que Dorfise en un jour
 Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
 Et que veut dire encor en cette affaire
 Ce chevalier qui parle de notaire ?
 Le bruit public est qu'il va l'épouser.

Mde. BURLET.

Les bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD.

Je fors encor à l'instant de chez elle ;
 Elle m'a fait ferment d'être fidelle.
 Elle a pleuré... l'amour & la douleur
 Sont dans ses yeux : démentent-ils son cœur ?
 Est-elle fautive ? & notre jeune Adine...

Quoi , vous riez ?

Mde. B U R L E T .

Oui , je ris de ta mine ;

Rassûre-toi. Va , pour cet enfant-là ,

Croi que jamais on ne te quittera ,

Sois-en très-sur. La chose est impossible.

B L A N F O R D .

Ah ! vous calmez mon ame trop sensible ;

Le chevalier n'en trouble point la paix ;

Dorfile m'aime , & je l'aime à jamais.

Mde. B U R L E T .

A jamais ! c'est beaucoup.

B L A N F O R D .

Mais si l'on m'aime ?

Adine est donc d'une impudence extrême.

Il calomnie , & le petit fripon

A donc le cœur le plus gâté.

Mde. B U R L E T .

Lui ? non ;

Il a le cœur charmant , & la nature

A mis dans lui la candeur la plus pure ;

Compte sur lui

B L A N F O R D .

Quels discours font-ce là ?

Vous vous moquez.

Mde. B U R L E T .

Je dis vrai.

B L A N F O R D .

Me voilà

Plus enfoncé dans mon incertitude ;

Vous

Vous vous jouez de mon inquiétude ;
 Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
 Dorlise ou lui m'outrage avec noirceur ;
 Convenez-en. L'un des deux est un traître.
 Répondez donc.

Mde. B U R L E T *en riant.*

Cela pourrait bien être.

B L A N F O R D.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats.

Mde. B U R L E T.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
 Je n'accuse personne.

B L A N F O R D.

Hom ! que j'enrage !

Mde. B U R L E T.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
 Tien, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

B L A N F O R D.

Oui.

Mde. B U R L E T.

Laisse là tout ce complot obscur ;
 Point d'examen, point de tracasserie ;
 Tourne avec moi tout en plaisanterie ;
 Pren ton argent chez monsieur Bartolin,
 Vis avec nous uniment, sans chagrin.
 N'aprofondi jamais rien dans la vie,
 Et glisse-moi sur la superficie ;
 Connai le monde, & sai le tolerer ;
 Pour en jouir il le faut effleurer.
 Tu me traitais de cervelle légère :
 Mais souvien-toi que la solide affaire,

La seule ici qu'on doive approfondir,
C'est d'être heureux, & d'avoir du plaisir.

S C E N E III.

B L A N F O R D *seul.*

ETre heureux ! moi ! le conseil est utile ;
Dirait-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien , & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant , Darmin , le chevalier ,
Par leurs discours auront pû m'effrayer ?
Non , non , suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle , mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfiſe m'aime , on est en sûreté.
Je ne veux plus rien voir , ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre ,
Pour m'éblouir , & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce . . .

(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)

Le voici donc ce malheureux enfant ,
Qui cause ici tant de déchainement !
On le prendrait , je crois , pour une fille,
Sous ces habits que sa mine est gentille !

Jamais , ma foi , je ne m'étais douté
 Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
 Il n'a point l'air gêné dans sa parure ,
 Et son visage est fait pour sa coiffure.

S C E N E I V.

B L A N F O R D , A D I N E.

A D I N E *en habit de fille.*

EH bien , monsieur , je suis tout ajusté ,
 Et vous saurez bientôt la vérité.

B L A N F O R D.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
 C'en est assez. Laissez-moi , je vous prie.
 J'ai depuis peu changé de sentiment ;
 Je n'aime point tout ce déguisement.
 Ne vous mêlez jamais de cette affaire ,
 Et reprenez votre habit ordinaire.

A D I N E.

Qu'entens-je , hélas ! je m'aperçois enfin
 Que je ne puis changer votre destin ,
 Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
 Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
 Vous en saurez les funestes effets ;
 Je me retire , Adieu donc pour jamais.

B L A N F O R D.

Mais quels accens ! d'où viennent tes allarmes ?
 Il est outré. Je vois couler ses larmes.

Que prétend-il ? parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplait ?

A D I N E.

Mon intérêt, monsieur, était le vôtre ;
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre ;
Je vois quel est tout l'excès de mon tort ;
Pour vous servir je faisais un effort ;
Mais ce n'est pas le premier.

B L A N F O R D.

L'innocence

De son maintien, sa modeste assurance,
Son ton, sa voix, son ingénuité,
Me font pencher presque de son côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure se passe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

A D I N E.

Aussi j'entens une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pû savoir qui vous aime.

B L A N F O R D.

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

A D I N E *finement*.

Il me paraît très-possible.

B L A N F O R D.

En ce lieu

Demeurez donc ; quoi tant de fourberie !
Dorfile ! non,....

A D I N E.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entens un peu de bruit ;

On vient vers nous ; j'ai peur , car il fait nuit.

B L A N F O R D .

N'ayez point peur.

A D I N E .

Gardez donc le silence ;

Voici quelqu'un sûrement , qui s'avance.

S C E N E V.

A D I N E , B L A N F O R D *d'un côté ;*

D O R F I S E *de l'autre à tâtons.*

(*Le théâtre représente une nuit.*)

D O R F I S E .

J'Entens , je crois , la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

A D I N E .

Chut.

D O R F I S E .

Chut , c'est vous ?

A D I N E .

Oui , c'est moi dont le zèle
Pour ce que j'aime est à jamais fidèle.
C'est moi qui veux lui prouver en ce jour ,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

D O R F I S E .

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi , si je v'ous fais attendre ;
Mais Bartolin , que je n'attendais pas ,
Dans le logis se promène à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie ,
Malgré mes soins , trouble sa fantaisie.

A D I N E.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'est un rival bien dangereux.

D O R F I S E.

D'accord.

Hélas ! mon fils , je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monsieur Blanford , & mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus haï ?
Mon cœur l'ignore ; & dans mon trouble extrême ;
Je ne fais rien , sinon que je vous aime.

A D I N E.

Vous haïssez Blanford , là , tout de bon ?

D O R F I S E.

La crainte enfin produit l'aversion,

A D I N E *finement.*

Et l'autre époux ?

D O R F I S E.

A lui rien ne m'engage.

B L A N F O R D.

Que je voudrais ! ...

A D I N E (*bas allant vers lui.*)

Paix donc !

D O R F I S E.

En femme sage

J'ai consulté sur le contrat dressé ,
Il est cassable ; ah qu'il sera cassé !
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

A D I N E.

Quoi m'épouser ?

D O R -

D O R F I S E.

Je veux qu'avec prudence
 Secrètement nous partions tous les deux,
 Pour éviter un éclat scandaleux,
 Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
 Un lien sûr & bien ferré nous joigne,
 Un nœud sacré durable autant que doux.

A D I N E.

Durable ! allons ! mais de quoi vivrons-nous ?

D O R F I S E.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
 Ce qui me plaît en vous c'est la prudence.
 Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
 Héros en mer, en affaire un butor,
 Quand de Marseille il quitta les pénates,
 Pour attaquer de Maroc les pirates,
 M'a mis en main très-cordialement
 Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent ;
 Comme je suis non moins neuve en affaire,
 L'autre mari s'en fit dépositaire.
 Je vais reprendre & les bijoux & l'or ;
 Nous en allons aider monsieur Blanford :
 C'est un bon homme, il est juste qu'il vive ;
 Partageons vite, & gardons qu'on nous suive.

A D I N E.

Et que dira le monde ?

D O R F I S E.

Ah ! ses éclats
 M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas.
 Je l'ai trop craint, à présent je le brave ;

C'est

C'est de vous seul que je veux être esclave.

A D I N E.

Hélas ! de moi ?

D O R F I S E.

Je m'en vais sourdement

Chercher ce coffre à tous deux important.

Attens ici , je revole sur l'heure.

S C E N E VI.

B L A N F O R D , A D I N E.

A D I N E.

Q U'en dites-vous ! eh bien , là ?

B L A N F O R D.

Que je meure ,

S'il fut jamais un tour plus déloyal ,

Plus enragé , plus noir , plus infernal ;

Et cependant admirez , jeune Adine ,

Comme à jamais dans nos ames domine

Ce vif instinct , ce cri de la vertu ,

Qui parle encor dans un cœur corrompu.

A D I N E.

Comment ?

B L A N F O R D.

Tu vois , que la perfide n'ose

Me voler tout , & me rend quelque chose.

A D I N E avec un ton ironique.

Oui , vous devez bien l'en remercier ;

N'avez-vous pas encor à confier

Quel-

Quelque cassette à cette honnête prude ?

B L A N F O R D.

Ah ! pren pitié d'une peine si rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

A D I N E.

Je ne voulais que le guérir , monsieur.
Mais à vos yeux est-elle encor jolie ?

B L A N F O R D.

Ah ! qu'elle est laide après sa perfidie !

A D I N E.

Si tout ceci peut pour vous prospérer ,
De ses filets si je peux vous tirer ,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices ;
Votre vertu chérira mes services ?

B L A N F O R D.

Aimable enfant , soyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils & son libérateur ;
Je vous admire , & le ciel qui m'éclaire ,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié , pour le moins ;
N'est qu'un vil prix au-dessous de vos soins.

A D I N E.

Vous ne pouvez à présent trop entendre
Quel est le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer ?

B L A N F O R D.

Ce que j'entens semble éclairer mon ame ,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi , votre sort ainsi s'est pu voiler ?

Quoi ,

Quoi, j'aurais pû toujours vous méconnaître,
Et vous seriez ce que vous semblez être ?

A D I N E *en riant.*

Qui que je fois, de grace, taisez-vous;
J'entens Dorfise, elle revient à nous.

D O R F I S E *en revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette, enfin, l'amour propice
A fécondé mon petit artifice.
Tien, mon enfant, pren vite, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la cassette.*

Oui.

D O R F I S E .

Le tems nous presse, allons.

S C E N E V I I .

BLANFORD, DORFISÉ, ADINE, BARTOLIN

l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.

B A R T O L I N .

AH! c'en est trop, arrête, arrête, infame,
C'est bien assez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

A D I N E *à Blanford.*

Eh! monsieur, je me meurs.

BLAN-

BLANFORD en se battant d'une main, & en remettant
la cassette à Adine de l'autre.

Tien la cassette.

S C E N E D E R N I E R E.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN,
DARMIN, Mde. BURLET, COLLETTE, le
chevalier MONDOR une serviette & une
bouteille à la main, des flambeaux,

Mde. BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!

Dieu me pardonne! on se bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare;

Voyons un peu, d'où vient ce tintamarre?

ADINE à Blanford.

Hélas! monsieur, seriez-vous point blessé?

DORFISE toute étonnée.

Ah!

Mde. BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé?

BLANFORD à Bartolin qu'il a désarmé.

Rien: c'est monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse & mon bien.

Grâce.

Grace aux vertus de cet enfant aimable,
 J'ai découvert ce complot détestable ;
 Il a remis ma cassette en mes mains.

(à Bartolin.)

Va , je te laisse à tes mauvais destins ;
 Pour dire plus je te laisse à madame.
 Mes chers amis , j'ai démaîqué leur ame.
 Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous

Que devient-il ?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

Le chevalier MONDOR à Blanford.

De vous aussi , m'est avis ?

BLANFORD.

De moi-même.

J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur !

O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le chevalier MONDOR.

Eh , laisse-là toute la pruderie ,
 Et femme , & tout ; vien boire , je te prie.
 Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai,
 Qui boit toujours n'est jamais affligé,

Mde. B U R L E T.

Je suis fâchée , entre nous , que Dorfise
Ait pû commettre une telle sottise.
Cela poura d'abord faire jaser ;
Mais tout s'apaise , & tout doit s'apaiser.

D A R M I N.

Sortez enfin de votre inquiétude ,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien , mon ami , quel enfant
Vous a rendu votre honneur , votre argent ,
Vous a tiré du fond du précipice ,
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

B L A N F O R D *regardant Adine.*

Mais....

D A R M I N.

C'est ma nièce.

B L A N F O R D.

O ciel !

D A R M I N.

C'est cet objet ,

Qu'en vain mon zèle à vos vœux propofait ,
Quand mon ami , trompé par l'infidelle ,
Méprisait tout , haïssait tout pour elle.

B L A N F O R D.

Quoi , j'outrageais , par d'indignes refus ,
Tant de beautés , de graces , de vertus !

A D I N E.

Vous n'en auriez jamais eu connoissance ,
Si ce hazard , mes bontés , ma constance ,
N'avait levé les voiles odieux ,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

D A R -

D A R M I N.

Vous devez tout à son amour extrême ;
Votre fortune , & votre raison même,
Répondez donc , que doit-elle espérer ?
Que voulez-vous , en un mot ?

B L A N F O R D , *en se jettant à ses genoux.*

L'adorer.

Le chevalier M O N D O R.

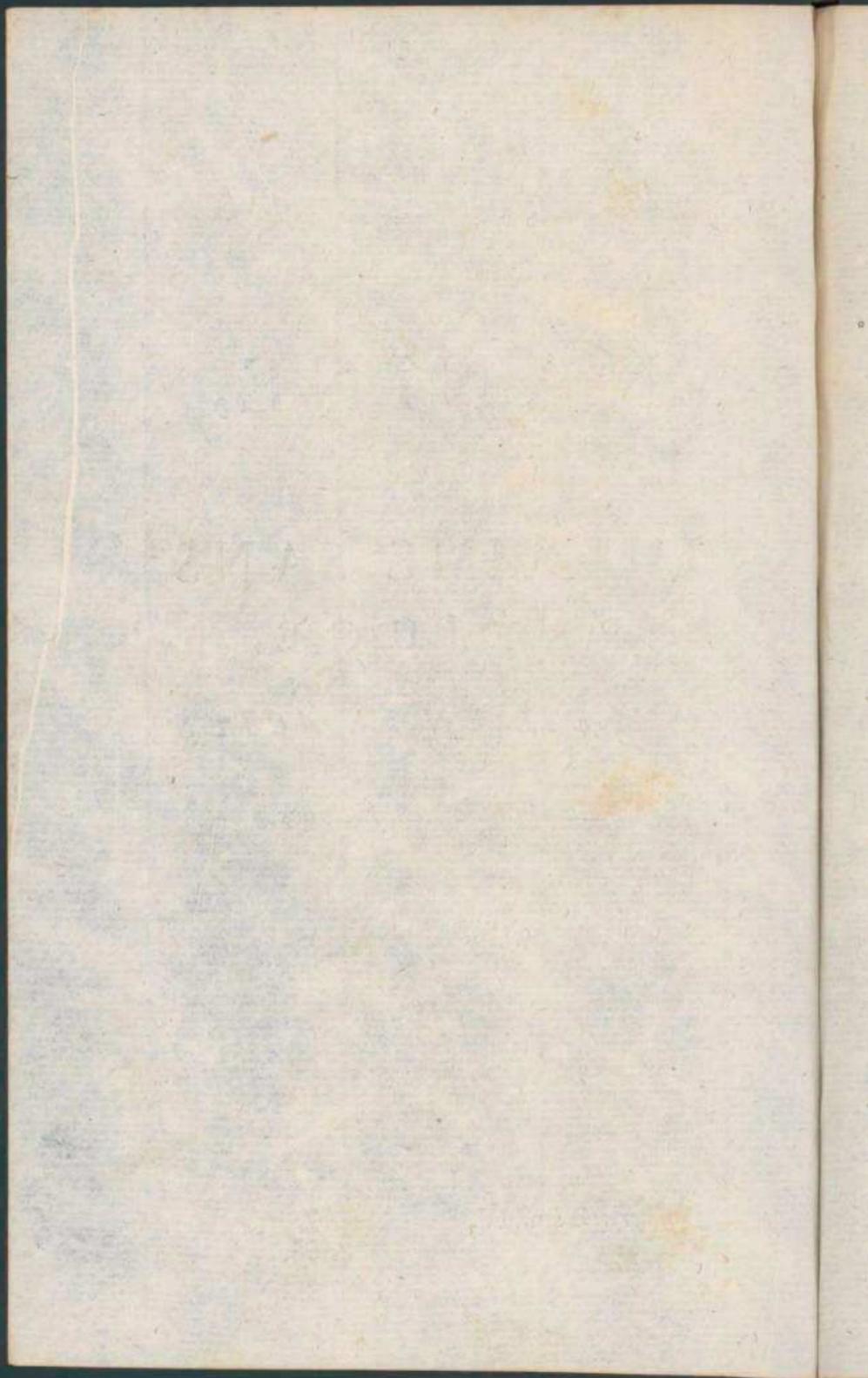
Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons , l'enfant , nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier acte.



NANINE!

NANINE,
O U
L'HOMME SANS
PRÉJUGÉ,
COMÉDIE EN III. ACTES,
En vers de dix syllabes.



P R E F A C E.

Cette bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749. parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse & approfondie d'un académicien de la Rochelle, sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir, s'il est permis de faire des comédies attendrissantes? Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce serait seulement avilir le cothurne; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce serait une espèce batarde, un monstre né de l'impuissance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques & forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les spectateurs, & qu'on appelle par dérision *Comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues romanesques

& forcées peuvent-elles être admises ? Ne font-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être ? Il conclut enfin en disant , que si dans une comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes , il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies , l'amour furieux , barbare , funeste , suivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre , qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre , qu'on foumet au jugement des gens de lettres. C'est que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si on y prend garde , l'amour dans beaucoup d'ouvrages , dont la terreur & la pitié devraient être l'ame , est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie , les déclarations d'amour , la coquetterie , la naïveté , la familiarité , tout cela ne se trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentissent. De sorte qu'en effet l'amour naïf & attendrissant dans une comédie , n'est point un larcin fait à *Melpomène* , mais c'est au contraire *Melpomène* qui depuis longtems a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les jeux sur les premières tragédies , qui eurent de si prodigieux succès vers le tems du cardinal de Richelieu ; la *Sophonisbe* de Mairet , la *Marianne* , l'*Amour tyrannique* ,
Alcio-

Alcionée ; on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier , & quelquefois aussi bas , que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule. C'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce tems-là aucune comédie supportable. C'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison déterminait *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène , une passion vive & touchante ; il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet* , qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité , on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros , les réponses artificieuses & coquettes des princesses , les peintures galantes de l'amour , comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce tems-là , dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Massinissa* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
 Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé ;
 Comme par une vague une vague s'irrite ,
 Un soupir amoureux par un autre s'excite.
 Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits ,
 Un plaisir doit se rendre aussi-tôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits ; & ceux même , dont le génie mâle & sublime était fait pour rendre

en tout à la tragédie son ancienne dignité, se
laissèrent entrainer à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

*Un malheureux visage,
Qui d'un chevalier Romain captiva le courage.*

Le héros dit à sa maîtresse :

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse

aimant sa renommée,
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

Que César

Trace des soupirs, & d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir
des rigueurs, & de rendre César malheureux.
Sur quoi sa confidente lui répond :

J'oserais bien jurer que vos charmans apas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur qui
suivent *la Mort de Pompée*, on est obligé
d'avouer que l'amour est toujours traité de
ce ton familier. Mais sans prendre la peine
inu-

inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles , examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre , comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets , il est des sympathies ,
 Dont par le doux rapport les ames assorties ,
 S'attachent l'une à l'autre , & se laissent piquer
 Par ce je ne fais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on , que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes , qui va demander à son amant la tête de sa mère ? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle *d'un je ne sais quoi , dont par le doux rapport les ames sont assorties ?* *Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux ? Et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie ?

Le grand homme , qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers , qui a fait parler à l'amour un langage si touchant à la fois & si noble , a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène , que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur *d'Éuripide*.

On pourrait citer plus de trois cent vers dans ce goût ; ce n'est pas que la simplicité qui a ses charmes , la naïveté qui quelquefois même tient du sublime , ne soient nécessaires , pour servir

ou de préparation , ou de liaison & de passage au pathétique. Mais si ces traits naïfs & simples appartiennent même au tragique , à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique ; c'est dans ce point , où la tragédie s'abaisse , & où la comédie s'élève , que ces deux arts se rencontrent & se touchent. C'est-là seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est permis à *Oreste* & à *Hermione* de se dire :

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus ;
 Je vous haïrais trop . . . vous m'en aimeriez plus.
 Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire !
 Vous me voulez aimer , & je ne peux vous plaire.
 Vous m'aimeriez , madame , en me voulant haïr . . .
 Car enfin il vous hait , son ame ailleurs éprise ,
 N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur , qu'il me méprise?
 Jugez-vous que ma vuë inspire des mépris ?

Si ces héros , dis-je , se sont exprimés avec cette familiarité , à combien plus forte raison le *Misanthrope* est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence :

Rougisiez bien plutôt , vous en avez raison ,
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison . . .
 Ce n'était pas en vain que s'allarmait ma flamme ;
 Mais ne présumez pas que sans être vengé ,
 Je succombe à l'affront de me voir outragé . . .
 C'est une trahison , c'est une perfidie ,
 Qui ne saurait trouver de trops grands châtimens.

Oui ,

Oui , je peux tout permettre à mes ressentimens.
Redoutez tout , madame , après un tel outrage.
Je ne suis plus à moi , je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du *Misanthrope* était dans ce goût ce ne serait plus une comédie. Si *Oreste* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir , ce ne serait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés , ils rentrent chacun dans leur véritable carrière. L'un reprend le ton plaisant , & l'autre le ton sublime.

La comédie encor une fois peut donc se passionner , s'emporter , attendrir , pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique , si elle n'était que larmoyante , c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux , & très-désagréable.

On avoue , qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage , tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie , n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs , que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame , & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les Dieux rians de la mauvaise grace de *Vulcain* ; dans le tems qu'ils décident du destin du monde.

Hector

Hector fourit de la peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusques dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excite le rire jusques dans le sein de la désolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans? Ne s'attendrait-on pas avec *Alcmène*? Ne rit-on pas avec *Sofie*? Quel misérable & vain travail, de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi, ne se payaient pas de raison, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci.

L'amour règne par le délire,
 Sur ce ridicule univers.
 Tantôt aux esprits de travers
 Il fait rimer de mauvais vers;
 Tantôt il renverse un empire.
 L'œil en feu, le fer à la main,
 Il frémit dans la tragédie;
 Non moins touchant & plus humain,
 Il anime la comédie;
 Il affadit dans l'élegie;

Et

Et dans un madrigal badin ,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie ,
De Virgile jusqu'à Chaulieu ,
Sont aussi soumis à ce Dieu ,
Que tous les états de la vie.



ACTEURS.

ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN , Seigneur retiré à la
campagne.

LA BARONNE DE L'ORME , parente du comte ,
femme impérieuse , aigre , difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN , mère du comte.

NANINE , fille élevée à la maison du comte.

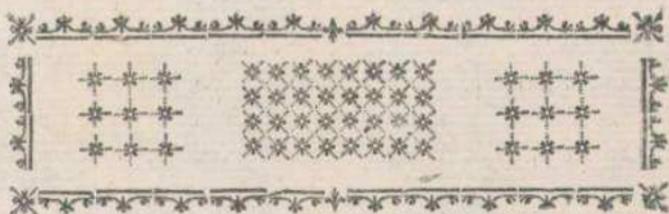
PHILIPPE HOMBERT , paysan du voisinage.

BLAISE , jardinier.

GERMON , }
MARIN , } domestiques.

La scène est dans le château du comte d'Olban.

NANINE ,



NANINE,
OU LE
PRÉJUGÉ VAINCU,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE
DE L'ORME.

LA BARONNE.
IL faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même:
Et nos procès, dont l'embaras extrême

Etai

Était si triste , & si peu fait pour nous ,
Sont enterrés , ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui , tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

LE COMTE.

Qui vous , madame ?

LA BARONNE.

Oui , moi. Depuis deux ans ,

Libres tous deux , comme tous deux parens ,
Pour terminer nous habitons ensemble ;
Le sang , le goût , l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non , monsieur ,

Je parle bien , & c'est avec douleur ;
Et je fais trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage , je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE à part.

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre ,
Que mon mari vous faisait pour ma terre ,
A dû finir en confondant nos droits ,
Dans un hymen dicté par notre choix :

Votre

Votre promesse à ma foi vous engage :
 Vous différez , & qui diffère outrage,

LE COMTE.

J'attens ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

Je la respecte , & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi , non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne ,
 Assûrément vous n'attendez personne ,
 Perfide , ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?

Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;

Vous , votre ton , votre air d'indifférence ,
 Votre conduite , en un mot , qui m'offense ,
 Qui me soulève , & qui choque mes yeux.
 Ayez moins tort , ou défendez-vous mieux.
 Ne vois-je pas l'indignité , la honte ,
 L'excès , l'affront du goût qui vous surmonte ?
 Quoi ! pour l'objet le plus vil , le plus bas ,
 Vous me trompez !

LE COMTE.

Non , je ne trompe pas ;

Diffimuler n'est pas mon caractère.
 J'étais à vous , vous aviez sû me plaire ,
 Et j'espérais avec vous retrouver

Ce que le ciel a voulu m'enlever ;
 Goûter en paix , dans cet heureux asyle ;
 Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille ;
 Mais vous cherchez à détruire vos loix.
 Je vous l'ai dit , l'amour a deux carquois :
 L'un est rempli de ces traits tout de flamme ,
 Dont la douceur porte la paix dans l'ame ,
 Qui rend plus purs nos goûts , nos sentimens ,
 Nos soins plus vifs , nos plaisirs plus touchans :
 L'autre n'est plein que de flèches cruelles ,
 Qui répandant les soupçons , les querelles ,
 Rebutent l'ame , y portent la tiédeur ,
 Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
 Voilà les traits que vous prenez vous-même ,
 Contre nous deux ; & vous voulez qu'on aime !

L A B A R O N N E.

Oui , j'aurai tort. Quand vous vous détachez ,
 C'est donc à moi que vous le reprochez. *
 Je dois souffrir vos belles incartades ,
 Vos procédés , vos comparaisons fades.
 Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
 Que me peut-on reprocher ?

L E C O M T E.

Votre humeur.

N'en doutez pas ; oui , la beauté , madame ,
 Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

L A B A R O N N E.

Mais êtes-vous sans humeur , vous ?

L E C O M T E.

Moi ! non ;

J'en ai sans doute , & pour cette raison ,

Je

Je veux , madame , une femme indulgente ,
 Dont la beauté douce & compatissante ,
 A mes défauts facile à se plier ,
 Daigne avec moi me réconcilier ,
 Me corriger , sans prendre un ton caustique ,
 Me gouverner , sans être tyrannique ,
 Et dans mon cœur pénétrer pas à pas ,
 Comme un jour doux dans des yeux délicats.
 Qui sent le joug le porte avec murmure ;
 L'amour tyran est un Dieu que j'abjure :
 Je veux aimer , & ne veux point servir ;
 C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
 J'ai des défauts , mais le ciel fit les femmes ,
 Pour corriger le levain de nos âmes ,
 Pour adoucir nos chagrins , nos humeurs ,
 Pour nous calmer , pour nous rendre meilleurs ,
 C'est là leur lot : & pour moi je préfère
 Laideur affable à beauté rude & fière.

L A B A R O N N E.

C'est fort bien dit , traître , vous prétendez ,
 Quand vous m'outré , m'insultez , m'excédez ,
 Que je pardonne , en lâche complaisante ,
 De vos amours la honte extravagante ?
 Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
 Excuse en vous les bassesses du cœur ?

L E C O M T E.

Comment , madame ?

L A B A R O N N E.

Oui , la jeune Nanine
 Fait tout mon tort ; un enfant vous domine ,

Une servante, une fille des champs,
 Que j'élevai par mes soins imprudens,
 Que par pitié votre facile mère
 Daigne tirer du sein de la misère.
 Vous rougissez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez ; j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien !

Si je l'aimais, aprenez donc, madame,
 Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Affurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
 De votre rang toute la bienfiance,
 Humilier ainsi votre naissance,
 Et dans la honte, où vos sens sont plongés,
 Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés.

Je ne prens point, quoi qu'on en puisse croire,
 La vanité pour l'honneur & la gloire.
 L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
 Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
 L'homme de bien, modeste avec courage,
 Et la beauté spirituelle, sage,
 Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains ;
 Sont

*Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang ?

LE COMTE.

Etre honnête homme, est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut ; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE COMTE.

Non ; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi le public, l'usage !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage ;
Je me conforme à ses ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, & d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts & sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer

Qui je dois fuir , chercher , louer , blâmer ?
 Quoi , de mon être il faudra qu'on décide ?
 J'ai ma raison : c'est ma mode & mon guide :
 Le finge est né pour être imitateur ,
 Et l'homme doit agir d'après son cœur.

L A B A R O N N E.

Voilà parler en homme libre , en sage.
 Allez , aimez des filles de village ,
 Cœur noble & grand ; soyez l'heureux rival
 Du magister & du greffier fiscal ;
 Soutenez bien l'honneur de votre race.

[L E C O M T E.]

Ah juste ciel ! que faut-il que je fasse ?

S C E N E II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

L E C O M T E.

Q U E veux-tu , toi ?

B L A I S E.

C'est votre jardinier ;

Qui vient , monsieur , humblement supplier
 Votre grandeur.

L E C O M T E.

Ma grandeur ! Eh bien , Blaise ,

Que te faut-il ?

B L A I S E.

Mais , c'est , ne vous déplaît ,

Que je voudrais me marier . . .

LE COMTE.

D'accord ;

Très-volontiers. Ce projet me plait fort.
Je t'aiderai , j'aime qu'on se marie ;
Et la future , est-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah , oui , ma foi , c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé ?

BLAISE.

Certainement,

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien?..

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'opose point

A de pareils amours.

LE COMTE *à part.*

Ciel ! à quel point

On m'avilit ! Non , je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime , impudent !

B L A I S E .

Ah ! pardon.

L E C O M T E .

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

B L A I S E .

Mais... Non ,

Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre ,
 Tant seulement , qu'elle a pour nous du tendre .
 D'un ton si bon , si doux , si familier ,
 Elle m'a dit cent fois , Cher jardinier ,
 Cher ami Blaise , aide-moi donc à faire
 Un beau bouquet de fleurs , qui puisse plaire
 A monseigneur , à ce maître charmant ;
 Et puis d'un air si touché , si touchant ,
 Elle faisait ce bouquet ; & sa vue
 Etait troublée , elle était toute émuë ,
 Toute rêveuse , avec un certain air ,
 Un air , là , qui ! .. peste l'on y voit clair . .

L E C O M T E .

Blaise , va-t'en . . . Quoi , j'aurais sù lui plaire !

B L A I S E .

Ça , n'allez pas trainasser notre affaire .

L E C O M T E .

Hem ! . . .

B L A I S E .

Vous verrez comme ce terrain -là
 Entre mes mains bientôt profitera .
 Répondez donc , pourquoi ne me rien dire ?

L E C O M T E .

Ah ! mon cœur est trop plein . Je me retire . . .
 Adieu , madame .

SCENE

SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou :
 J'en suis certaine. Et comment donc ? par où ?
 Par quels attraits , par quelle heureuse adresse ,
 A-t-elle pû me ravir sa tendresse ?
 Nanine ! ô ciel ! quel choix ! quelle fureur !
 Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE (revenant.)

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Infolente !

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh si fait : parlez un peu pour nous ;
 Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaise mon père
 M'a bien laissé trois bons journaux de terre ;
 Tout est pour elle , écus comptans , journaux,

Tout mon avoir, & tout ce que je vauz ;
 Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, croi que j'en ferais aise,
 Mon pauvre enfant, si je peux te servir ;
 Tous deux ce soir je voudrais vous unir ;
 Je lui pairai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,

Que j'aimerai votre chère personne !

Que de plaisirs ! est-il possible ?

LA BARONNE.

Hélas !

Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au ciel qu'elle devint ta femme !

Atten mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.



SCÈNE IV.

LA BARONNE *seule.*

V It-on jamais une telle aventure ?
 Peut-on sentir une plus vive injure ?
 Plus lâchement se voir sacrifier ?
 Le comte Olban rival d'un jardinier !

(à un laquais.)

Hola, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine,
 C'est mon malheur qu'il faut que j'examine,
 Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
 L'art de séduire & de garder un cœur,
 L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
 Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
 Je crois pourtant que cet indigne amour
 N'a point encor osé se mettre au jour.
 J'ai vû qu'Olban se respecte avec elle ;
 Ah ! c'est encor une douleur nouvelle !
 J'espérerais, s'il se respectait moins,
 D'un amour vrai le traître a tous les soins.
 Ah la voici : je me sens au suplice.
 Que la nature est pleine d'injustice !
 A qui va-t-elle accorder la beauté ?
 C'est un affront fait à la qualité.
 Approchez-vous, venez, mademoiselle.



SCÈNE

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

MAdame. NANINE.

LA BARONNE.

Mais ! est-elle donc si belle ?

Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit , j'aime . . . ah je suis à bout.
Possédons nous . . . Venez :

NANINE.

Je viens me rendre.

A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre

Un peu de tems ; avancez-vous. Comment !
Comme elle est mise ! & quel ajustement !
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure ,

Par mon respect , qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières ,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daignez m'honorer !
Vous vous plaisez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;
Sous cet habit je ne suis point changée.

Vou-

Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Aprochez-moi ce fauteuil... Ah j'enrage...
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre Anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet ?

NANINE.

Il est intéressant :

L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux ; mais ce sont des chimères ;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !

Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANI-

N A N I N E.

Vous me l'avez si souvent répété,
 Que si j'avais ce fond de vanité,
 Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
 Je vous devrais ma guérison, madame.

L A B A R O N N E.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit ?
 Que je la hais ! quoi, belle, & de l'esprit !
 (*avec dépit.*)

Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
 Pour votre enfance.

N A N I N E.

Oui. Puisse ma jeunesse
 Etre honorée encor de vos bontés !

L A B A R O N N E.

Eh bien, voyez si vous le méritez.
 Je prétens, moi, ce jour, cette heure même,
 Vous établir ; jugez si je vous aime.

N A N I N E.

Moi ?

L A B A R O N N E.

Je vous donne une dot. Votre époux
 Est fort bien fait, & très-digne de vous ;
 C'est un parti de tout point fort fortable ;
 C'est le seul même aujourd'hui convenable :
 Et vous devez bien m'en remercier :
 C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

N A N I N E.

Blaise, madame ?

L A B A R O N N E.

Oui, D'où vient ce sourire ?

Héfittez-

Hésitez-vous un moment d'y fouscrire ?
 Mes offes font un ordre , entendez-vous ?
 Obéissez , ou craignez mon courroux.

N A N I N E.

Mais . . .

L A B A R O N N E.

Aprenez qu'un *mais* est une offense ;
 Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
 De refuser un mari de ma main !
 Ce cœur si simple est devenu bien vain ;
 Mais votre audace 'est trop prématurée ;
 Votre triomphe est de peu de durée.
 Vous abusez du caprice d'un jour ,
 Et vous verrez quel en est le retour.
 Petite ingrate , objet de ma colère ,
 Vous avez donc l'insolence de plaire ?
 Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
 Dans le néant dont j'ai sù vous tirer.
 Tu pleureras ton orgueil , ta folie.
 Je te ferai renfermer pour ta vie
 Dans un couvent.

N A N I N E.

J'embrasse vos genoux ;
 Renfermez-moi , mon sort sera trop doux.
 Oui , des faveurs que vous vouliez me faire ,
 Cette rigueur est pour moi la plus chère.
 Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
 J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
 J'y calmerai des allarmes mortelles ,
 Des maux plus grands , des craintes plus cruelles ,
 Des sentimens plus dangereux pour moi ,

Que

Que ce courroux qui me glace d'effroi.
 Madame, au nom de ce courroux extrême,
 Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même;
 Dès cet instant je suis prête à partir.

L A B A R O N N E.

Est-il possible ? & que viens-je d'ouïr ?
 Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

N A N I N E.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
 Mon cœur en a trop besoin.

L A B A R O N N E.

(avec un emportement de tendresse.)

Lève-toi ;

Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi !
 Ma chère amie ! eh bien je vais sur l'heure
 Préparer tout pour ta belle demeure.
 Ah quel plaisir que de vivre en couvent !

N A N I N E.

C'est pour le moins un abri consolant.

L A B A R O N N E.

Non : c'est, ma fille, un séjour délectable.

N A N I N E.

Le croyez-vous ?

L A B A R O N N E.

Le monde est haïssable,

Jaloux.

N A N I N E.

Oh oui.

L A B A R O N N E.

Fou, méchant, vain, trompeur ;
 Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANI-

NANINE.

Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste ,
Qu'il faut le fuir . . .

LA BARONNE.

La chose est manifeste ;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte , ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime

A la fureur , & dès ce moment même ,
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard , hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute ; il faut te rendre
Vers la minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent , à cinq heures sonnantes ;
Sois prête au moins.

SCÈNE VI.

NANINE seule.

Quelles douleurs cuisantes !
Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein !
Quels sentimens combattent dans mon sein !
Hélas ! je suis le plus aimable maître !
En le fuyant je l'offense peut-être :

Mais

Mais en restant , l'excès de ses bontés ,
 M'attirerait trop de calamités ,
 Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
 Madame croit qu'il est pour moi sensible ,
 Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser ;
 Je le redoute , & n'ose le penser.
 De quel courroux madame est animée !
 Quoi , l'on me hait , & je crains d'être aimée !
 Mais moi , mais moi ! je me crains encor plus ;
 Mon cœur troublé de lui-même est confus.
 Que devenir ? De mon état tirée ,
 Pour mon malheur je suis trop éclairée.
 C'est un danger , c'est peut-être un grand tort ,
 D'avoir une ame au-dessus de son sort.
 Il faut partir ; j'en mourrai , mais n'importe.

S C E N E VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais:

LE COMTE.

HOla , quelqu'un , qu'on reste à cette porte.
 Des sièges , vite.

*Il fait la révérence à Nanine , qui lui en
 fait une profonde.*

Afféions-nous ici,

NANINE.

Qui , moi , monsieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi ;

Et je vous rens ce que votre conduite,
 Votre beauté ; votre vertu mérite.
 Un diamant trouvé dans un désert ;
 Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
 Quoi ! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes !
 Ah ! je le vois. Jalouse de vos charmes,
 Notre baronne aura, par ses aigreurs,
 Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non ; sa bonté respectable
 Jamais pour moi ne fut si favorable ;
 Et j'avouârai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine ;

La jalousie en tous les cœurs domine.
 L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflammer ;
 La femme l'est même avant que d'aimer.
 Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère ;
 A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
 L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
 Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
 Croyez surtout que je vous rens justice ;
 J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice ;
 J'admire encor à quel point vous avez
 Développé vos talens cultivés.

De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

N A N I N E.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vû ,
Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naissance ;
Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense,

L E C O M T E.

Ah ! croyez-moi , l'esprit ne s'apprend pas.

N A N I N E.

Je pense trop pour un état si bas ;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

L E C O M T E.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites - moi quel effet
Ce livre Anglais sur votre esprit a fait ?

N A N I N E.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais , monsieur , j'ai dans l'idée ,
Qu'il est des cœurs si grands , si généreux ,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

L E C O M T E.

Vous en êtes la preuve ... Ah ça , Nanine ,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un fort , un rang , moins indigne de vous.

N A N I N E.

Hélas , mon sort était trop haut , trop doux.

L E C O M T E.

Non. Déformais soyez de la famille ;
Ma mère arrive , elle vous voit en fille ;
Et mon estime , & sa tendre amitié ,

Doi-

Doivent ici vous mettre sur un pié.
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait , hélas ! que m'avertir
De mes devoirs . . . Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;
Il est rempli ; le nôtre ne l'est guère.
Il vous falait plus d'aïssance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état,

NANINE.

J'en suis sortie , & c'est ce qui m'accable ;
C'est un malheur peut-être irréparable.

(*se levant.*)

Ah , monseigneur ! ah , mon maître ! écarterz
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuse , pénétrée ,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah , laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je , & que verrais-je au monde ,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non , c'en est trop , je n'y résiste plus.
Qui ? vous , obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse ,
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un tems

Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
 Un père tendre à qui sa fille est chère,
 Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;
 Et je suis juste , & ne suis point galant.
 De la fortune il faut venger l'injure ;
 Elle vous traite mal ; mais la nature ,
 En récompense , a voulu vous doter
 De tous ses biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
 Qu'il m'est permis , sans que je sois ingrate ,
 De disposer de ces dons précieux ,
 Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

S C E N E V I I I .

LE COMTE , NANINE , GERMON.

GERMON.

Madame vous demande ,
 Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que madame attende:

Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
 Sans qu'aussi-tôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
 Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir,

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
 Vous gémissiez... Quoi ! votre cœur murmure !
 Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;

Mais il le faut... O ciel ! c'en est donc fait.

Elle sort.

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

ELle pleurerait. D'une femme orgueilleuse,
 Depuis longtems l'aigreur capricieuse
 La fait gémir sous trop de dureté ;
 Et de quel droit ? par quelle autorité ?
 Sur ces abus ma raison se récrie.

Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.
Eh...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complete
De trois cent louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher les gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

Germon sort.

Ma tendresse

Affûrement n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage.
Mais son état? . . . Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.

Mais

Mais puis-je enfin l'épouser ? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte ?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume . . . Eh bien , elle est cruelle ;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaise ! pourquoi non ?
Blaise est un homme ; il l'aime , il a raison.
Elle fera , dans une paix profonde ,
Le bien d'un seul , & les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers , aux rois ;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

Fin du premier acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

A H ! cette nuit est une année entière.
 Que le sommeil est loin de ma paupière !
 Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
 Un doux repos rafraîchit ses attraits :
 Et moi je vais , je cours , je veux écrire ,
 Je n'écris rien ; vainement je veux lire ;
 Mon œil troublé voit les mots sans les voir ,
 Et mon esprit ne les peut concevoir.
 Dans chaque mot le seul nom de Nanine
 Est imprimé par une main divine.
 Hola , quelqu'un , qu'on vienne. Quoi ! mes gens
 Sont-ils pas las de dormir si longtems ?
 Geïmon , Marin.

MARIN *derrière le théâtre.*
 J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !
 Eh ! venez vite , il fait jour : le tems presse !
 Arrivez donc.

MARIN.
 Eh , monsieur , quel lutin

Vous

Vous a fans nous éveillé si matin ?

L E C O M T E.

L'amour.

M A R I N.

Oh, oh ! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

L E C O M T E.

Je veux, mon cher Marin ;
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & sage,
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits ;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris ;
Crève tous les chevaux.

M A R I N.

Vous voilà pris.

J'entens, j'entens. Madame la baronne
Est la maitresse aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épousez ?

L E C O M T E.

Quel que soit mon projet,

Vole & revien.

M A R I N.

Vous serez satisfait.



S C E N E

S C E N E II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Q Uoi ! j'aurai donc cette douceur extrême ,
 De rendre heureux , d'honorer ce que j'aime .
 Notre baronne avec fureur criera ,
 Très-volontiers , & tant qu'elle voudra .
 Les vains discours , le monde , la baronne ,
 Rien ne m'émeut , & je ne crains personne .
 Aux préjugés c'est trop être soumis ,
 Il faut les vaincre , ils sont nos ennemis ;
 Et ceux qui font les esprits raisonnables ,
 Plus vertueux , sont les seuls respectables .
 Eh mais . . . quel bruit entens-je dans ma cour ?
 C'est un carrosse . Oui . . . mais . . . au point du jour
 Qui peut venir ? . . . C'est ma mère peut-être .
 Germon . . .

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Voi ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hazard ?

Qui vient ici ?

GER-

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment , on part ?

GERMON.

Madame la baronne

Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne ;

Que pour jamais puisse-t-elle fortir !

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La suivante

Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente

Part avec elle ; elle va , ce matin ,

Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons , volons. Mais quoi ! que vais-je faire ?

Pour leur parler je suis trop en colère ,

N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :

On verrait trop toute ma passion.

Qu'on ferme tout , qu'on vole , qu'on l'arrête ;

Répondez - moi d'elle sur votre tête :

Amenez-

Amenez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah juste ciel !

On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
 Qu'ai-je donc fait , pourquoi , par quel caprice ,
 Par quelle ingrate & cruelle injustice ?
 Qu'ai-je donc fait , hélas ! que l'adorer ,
 Sans la contraindre , & fans me déclarer ,
 Sans allарmer sa timide innocence ?
 Pourquoi me fuir ? je m'y pers plus j'y pense.

S C E N E III.

LE COMTE , NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine : est-ce vous que je voi ?
 Quoi , vous voulez vous dérober à moi ?
 Ah répondez , expliquez-vous de grace.
 Vous avez craint , fans doute , la menace
 De la baronne ; & ces purs sentimens
 Que vos vertus m'inspirent dès longtems ,
 Plus que jamais l'auront fans doute aigrie.
 Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
 De nous quitter , d'arracher à ces lieux
 Leur seul éclat , que leur prêtaient vos yeux ?
 Hier au soir , de pleurs toute trempée ,
 De ce dessein étiez-vous occupée ?
 Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblant à vos genoux;

LE COMTE *la relevant.*

Ah parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien?

NANINE.

Madame, que j'honore,

Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ferait vous? qu'entens-je? ah malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue: oui, je l'ai conjurée

De mettre un frein à mon ame égarée,...

Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle? à qui donc?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi toute honteuse,

Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,

Moi qui repousse avec un vain effort

Des sentimens au-dessus de mon sort,

Que vos bontés avaient trop élevée,

Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah Nanine! & de quoi?

NA-

N A N I N E.

D'avoir osé soulever contre moi
 Votre parente, autrefois ma maîtresse.
 Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse ;
 Elle a raison ; & j'ai près d'elle hélas !
 Un tort bien grand . . . qui ne finira pas.
 J'ai craint ce tort , il est peut-être extrême.
 J'ai prétendu m'arracher à moi-même ,
 Et déchirer dans les austérités ,
 Ce cœur trop haut , trop fier de vos bontés ,
 Venger sur lui sa faute involontaire.
 Mais ma douleur, hélas ! la plus amère ,
 En perdant tout , en courant m'éclipser ,
 En vous fuyant , fut de vous offenser.

LE COMTE (*Se détournant & se promenant.*)

Quels sentimens , & quelle ame ingénue !
 En ma faveur est-elle prévenue ?
 A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

N A N I N E.

Cent fois pardon , si je vous ai déplû.
 Mais permettez qu'au fond d'une retraite
 J'aïlle cacher ma douleur inquiète ,
 M'entretenir en secret à jamais ,
 De mes devoirs , de vous , de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez ; la baronne
 Vous favorise , & noblement vous donne
 Un domestique , un rustre pour époux ;
 Moi j'en fais un moins indigne de vous.
 Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise ,

Jeune , honnête homme , il est fort à son aise ;
 Je vous répons qu'il a des sentimens ;
 Son caractère est loin des mœurs du tems ;
 Et je me trompe , ou pour vous j'envifage
 Un destin doux , un excellent ménage.
 Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
 Vaut-il pas bien le couvent ?

N A N I N E.

... Non , monsieur ...

Ce nouveau bien que vous daignez me faire ,
 Je l'avoûrai , ne peut me satisfaire.
 Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
 Daignez y lire , & voyez ce qu'il sent.
 Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
 Un jardinier , un monarque du monde ,
 Qui pour époux s'offriraient à mes vœux ,
 Egalement me déplairaient tous deux.

L E C O M T E.

Vous décidez mon fort. Eh bien , Nanine ,
 Connaissez donc celui qu'on vous destine.
 Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;
 Il vous adore , & cet époux . . . c'est moi.
 L'étonnement , le trouble l'a faisie.
 Ah parlez-moi ; disposez de ma vie ;
 Ah reprenez vos sens trop agités.

N A N I N E.

Qu'ai-je entendu !

L E C O M T E.

Ce que vous méritez.

N A N I N E.

Quoi vous m'aimez ? .. Ah gardez-vous de croire ,
 Que

Que j'ose user d'une telle victoire.
 Non , monsieur , non , je ne souffrirai pas ;
 Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas.
 Un tel hymen est toujours trop funeste ;
 Le goût se passe , & le repentir reste.
 J'ose à vos pieds attester vos ayeux....
 Hélas sur moi ne jetez point les yeux.
 Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
 Formé par vous , ce cœur est votre ouvrage ;
 Il en ferait indigne désormais ,
 S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
 Oui , je vous dois des refus. Oui , mon ame
 Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non , vous ferez ma femme.

Quoi ! tout-à-l'heure , ici vous m'assuriez ,
 Vous l'avez dit , que vous refuseriez
 Tout autre époux , fût-ce un prince.

N A N I N E.

Oui sans doute ,

Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous ?

N A N I N E.

Aurais-je fui ?

Craindrais-je tant , si vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

N A N I N E.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménéez.

NANINE.

Songez...

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...]

LE COMTE.

Tout est prévu,

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...]

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie,

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.

Tout sera prêt, & tout est ordonné.

NANINE.

Quoi, malgré moi votre amour obstiné....]

LE COMTE.

Oui, malgré vous ma flamme impatiente

Va tout presser pour cette heure charmante;

Un seul instant je quitte vos attraits,

Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.

Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.



SCENE IV.

NANINE *seule.*

Ciel ! est-ce un rêve ? & puis-je croire encore
 Que je parvienne au comble du bonheur ?
 Non , ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
 Tout grand qu'il est , qui me plaît & me frappe :
 A mes regards tant de grandeur échape,
 Mais épouser ce mortel généreux,
 Lui , cet objet de mes timides vœux,
 Lui que j'avais tant craint d'aimer , que j'aime,
 Lui qui m'élève au-dessus de moi-même ;
 Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
 Je devrais... non , je ne peux plus le fuir ;
 Non , mon état ne saurait se comprendre.
 Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre ?
 Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
 Dans ma faiblesse il m'envoie un apui.
 Peut-être même... Allons , il faut écrire ;
 Il faut... par où commencer , & que dire ?
 Quelle surprise ! Ecrivons promptement ,
 Avant d'oser prendre un engagement.

Elle se met à écrire.

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la baronne,
 En ma faveur vous a parlé, mignonne.
 Ouais. Elle écrit sans me voir seulement.

NANINE *écrivait toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec vraiment.

NANINE *écrivait.*

A chaque mot mon embarras redouble;
 Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
 Qu'elle a d'esprit! & que n'en ai-je autant!
 Ça, je disais...

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose

Par son maintien: devant elle je n'ose
 M'expliquer... là... tout comme je voudrais:
 Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE,

NANINE.

Je te fais la justice

De me fier à ta discrétion ,

A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez sans façon :

Car , voyez-vous , Blaise est prêt à tout faire ,

Pour vous servir ; vite , point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain ,

A Rémival , à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village

Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage ?

Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva ;

Informe-t'en. Tâche de lui remettre ;

Mais sans délai , cet argent , cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne aussi ce paquet ;

Monte à cheval , pour avoir plus tôt fait :

Pars , & sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.

Philippe Hombert est un heureux manant ;
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !
Est-ce une dette ?

N A N I N E.

Elle est très-avérée ;

Il n'en est point , Blaise , de plus sacrée.
Ecoute. Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami , tu me rendras ma lettre ;
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

B L A I S E.

Mon cher ami !

N A N I N E.

Je me fie à ta foi.

B L A I S E.

Son cher ami !

N A N I N E.

Va , j'attens tout de toi.

S C E N E VI.

L A B A R O N N E , B L A I S E.

B L A I S E.

D'Où diable vient cet argent ? quel message !
Il nous aurait aidé dans le ménage !
Allons , elle a pour nous de l'amitié.
Et ça vaut mieux que de l'argent , morgué :
Courons , courons.

(Il met l'argent & le paquet dans sa poche : il rencontre
la baronne , & la heurte.)

NANINE,

LA BARONNE.

Eh, le butor !... arrête!

L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?

Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?

Monseigneur le comte est-il bien en colère ?

Quel billet est-ce-là ?

BLAISE.

C'est un mystère.

Peste !...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! Elle pourrait

Avoir écrit, te charger d'un message ?

Donne, ou je romps soudain ton mariage :

Donne, te dis-je.

BLAISE *riant*.

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE *riant encore*.

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

Elle décachète la lettre.

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAI-

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah qu'elle est bien attrapée!
 Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
 Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
 Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse:
 Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *seule.*

Lisons. » Ma joie & ma tendresse
 » Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur;
 » Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
 » Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
 » Entre vos bras je ne puis me jeter!
 » Je vous conjure au moins de vouloir prendre
 » Ces deux paquets; daignez les accepter.
 » Sachez qu'on m'offre un fort digne d'envie,
 » Et dont il est permis de s'éblouir;
 » Mais il n'est rien que je ne sacrifie
 » Au seul mortel que mon cœur doit chérir.
 Ouais. Voilà donc le style de Nanine,
 Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
 Comme elle fait parler la passion!
 En vérité ce billet est bien bon.
 Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise!
 Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
 Vous m'enleviez en secret mon amant,

Vous avez feint d'aller dans un couvent ;
 Et tout l'argent que le comte vous donne ;
 C'est pour Philippe Hombert ? Fort bien , friponne ;
 J'en suis charmée , & le perfide amour
 Du comte Olban méritait bien ce tour.
 Je m'en doutais , que le cœur de Nanine
 Était plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE , LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez , venez , homme à grands sentimens ,
 Homme au dessus des préjugés du tems ,
 Sage amoureux , philosophe sensible ,
 Vous allez voir un trait assez risible.
 Vous connaissez sans doute à Rémival ,
 Monsieur Philippe Hombert votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels discours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être

Ce billet-là vous le fera connaître.
 Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon :

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison ,
 Mon parti pris je suis inébranlable.
 Contentez-vous du tour abominable
 Que vous vouliez me jouer ce matin.

L A

L A B A R O N N E.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire ;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.

Tandis que le comte lit.

Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut sa bile....
Eh bien, monsieur, que pensez-vous du style ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien :
Oh, le pauvre homme ! il le méritait bien,

L E C O M T E.

Ai-je bien lu ? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide !

L A B A R O N N E.

Je le connais, il est né violent ;
Il est prompt, ferme ; il va dans un moment
Prendre un parti.

S C E N E I X.

L E C O M T E , L A B A R O N N E , G E R M O N .

G E R M O N .

V Oici dans l'avenue
Madame Olban.

L A B A R O N N E.

La vieille est revenue ?

G E R.

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous ?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON *criant*.

Monsieur.

LE COMTE.

Plait-il ?

GERMON *haut*.

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE *d'un air froid & sec*.

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre ;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne !

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GER-

GERMON.

Allons.

Il sort.

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH! je respire; enfin nous l'emportons:
 Vous devenez un homme raisonnable.
 Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable,
 Qu'on tient toujours de son premier état,
 Et que les gens, dans un certain éclat,
 Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
 Le sang fait tout, & la naissance donne
 Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus;
 Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
 A quelquefois ses accès de folie:
 Chacun s'égare, & le moins imprudent
 Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle

Doit

Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos sermens

Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entens;

Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage,

Qui peut ici réparer mon outrage.

Indignement notre hymen différé

Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.

Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.



SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE,
LA BARONNE.

LE COMTE à sa mère.

MADAME, j'aurais dû...

à part..

à sa mère.

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....

à part.

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frapée;
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.

faisant une petite révérence à la baronne.

Bon jour, madame.

L A B A R O N N E *à part.*

Hom! La vieille bégueule!

Madame, il faut vous laisser le plaisir

D'entretenir monsieur tout à loisir.

Je me retire.

Elle sort.

S C E N E X I I.

L A M A R Q U I S E , L E C O M T E.

L A M A R Q U I S E,

*parlant fort vite , & d'un ton de petite vieille babillarde.***E**H bien , monsieur le comte ,

Vous faites donc à la fin votre compte

De me donner la baronne pour bru ;

C'est sur cela que j'ai vite accouru.

Votre baronne est une acariâtre ,

Impertinente , altièrè , opiniâtre ,

Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;

Qui l'an passé , chez la marquise Agard ,

En plein souper me traita de bavarde ;

D'y plus souper désormais Dieu m'en garde.

Bavarde , moi ! Je fais d'ailleurs très-bien

Qu'elle n'a pas , entre nous , tant de bien :

C'est un grand point , il faut qu'on s'en informe ;

Car on m'a dit que son château de l'Orme

A son mari n'appartient qu'à moitié ;

Qu'un vieux procès , qui n'est pas oublié ,

Lui disputait la moitié de la terre :

Pai

J'ai sù cela de feu votre grand-père :
 Il difait vrai ; c'était un homme , lui ;
 On n'en voit plus de fa trempe aujourd'hui ,
 Paris est plein de ces petits bouts d'homme ,
 Vains , fiers , fous , fots , dont le caquet m'affomme ;
 Parlants de tout avec l'air empressé ,
 Et se moquants toujours du tems passé :
 J'entens parler de nouvelle cuisine ,
 De nouveaux goûts ; on crève , on se ruine :
 Les femmes font sans frein , & les maris
 Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *relisant le billet.*

Qui l'aurait crû ? Ce trait me desespère.
 Eh bien , Germon ?

S C E N E XIII.

LA MARQUISE , LE COMTE , GERMON.

GERMON.

V Oici votre notaires

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier ,

Qu'elle devait , monsieur , vous envoyer.

LE COMTE *lisant.*

Donne... fort bien. Elle m'aime , dit-elle ;
 Et par respect me refuse !.. Infidelle !

Tu

Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'est sa baronne; & l'amour le domine.

LE COMTE à *Germon*.

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine; hélas! madame, que l'on chasse;
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez; je n'entens point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchanterait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle

Serait

Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
 Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit,
 Vous prétendez tout faire à votre tête :
 Chasser Nanine est un trait malhonnête.

L E C O M T E.

Quoi ! seule, à pied, sans secours, sans argent !

G E R M O N.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'instant
 Un vieux bon homme à vos gens se présente :
 Il dit que c'est une affaire importante,
 Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;
 Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

L E C O M T E.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
 Suis-je en état de parler à personne ?

L A M A R Q U I S E.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi ;
 Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
 Chasser Nanine, & faire un mariage
 Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas sage.
 Allez, trois mois ne seront pas passés,
 Que vous serez l'un de l'autre lassés.
 Je vous prédis la pareille aventure
 Qu'à mon cousin le marquis de Marmure,
 Sa femme était aigre comme verjus ;
 Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
 En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
 Deux mois après tous deux se séparèrent ;
 Madame alla vivre avec un galant,
 Fat, petit-maitre, escroc, extravagant ;

Et monsieur prit une franche coquette ;
 Une intrigante & friponne parfaite,
 Des soupers fins , la petite maison ,
 Chevaux , habits , maître d'hôtel fripon ,
 Bijoux nouveaux pris à crédit , notaires ,
 Contrats vendus & dettes usuraires :
 Enfin , monsieur & madame , en deux ans ,
 A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
 Je me souviens encor d'une autre histoire ,
 Bien plus tragique , & difficile à croire ;
 C'était.

LE COMTE.

Ma mère , il faut aller diner ;
 Venez. O ciel ! ai-je pû soupçonner
 Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable :
 Allons , je vais la raconter à table ;
 Et vous pourrez tirer un grand profit ,
 En tems & lieu , de tout ce que j'ai dit.

Fin du second acte.



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

NANINE *vêtue en paysane*, GERMON.

NOUS pleurons tous en vous voyant partir.

GERMON.

J'ai tardé trop, il est tems de partir.

NANINE.

Quoi ! pour jamais, & dans cet équipage ?

GERMON.

L'obscurité fut mon premier partage.

NANINE.

Quel changement ! Quoi du matin au soir !
Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

GERMON.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

NANINE.

J'admire encor des regrets si paisibles :
Certes, mon maitre est bien mal avisé ;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, & vous fait cet outrage.
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

GERMON.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui,
Il peut user du droit de les reprendre.

G E R M O N.

A ce trait-là qui Diable eût pû s'attendre ?
En cet état qu'allez vous devenir ?

N A N I N E.

M: retirer, longtems me repentir.

G E R M O N.

Que nous allons haïr notre baronne !

N A N I N E.

Mes maux font grands, mais je les lui pardonne.

G E R M O N.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

N A N I N E.

Vous lui direz que je le remercie,
Qu'il m'ait rendu à ma première vie;
Et qu'a jamais sensible à ses bontés,
Je n'oublierai, .. rien... que ses cruautés.

G E R M O N.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais partout avec vous m'établir;
Mais monsieur Blaise a sù nous prévenir.
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter & vous fuivre.

N A N I N E.

On est bien loin de me fuivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée... & par qui ?...

G E R M O N.

Le Démon

A mis du sien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons... & monsieur se marie.

N A

C O M E D I E.

N A N I N E.

Il se marie ? ... Ah ! partons de ce lieu ;

Il fut pour moi trop dangereux .. Adieu ...

(Elle sort.)

G E R M O N.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure ;

Comment chasser pareille créature !

Elle paraît une fille de bien :

Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

S C E N E I I.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien , Nanine est donc enfin partie ?

G E R M O N.

Oui , c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

G E R M O N.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin

Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

G E R M O N.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas , Nanine ,

Sans écuyer , fort tristement chemine ,

Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

D d 3

GER-

NANINE;

GERMON.

Où : mais aparamment

Chez ses amis.

LE COMTE.

A Remival , fans doute.

GERMON.

Oui , je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin ,

Où la baronne allait dès ce matin :

Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure

Dans cette utile & décente demeure ;

Ces cent louis la feront recevoir.

Va : . . . garde-toi de laisser entrevoir

Que c'est un don que je veux bien lui faire ;

Di-lui que c'est un présent de ma mère ;

Je te défens de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(Il fait quelques pas.)

LE COMTE.

Germon ,

A son départ , tu dis que tu l'as vûe ?

GERMON.

Eh ! oui , vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faisait bien mieux ,

Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :

Elle voulait ne pas pleurer.]

LE COMTE.

A-t-elle

Dit quelque mot qui marque , qui décèle
Ses sentimens ? As-tu remarqué ? ...

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin , Germon , parlé de moi ?

GERMON.

Oh ! oui , beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien , di-moi donc , traître ,

Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;

Que vous avez des vertus , des bontés ; ...

Qu'elle oubliera tout , ... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va ... mais surtout garde qu'elle revienne.

(Germon sort.)

Germon ?

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te souviennne ;

Si par hazard , quand tu la conduiras ,
Certain Hombert venait suivre ses pas ,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui poliment à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi ; je fers fidèlement.
Le jeune Hombert , dites-vous ?

NANINE,

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
 Mais le premier que je verrai paraître ,
 Sera rossé de la bonne façon ;
 Et puis après il me dira son nom.

(Il fait un pas & revient.)

Ce jeune Hombert est quelque amant , je gage ;
 Un beau garçon , le coq de son village.
 Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéi promptement,

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
 Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être ;
 On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah ! cours , te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

HElas , il a raison ;

Il prononçait ma condamnation :
 Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame ;
 Je me punis ; la baronne est ma femme,
 Il le faut bien , le sort en est jetté ;
 Je souffrirai , je l'ai bien mérité.
 Ce mariage est au moins convenable :
 Notre baronne a l'humeur peu traitable ,

Mais,

Mais, quand on veut, on fait donner la loi,
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE,
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.
O R-ça, mon fils, vous épousez madame?

LE COMTE.
Eh, oui.

LA MARQUISE.
Ce soir elle est donc votre femme ?
Elle est ma bru ?

LA BARONNE.
Si vous le trouvez bon,
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.
Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.
Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.
J'amènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, & moi je la marie ;
Je fais la nôce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne peux me passer ;

C'est

C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère ;

Ne foyez pas contre nous en colère ;
Laissez Nanine aller dans un couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui , croyez-nous , madame , une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien , c'est beaucoup. J'entens , j'entens fort bien,
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela se peut , car elle est si jolie :
Je m'y connais : on tente , on est tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles sont toujours un peu coquettes.
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ça , contez-moi , sans nul déguisement ,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi , vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine

D'a-

D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez. . . .

SCENE V.

LE COMTE , LA MARQUISE ,
LA BARONNE , MARIN *en bottes.*

MARIN.

ENfin , tout est baclé ;
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce ?

MARIN.

J'ai parlé

A nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Qui , tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; & vous serez contente
De la berline ; elle est bonne , brillante ,
Tous les panneaux par Martin sont vernis ;
Les diamans sont beaux , très - bien choisis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles ,
D'un goût charmant. . . Oh ! rien n'approche d'elles.

La

LA BARONNE (*au Comte.*)

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE (*à part.*)

Oui... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera

Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre nôce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revû le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a trainé bien longtems.

LA MARQUISE (*à part.*)

Ah! je voudrais qu'il trainât quarante ans.

MARIN.

Dans ce fallon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure:
Depuis longtems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:
Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame ?

Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands,
De rebuer ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,

Les écouter d'un air affable , doux.
 Ne font-ils pas hommes tout comme nous ?
 On ne fait pas à qui l'on fait injure ;
 On se repent d'avoir eu l'ame dure.
 Les orgueilleux ne prospèrent jamais.

(à Marin.)

Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.

(Il sort.)

LE COMTE.

Pardon , ma mère , il a falu vous rendre
 Mes premiers soins , & je suis prêt d'entendre
 Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE , LA MARQUISE , LA BARONNE , le Payfan.

LA MARQUISE au payfan.
A Prochez-vous , parlez , ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! monsieur , écoutez-moi de grace ;
 Je suis . . Je tombe à vos pieds , que j'embrasse ;
 Je viens vous rendre . .

LE COMTE.

Ami , relevez-vous ;
 Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
 D'un tel orgueil je suis trop incapable ;

VOUS

Vous avez l'air d'être un homme estimable.
 Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
 A qui parlai-je ?

LA MARQUISE.

Allons rassûre toi.

LE PAYSAN.

Je suis , hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! monseigneur , voilà ce que j'ai craint ;
 Voilà le coup dont mon cœur est atteint :
 J'ai bien pensé qu'une somme si forte
 N'appartient pas à des gens de sa sorte :
 Et les petits perdent bientôt leurs mœurs ,
 Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison ; mais il trompe ; & Nanine
 N'est point sa fille , elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parens
 Je la laissai dès ses plus jeunes ans ;
 Ayant perdu mon bien avec sa mère ,
 J'allai servir , forcé par la misère ,
 Ne voulant pas , dans mon funeste état ,
 Qu'elle passât pour fille d'un soldat ,
 Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je considère

Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plait, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable :

J'estime plus un vertueux soldat,

Qui de son sang sert son prince & l'état,

Qu'un important, que sa lâche industrie

Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vû beaucoup de combats ;

Comptez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,

Permettez-moi seulement de vous dire,

Qu'on me promet cent fois de m'avancer :

Mais sans apui comment peut-on percer ?

Toujours jetté dans la foule commune,

Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Ei, quelle idée !

LE PAYSAN, à la Baronne.

Hélas ! madame, non ?

Mais je suis né d'une honnête famille ;

Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE,

Que vouliez-vous de mieux ?

NANINE,

LE COMTE.

Eh ! poursuivez :

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grace , achevez :

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
 Qu'elle y vivait bien traitée & chérie,
 Heureux alors , & bénissant le ciel,
 Vous , vos bontés , votre soin paternel ,
 Je suis venu dans le prochain village ,
 Mais plein de trouble & craignant son jeune âge ,
 Tremblant encor , lorsque j'ai tout perdu ,
 De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au discours de madame ,
 Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame ;
 Je vois fort bien que ces cent louis d'or ,
 Des diamans , sont un trop grand trésor ,
 Pour les tenir par un droit légitime :
 Elle ne peut les avoir eus sans crime,
 Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur ,
 Et j'en mourrai de honte & de douleur.
 Je suis venu soudain pour vous les rendre ;
 Ils sont à vous , vous devez les reprendre ;
 Et si ma fille est criminelle , hélas !
 Punissez-moi , mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah , mon cher fils , je suis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe ? est-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(Il tire la bourse & le paquet.)

Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés,

Elle en a fait un respectable usage.

C'est donc à vous qu'on a fait le message ?

Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,

A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'est à vous que le présent s'adresse ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendresse !

Des deux côtés quel excès de vertu !

Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel mystère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

Théâtre. Tom. IV.

Ee

La

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer ?

J'ai fait un crime, il le faut réparer.

Si vous saviez combien je suis coupable !

J'ai maltraité la vertu respectable.

Il va lui-même à un de ses gens.

Hola, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement ?

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant,

Vous devriez être sa protectrice,

Quand on a fait une telle injustice,

Sachez de moi que l'on ne doit rougir

Que de ne pas assez se repentir.

Monsieur mon fils a souvent des lubies,

Que l'on prendrait pour de franches folies :

Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;

Il est né bon, j'en fais ce que je veux.

Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante :

Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !

Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !

Quel sentiment étrange est dans son cœur ?

Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire

Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entens.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats,
Vous hésitez ?

LE COMTE *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.

Vous connaissez mon ame & sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux,

Je le termine ; & dès l'instant je donne ,
 Sans nul regret , fans détour j'abandonne
 Mes droits entiers , & les prétentions ,
 Dont il naquit tant de divisions.
 Que l'intérêt encor vous en revienne ;
 Tout est à vous , jouïſſez-en fans peine.
 Que la raïſon faſſe du moins de nous
 Deux bons parens , ne pouvant être époux.
 Oublions tour , que rien ne nous aigriffe :
 Pour n'aimer pas , faut-il qu'on ſe haïſſe ?

L A B A R O N N E .

Je m'attendais à ton manque de foi.
 Va , je renonce à tes préſens , à toi.
 Traître , je vois avec qui tu vas vivre ,
 A quel mépris ta paſſion te livre.
 Sers noblement ſous les plus viles loix ;
 Je t'abandonne à ton indigne choix. *Elle ſort.*

S C E N E V I I .

LE COMTE , LA MARQUISE , PHILIPPE
 H O M B E R T .

L E C O M T E .

NOn , il n'eſt point indigne ; non , madame ;
 Un fol amour n'aveugla point mon ame.
 Cette vertu qu'il faut récompenſer ,
 Doit m'attendrir , & ne peut m'abaïſſer.
 Dans ce vieillard , ce qu'on nomme baſſeſſe

Fait

Fait son mérite ; & voilà sa noblesse.
 La mienne à moi , c'est d'en payer le prix.
 C'est pour des cœurs par eux-même annoblis,
 Et distingués par ce grand caractère ,
 Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
 Et leur naissance, avec tant de vertus ,
 Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? & que voulez-vous dire ?

SCENE DERNIERE.

LE COMTE , LA MARQUISE , NANINE ,
 PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE à sa mère.

SON seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois , ma chère enfant.
 Elle est vêtue un peu mesquinement :
 Mais qu'elle est belle , & comme elle a l'air sage !

NANINE

(*courant entre les bras de Philippe Hombert , après
 s'être baissée devant la Marquise.*)

Ah ! la nature a mon premier hommage.
 Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah , monsieur ,
 Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
 L'indigne affront qu'un mérite si rare ,
 Dans ma maison , put de moi recevoir ?
 Sous quel habit revient-elle nous voir !
 Il est trop vil , mais elle le décore.
 Non , il n'est rien que Nanine n'honore.
 Eh bien , parlez : auriez-vous la honte
 De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne ,
 Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
 Je n'ai pas crû que vous pussiez jamais
 Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage ,
 Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
 Je ne veux plus commander qu'une fois ,
 Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit , & sa reconnaissance...

NANINE à son père.

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui , je vous avertis ,
 Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
 Je vous ai vûe aux genoux de ma mère ,
 Je vous ai vûe embrasser votre père ;
 Ce qui vous reste en des momens si doux...
 C'est... à leurs yeux.. , d'embrasser... votre époux.

NANI-

Moi!

NANINE.

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille

Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre;
Que jusques-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux,

L'intérêt seul a fait cent mariages.

Nous avons vû les hommes les plus sages

Ne consulter que les mœurs & le bien:

Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;

Et je ferai par goût & par justice,

Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

Ma mère, enfin terminez ces combats,

Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;

Opofez-

440 NANINE, COMEDIE.

Oposez-vous à sa flamme ,... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle , il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui , laissez-moi l'adorer.
Voyez mon fort , voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous apeller ma mère ?

LA MARQUISE.

Oui , tu le peux , tu le dois ; c'en est fait ;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense ,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

Fin du troisième & dernier acte.



TABLE

T A B L E

D E S P I È C E S

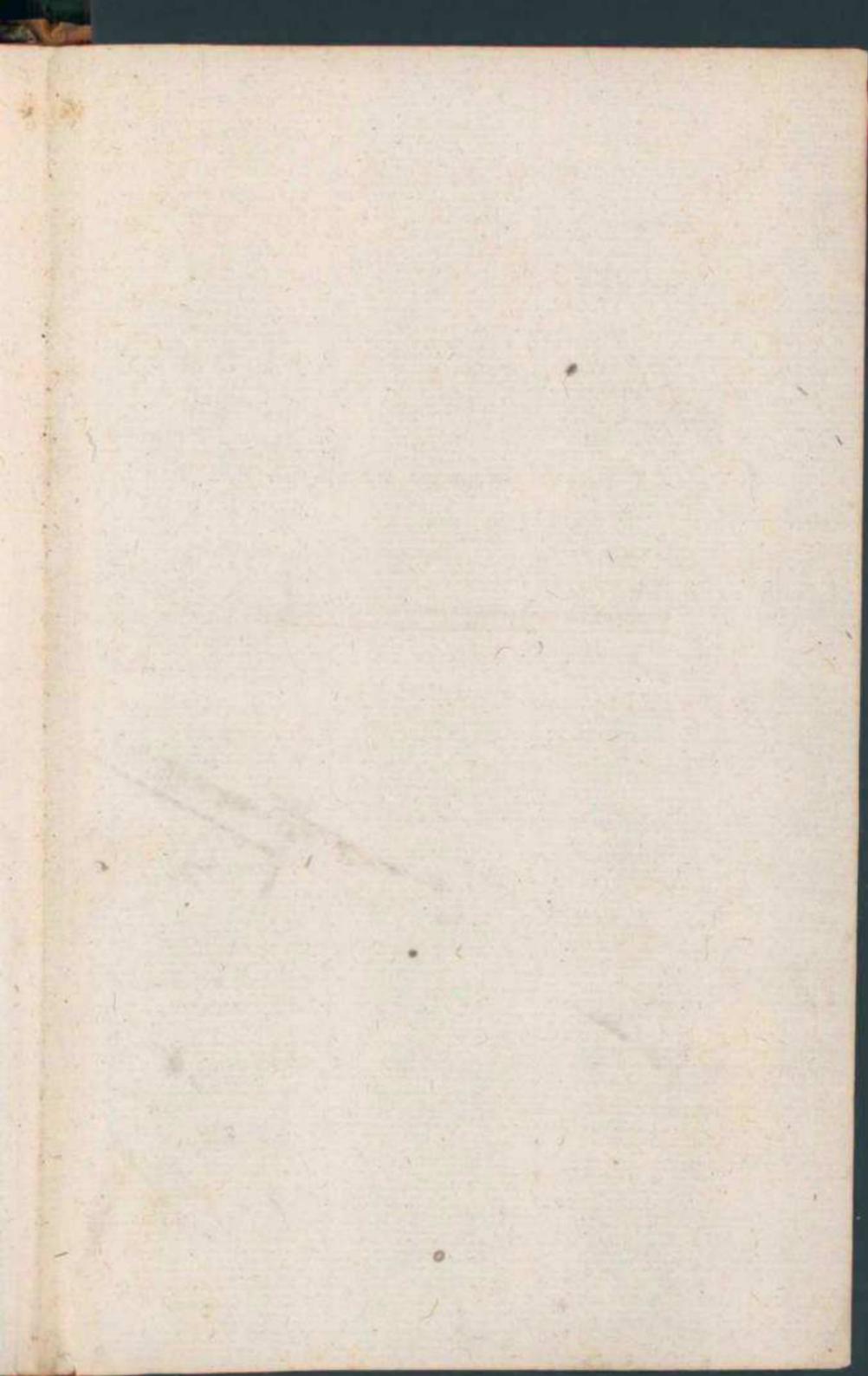
contenues dans ce volume.

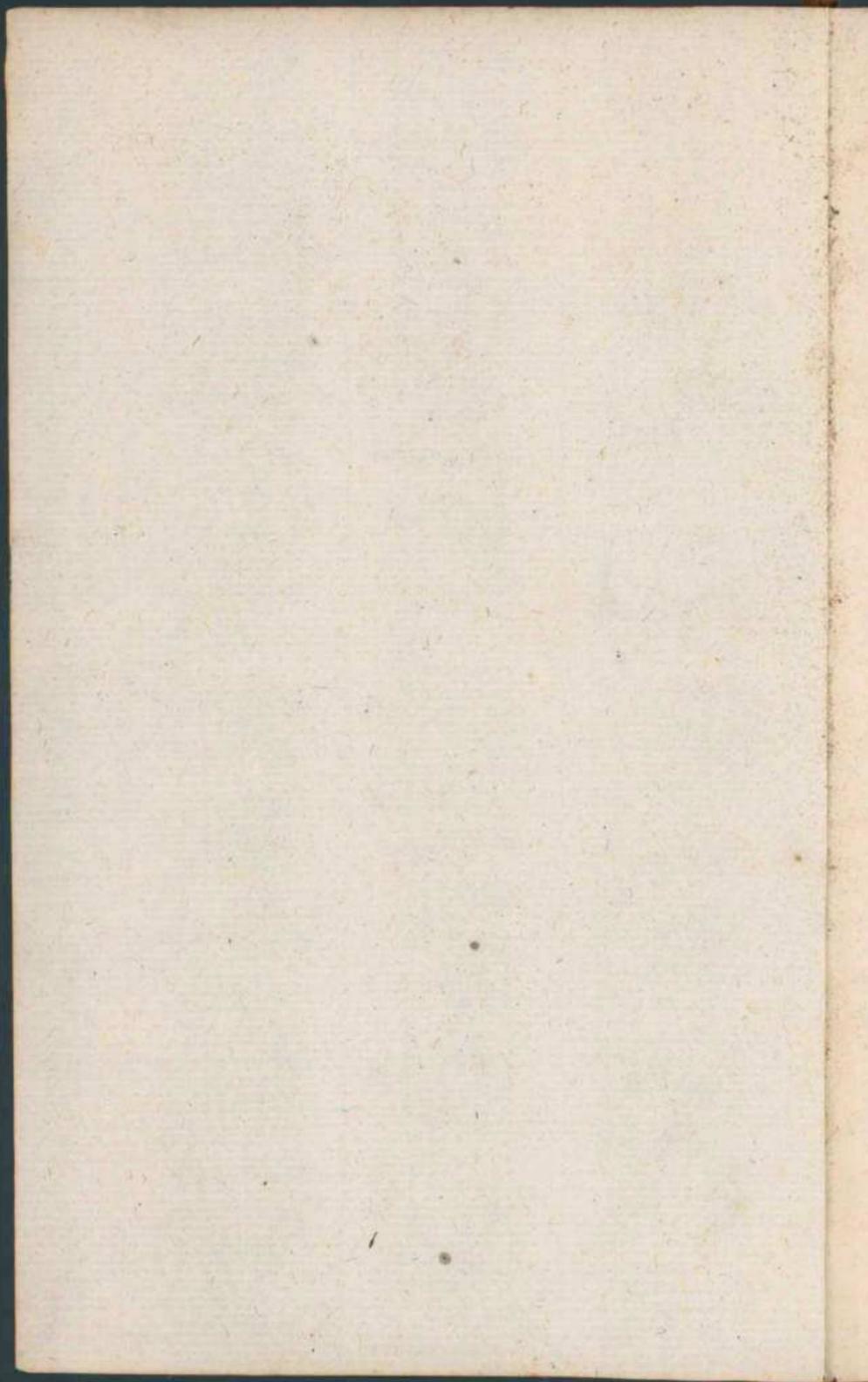
<i>Epître à monseigneur le maréchal duc de Richelieu , au sujet de l'ORPHELIN DE LA CHINE.</i>	page 7
<i>Lettre à monsieur J. J. R. C. D. G.</i>	15
<i>l'ORPHELIN DE LA CHINE ,</i> <i>tragédie.</i>	21
<i>Préface sur l'ENFANT PRODIGE.</i>	95
<i>l'ENFANT PRODIGE , comédie.</i>	102
<i>Epître en vers à madame la marquise de Prie ,</i> <i>au sujet de l'INDISCRET.</i>	199
<i>l'INDISCRET , comédie.</i>	201
<i>Avertissement sur LA PRUDE.</i>	240
<i>Théâtre. Tom. IV.</i>	Ff LA

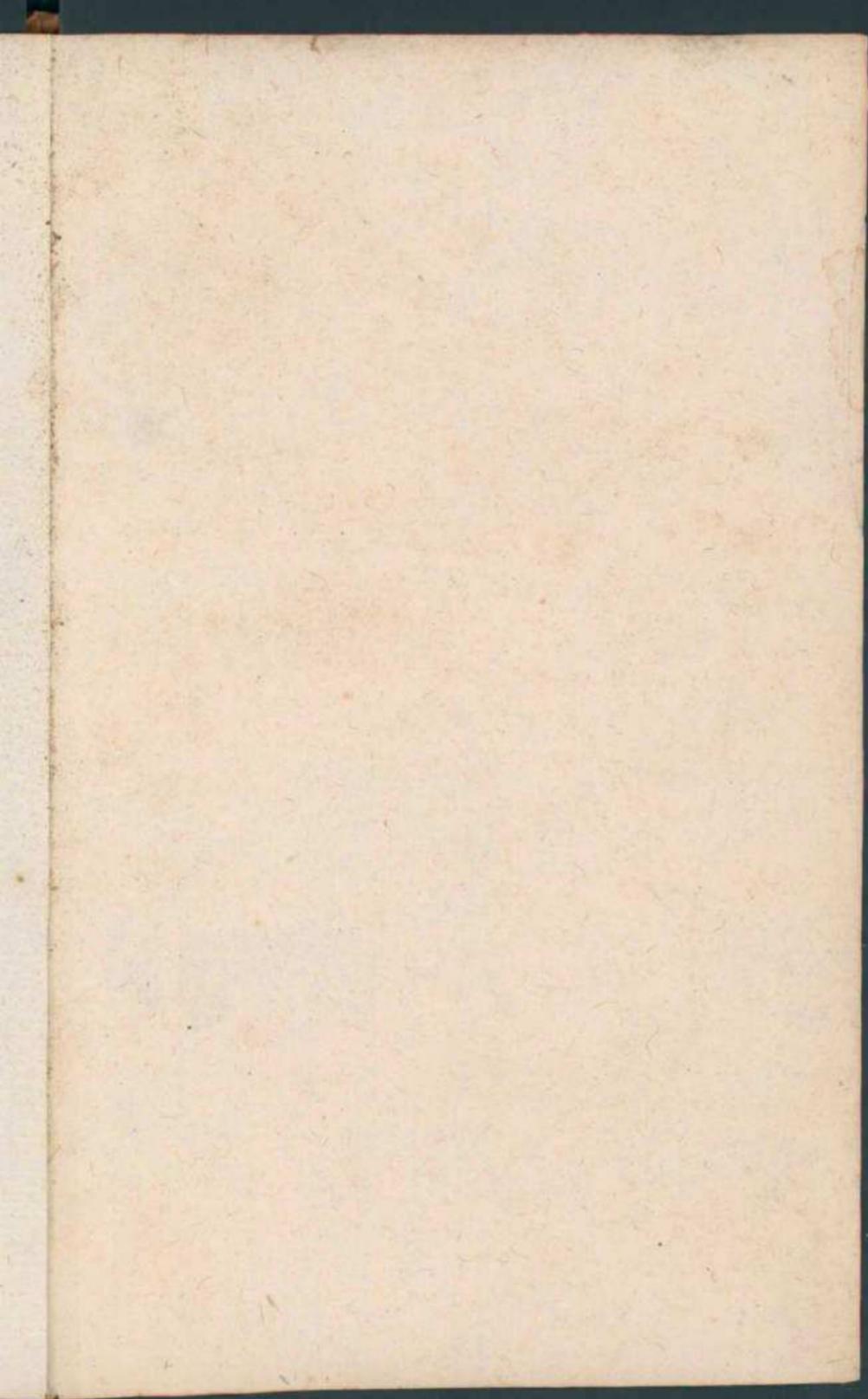
LA PRUDE <i>ou</i> LA GARDEUSE DE CASSETTE, <i>comédie.</i> . . .	p. 241
<i>Préface sur NANINE.</i> . . .	355
NANINE, <i>ou</i> LE PRÉJUGÉ VAINCU, <i>comédie.</i> . . .	365

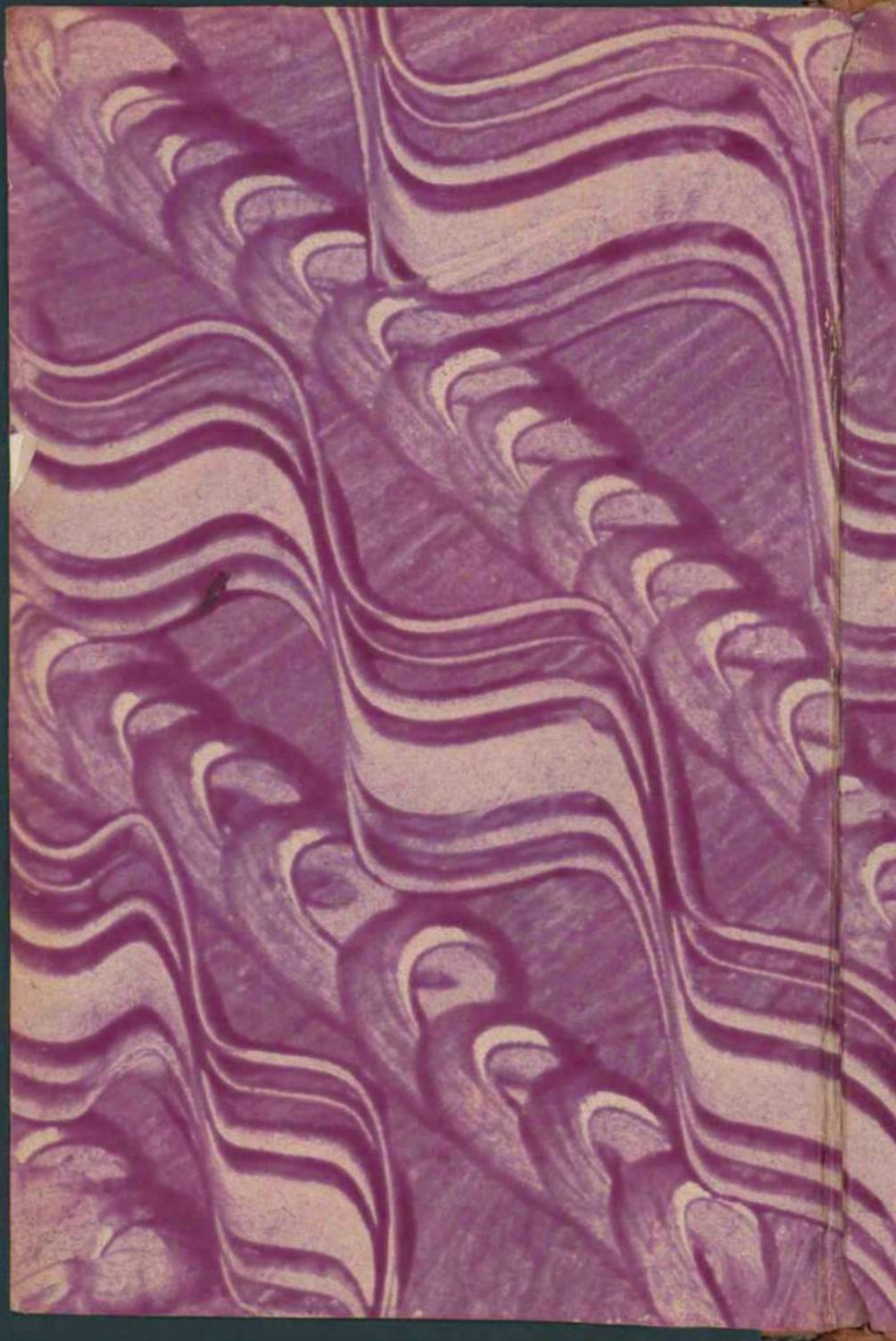
Fin du Tome quatrième.

Poz. ks. Inw. 5015/46











XXVIII

Wydawnictwa
do 1945 r.

Biblioteka Gł. AP w Siedlcach

nr inw.: KG - 49159



49159



PARTS

THE HISTORY OF THE KINGS OF FRANCE

BY SAMUEL JOHNSON

IN SEVEN VOLUMES

LONDON: Printed and Sold by R. and J. DODD, in Pall-mall; and by G. GALE, in St. Paul's Church-yard, 1764.